PETIT COURS
D'HISTOIRE UNIVERSELLE

PETITE
HISTOIRE ROMAINE

PAR

VICTOR DURUY

NOUVELLE ÉDITION
AVEC DES GRAVURES ET DES CARTES

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

Prix : 1 fr.

840. H 3a

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, PARIS

BIBLIOTHÈQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

Illustrée de nombreuses gravures

TROISIÈME SÉRIE (A), FORMAT IN-8 (25×17)

Chaque volume : broché, **2** fr. ; Cartonnage percaline gaufrée, tranches dorées, **3** fr.

ALEXANDRE (Arsène) : Les Compagnons de la Marjolaine.

ARTHEZ (Danielle d') : Le Roman de l'Armurier.
— La Route de Damas.
— Le Trust du Soleil.

AUERBACH : La Fille aux pieds nus.

AVÉZAN (D') : Mérites obscurs.

BOMBONNEL : Le Tueur de Panthères.

BORIUS (Mlle) : Dette de cœur.
— Notre Aînée.
— Le Pardon du Grand-Père.
— La Place de l'Absent.
— L'Oncle Million.

CAZIN (Mme) : La Roche maudite, Ouvrage couronné par l'Académie française

CIM (Albert) : Le petit Leveillé.

COLOMB (Mme) : Histoires de tous les jours.

DEMAGE : A travers le Sahara.

DESCHAMPS (F.) Le Roman d'un Sot.

DEX (Léo) : Du Tchad au Dahomey en ballon.
— A travers le Transvaal.
— Un Héros de quinze ans.
— Vers le Tchad.

DOURLIAC (A.) : Les Ancêtres de Gavroche.
— Ma Petite.

DUFFERIN (Lord) : Lettres écrites des régions polaires.

FABRE : Les Mystères de la maison grise.

FERRY (Gabriel) : Les Prouesses de Martin Robert.
— Les Etapes de Rameau.

FICY (Pierre) : Le Ménétrier des Hautes-Chaumes.
— La Destinée de Silvère.

GERIOLLES (de) : Sous Terre.

GIRARDIN (J.) : Les Remords du docteur Ernster.
— Fausse Route.
— Tom Brown, Scènes de la vie de collège en Angleterre.
— Les Certificats de François.
— Le Capitaine Bassinoire.

GORSSE (H. de) : Cinq semaines en Aéroplane.

GUÉNIN (E.) : Augustin de Beaulieu.

GUY (H.) : Jeunesse d'Orphelin.

HEINECKE (H.) : Musique et Musiciens.

LESAGE : Le Diable boiteux.

LESCAP (S. de) : Les Secrets de la Prestidigitation.

MARCHAL : Tante Météore.

MÉLANDRI : L'Ouragan.

MENAULT (E.) : L'Intelligence des Animaux.
— L'Amour maternel chez les Animaux.

REMACLE : L'Enfant aux fourrures.

SAVARY : La Tour de la Lanterne.

SIMON (G.) : Victor Hugo. Années d'enfance.

TISSOT (Victor) et MALDAGUE : La Prisonnière du Mahdi.

URGEL (Y. d') : Le Caillou rouge.

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, PARIS

BIBLIOTHEQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES
Illustrée de nombreuses gravures

QUATRIÈME SÉRIE, FORMAT IN-8 (23×14)

Chaque volume : broché, **1** fr. **10** ; Cart. fort, genre maroq., tranches dorées, **1** fr. **70**

AGON DE LA CONTRIE (Mme d') : L'Honneur de Richard.
— Le Vainqueur de Gérald.
ALBER-GRAVE : Les Petits secrets amusants.
ANNENSKAIA : Les Amis de Collège.
BAILLY : La Troupe sans rivale.
BERTIN : A bonne École.
BOUVET : Fleur captive.
CIM (Albert) : Contes et Souvenirs de mon pays.
CLÉMENT (F.) : Les Grands Musiciens.
CUMMINS (Miss) : L'Allumeur de Réverbères.
DELORME : Journal d'un Sous-Officier (1870).
DEMOULIN (Mme G.) : Les Jouets d'Enfants.
— Une école ou l'on s'amuse.
DIGUET (Charles) : Nos Amis les Bêtes.
DU BOSCQ DE BEAUMONT (G.) :
— Une Fille de France, la Tunisie.
Ouvrage récompensé par l'Institut.
— L'Étendard vert.
FICY (P.) : L'Ambition d'Arnaud.
— La Protégée des quatre.
FIGUIER (L.) : Scènes et Tableaux de la Nature.
GAUTHIER-VILLARS (Henri) : Le Petit Roi de la Forêt.
GÉRARD (A.) : L'Enfant du 26e.
GIRARDIN (J.) : Bonnes Bêtes et bonnes Gens.
— Petits Contes Alsaciens.
— Les Gens de bonne volonté.
— La Nièce du Capitaine.
GORSSE (H. de) : M. Toto, premier policier de France.
GUY (N.) : Contes héroïques.
— Azalais.
HALL (C.) : Deux ans chez les Esquimaux.
HEYWOOD Les Chercheurs de Trésors.
HOUDETOT (Mme de) : Lis et Chardon.
— Cœur brisé.
KERGOMARD (Mme) : Heureuse rencontre.
KROUGLOFF : Les petits Soldats russes.
LA FONTAINE : Choix de Fables.
LAURENT (F.) : Le Chasseur de loutres.
LEHUGEUR : Histoire de l'Armée Française.
LIGHTONE : Mon ami Prampart.
MANUEL (G.) : Un Voyage de Vacances.
MARYLLIS : Les Vacances d'un petit naturaliste.
MAYNE-REID (Le Capitaine) : Les Naufragés de la Calypso.
MÉLANDRI : La Petite Cigale.
MUSSAT (Mlle L.) : Autrefois et Aujourd'hui.
POIRÉ : Six semaines de vacances.
SÉVIGNÉ (Mme de) : Choix de Lettres.
SOUVIGNY (J.) : L'Avenir de Suzette.
— Sauvée !
STRAUSS (Mme P.) : Au pays basque.
THEURIET (A.) : Les Enchantements de la Forêt.
TISSANDIER : Causeries d'un savant.
VÉZE (J. de) : La Fille du Braconnier.

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, PARIS

29e ANNÉE — 1909-1910

MON JOURNAL

RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ
DE GRAVURES EN COULEURS & EN NOIR
A L'USAGE DES ENFANTS DE 8 A 12 ANS

LE NUMÉRO : 15 CENTIMES

MON JOURNAL s'adresse aux **petites filles** et aux **petits garçons** de 8 à 12 ans. Chaque numéro est illustré de superbes gravures imprimées en **quatre couleurs** et de dessins en noir.

MON JOURNAL est un vrai journal dont le principal souci est d'être vivant et amusant. Mais il désire également instruire ses lecteurs en leur présentant, sous une forme attrayante, tout ce qui est à même d'intéresser les enfants avides d'acquérir de nouvelles connaissances.

MON JOURNAL publie des *romans*, des *anecdotes*, des *contes*, des *pantomimes* qu'on peut aisément jouer et des *histoires sans paroles*. Il contient aussi des *articles d'actualité* où il traite, en les mettant à la portée des enfants, les questions dont tout le monde parle, des *chroniques scientifiques* où les découvertes de la science, susceptibles d'être comprises par les petits lecteurs, sont expliquées et commentées.

MON JOURNAL procure a ses lecteurs les moyens de s'amuser à peu de frais en leur indiquant les *jeux de découpages* et de *patience* et en donnant des *modèles de robes* de poupées faciles à exécuter.

MON JOURNAL assure donc aux enfants, en dehors même du plaisir de la lecture, le moyen d'occuper leurs récréations d'une manière instructive, amusante et tranquille, ce que les parents ne manqueront pas d'apprécier.

A ces nombreux titres qui recommandent **MON JOURNAL** à la faveur des enfants, il faut ajouter l'attrait des *superbes gravures en couleurs* qui illustrent chaque numéro et donnent la vie aux personnages qui défilent sous les yeux du lecteur, avec leurs colorations variées, leurs uniformes éclatants ou leurs robes chatoyantes.

MON JOURNAL enfin ouvre chaque mois entre ses lecteurs d'attrayants concours dont les prix sont en général de beaux volumes, mais peuvent parfois réserver aux lauréats de véritables surprises.

ABONNEMENTS

France	Un an. . . .	8 fr. »	Union postale	Un an. .	10 fr. »
	Six mois. . .	4 fr. 50		Six mois.	5 fr. 50

L'ANNÉE COMMENCE AU 1er OCTOBRE
(On peut s'abonner du 1er de chaque trimestre)

PRIX DES ANNÉES PARUES DEPUIS 1892-93 DE LA DEUXIÈME SÉRIE

Chaque année, 1 volume broché. . . . . 8 fr.
Cartonné avec couverture en couleurs. . . . . 10 fr.

PETITE

HISTOIRE ROMAINE

DU MÊME AUTEUR

Histoire romaine (classe de Quatrième), complétée et remaniée sous la direction de M. E. Lavisse, par M. Parmentier, professeur au collège Chaptal. Nouvelle édition contenant des gravures d'après les monuments, et des cartes géographiques. Un volume in-16, cartonné . . . . . 4 fr. »

Histoire romaine, jusqu'à l'invasion des Barbares ; 18e édition. Un vol. in-16, contenant 7 cartes, 1 plan de Rome et des gravures, cartonné . . . . . 4 fr. 25

Histoire des Romains, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort de Théodose. Sept volumes in-8, br. 52 fr. 50
Chaque volume se vend séparément. . . . . 7 fr. 50

Histoire des Romains, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des Barbares. Sept volumes avec 3460 gravures dessinées sur bois d'après l'antique, et 155 chromolithographies, cartes ou plans, brochés . . . . . 175 fr.

Tome I : *Des origines à la fin de la deuxième guerre punique.* Un vol. avec 9 cartes, 1 plan, 7 chromolithographies et 518 gravures sur bois . . . . . 25 fr.

Tome II : *De la bataille de Zama au premier Triumvirat.* Un vol avec 7 cartes, 10 chromolithographies et 672 gravures sur bois . . . 25 fr.

Tome III : *César. — Octave. — Les commencements d'Auguste.* Un vol. avec 8 cartes et plans, 6 chromolithographies et 602 gravures sur bois . . . . . 25 fr.

Tome IV : *D'Auguste à l'avenement d'Hadrien :* Un vol. avec 7 cartes, 6 chromolithographies et 499 gravures sur bois . . . . . 25 fr.

Tome V : Hadrien, Antonin, Marc-Aurele et la société romaine aux deux premiers siècles de l'empire : la famille, la cité, les provinces, le gouvernement, l'administration, les mœurs et les idées. Un vol. avec 4 cartes et plan, 4 chromolithographies et 442 gravures sur bois . . . . . 25 fr.

Tome VI : *De l'avènement de Commode à la mort de Dioclétien.* Illustré de 451 gravures, 7 cartes et 7 chromolithographies. . . 25 fr.

Tome VII : *De l'avènement de Constantin à la mort de Théodose (commencement de l'invasion des Barbares).* Illustré de 276 gravures, 4 cartes, 7 chromolithographies, et contenant une table générale alphabétique des gravures et une table analytique des matières contenues dans les sept volumes . . . . . 25 fr.

Chaque volume se vend séparément.

60 814. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

PETITE

HISTOIRE ROMAINE

PAR

VICTOR DURUY

Ouvrage illustré de nombreuses gravures et cartes

VINGT-TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
—
1908

PETITE

HISTOIRE ROMAINE

PREMIÈRE PÉRIODE

ROME SOUS LES ROIS OU HISTOIRE LÉGENDAIRE DE LA FORMATION DU PEUPLE ROMAIN, 244 ANS (754-510 AV. J.-C).

CHAPITRE PREMIER

FONDATION DE ROME (754 AV. J.-C.)

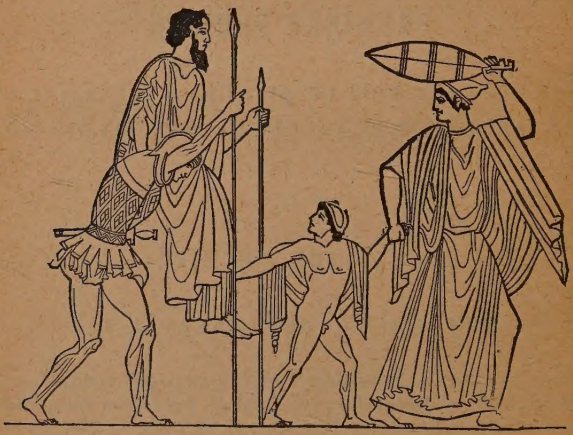
Le Latium. — Anciens récits sur l'origine du peuple romain. — Le Troyen Énée. — Albe-la-Longue; Numitor, Amulius et Rhéa Sylvia. — Romulus et Rémus. — Emplacement de Rome. — Fondation de la ville (754).

Le Latium. — Au centre de l'Italie, entre les Apennins et la Méditerranée, s'étend une vaste plaine sillonnée, çà et là, de collines, et que les anciens nommaient le Latium. Cette plaine, arrosée à l'une de ses extrémités par le Tibre est d'une extrême fertilité. Même aujourd'hui que, par défaut de culture, cette belle terre s'est, en partie, changée en un désert malsain, c'est encore un proverbe que, pour devenir riche, il suffit d'y labourer un an.

Aussi le Latium eut-il, dès la plus haute antiquité, une population nombreuse. On n'y comptait pas moins de trente villes. La plus renommée fut d'abord Albe la

Longue, ainsi appelée parce qu'elle s'étendait sur les flancs du mont Albain. Rome succéda à sa puissance.

Anciens récits sur l'origine du peuple romain. — Les Romains entouraient de traditions merveilleuses le berceau de leur race. Au commencement, disaient-ils, régnait sur les Aborigènes du Latium un roi étranger, fils d'Apollon, Janus. Il donna à Saturne, dépossédé par Jupiter, le mont *Capitolin*, et le dieu, pour prix de cette hospitalité, enseigna aux Latins l'art de cultiver le blé et



Énée portant Anchise.

la vigne. A Janus succédèrent Picus, Faunus et l'Arcadien Évandre, qui bâtit une ville sur le *Palatin*. Hercule aussi vint dans le Latium, où il abolit les sacrifices humains et tua, sur l'*Aventin*, le brigand Cacus.

Rome plaçait donc, comme tous les vieux peuples, des dieux, des demi-dieux et des héros à l'origine de son histoire. Parmi les cités qui l'avaient précédée sur la terre, elle choisit aussi la plus illustre pour métropole.

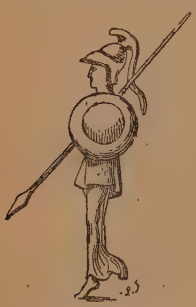
Le Troyen Énée. — Énée, fils d'Anchise et de Vénus, s'étant, dit encore la légende, échappé des ruines de

Histoire Romaine

CARTE DE LA CAMPAGNE ROMAINE

Gravé par Erhard.

Troie, vint débarquer sur les côtes du Latium avec son fils Ascagne, les dieux pénates et le Palladium[1] de Troie. Latinus, roi du pays, accueillit l'étranger et lui donna pour épouse sa fille Lavinia. Mais dans une bataille contre les Rutules, Énée, vainqueur de Turnus, disparut au milieu des flots du Numicius; on l'adora sous le nom de Jupiter Indigète.



Le Palladium.

Albe la Longue; Numitor, Amulius et Rhéa Sylvia. — Ascagne continua la guerre, et, dans un combat singulier, tua Mézence, l'allié de Turnus. Quittant alors la côte insalubre où son père avait fondé Lavinium, il alla bâtir Albe-la-Longue sur le mont Albain. Douze rois du sang d'Énée s'y succédèrent; le dernier, Procas, laissa deux fils, Numitor et Amulius. Numitor, comme l'aîné, devait hériter du royaume, mais Amulius s'en saisit, et pour que son frère, qu'il relégua dans un domaine éloigné, n'eût pas de postérité qui revendiquât un jour ses droits, il tua le fils de Numitor et plaça sa fille Rhéa Sylvia parmi les vestales. On appelait ainsi les jeunes filles consacrées au culte d'une antique divinité des peuples italiens. Elles devaient entretenir sur l'autel de la déesse Vesta un feu perpétuel : celle d'entre elles qui le laissait s'éteindre, ou qui violait son vœu de chasteté, était enterrée vivante. Mais de grands honneurs récompensaient ces vierges de leur piété, et le peuple les entourait du plus profond respect.

Romulus et Rémus. — Or, un jour que Sylvia était allée puiser, à la source du bois sacré, l'eau nécessaire

1. Le *Palladium* était une statue de Pallas qu'on croyait tombée du ciel, et à laquelle étaient attachées, disait-on, les destinées de Troie. Ulysse crut la ravir, mais Énée l'emporta en Italie, et d'Albe elle passa à Rome, où elle était conservée dans un lieu secret que le grand pontife seul et la grande vestale connaissaient. — Les anciens avaient

au temple, Mars lui apparut, et promit à la vierge effrayée de divins enfants. Devenue mère, Sylvia fut condamnée à mort, selon la rigueur des lois du culte de Vesta, et ses deux fils jumeaux furent exposés sur le Tibre. Le fleuve était alors débordé ; leur berceau, doucement porté par les eaux jusqu'au mont Palatin, s'arrêta au pied d'un figuier sauvage, et une louve, attirée par leurs cris, les nourrit de son lait. Telle est l'origine de cette image tant de fois répétée par les artistes de Rome : une louve allaitant deux jeunes enfants. Un berger des troupeaux du roi, Faustulus, ayant vu ce prodige étrange, prit les deux enfants et les donna à sa femme Acca, qui les appela Romulus et Rémus.

Élevés sur le Palatin comme les enfants du berger, les fils du dieu Mars grandirent en force et en courage. Un jour ils prirent querelle avec les bergers de Numitor, dont les troupeaux paissaient sur l'Aventin; et Rémus, surpris dans une embuscade, fut traîné par eux devant leur maître. Les traits du prisonnier, son âge, cette double naissance, frappèrent Numitor; il se fit amener Romulus, et Faustulus découvrit aux deux jeunes gens le secret de leur naissance. Aidés de leurs compagnons, ils tuèrent Amulius, et Albe rentra sous la domination de Numitor. En récompense, celui-ci leur abandonna le pays qui s'étendait du Tibre à la route d'Albe, jusqu'à une distance de six mille pas.

Faustulus, la louve et les jumeaux.

fait des dieux de tout et pour tout. Ils en avaient pour la paix et pour la guerre, pour la santé et pour la maladie, pour les champs et pour la ville. Ils en avaient aussi pour chaque maison. Ceux-ci étaient les *dieux lares* ou les *pénates*. On les représentait par de petites figurines placées près du foyer. On leur offrait des gâteaux et du miel; une lampe brûlait devant eux, et ils devaient éloigner de la maison les maléfices. Les villes avaient parfois leurs pénates publics. C'étaient ceux-ci qu'Énée avait enlevés, disait-on, de Troie, et que Lavinium conserva longtemps.

Emplacement de Rome. — C'est là que les deux fils de Sylvia avaient été sauvés, là qu'ils avaient vécu. Ils voulurent y bâtir une ville. L'endroit était propice, car on y était au bord du plus grand fleuve de la péninsule italienne, à peu de distance de la mer et sur la frontière de trois peuples, les Sabins, les Latins et les Étrusques, aux dépens desquels il fut aisé plus tard aux Romains de s'agrandir. En outre, plusieurs collines rangées en demi-cercle rendaient ce lieu particulièrement fort et de facile défense

Fondation de la ville (754). — Égaux en force et en autorité, les deux frères se disputèrent l'honneur de bâtir la nouvelle cité. On finit par remettre la décision aux dieux. Rémus, placé sur le mont Aventin, Romulus sur le mont Palatin, attendirent que le ciel manifestât sa volonté par quelque signe éclatant. Le premier vit six vautours : mais presque aussitôt il s'en montra douze à Romulus. Leurs compagnons crurent que ces oiseaux étaient les messagers des dieux et apportaient leur volonté. Ils prononcèrent en faveur de Romulus, qui eut ainsi le droit de donner son nom à la nouvelle ville, Rome, et d'en bâtir les murs.

Suivant les rites étrusques, il attela à une charrue un taureau et une génisse sans tache, et avec un soc d'airain il traça autour du Palatin un sillon qui représenta le circuit des murs, l'enceinte sacrée (21 avril 754[1]). Bientôt le rempart s'éleva ; un jour Rémus, par dérision, le franchit d'un saut : mais Céler, ou Romulus lui-même, le tua, en s'écriant : « Ainsi périsse quiconque franchira ces murs! » Les Romains oubliaient l'horreur de ce fratricide pour voir, dans ce sang répandu par la main d'un frère sur les premiers fondements de leur cité, un présage pour elle d'inviolabilité éternelle[2].

1. Je n'ai pas besoin de dire que cette date n'a aucune certitude, je la donne parce que les Romains célébraient ce jour-là l'anniversaire de la fondation de leur ville.

2. *Synchronismes :* En Judée paraît, vers le temps de la fondation de Rome, le prophète Isaïe; en Assyrie, Téglath-Phalasar II relève la puissance de Ninive ; à Athènes, l'archontat est rendu décennal, 752.

CHAPITRE II

ROMULUS (754-715)

Romulus ouvre un asile. — Enlèvement des Sabines. — Organisation de l'armée romaine. — Défaites des premiers ennemis de Rome; dépouilles opimes. — Les Sabins de Cures. — Trahison de Tarpéia — Réunion des Sabins aux Romains. — Victoires et mort de Romulus.

Romulus ouvre un asile. — Romulus avait peu de compagnons; pour en augmenter le nombre, il ouvrit un asile sur le mont Capitolin. Quiconque dans le Latium et l'Italie voulut échanger une condition mauvaise contre l'état de citoyen romain, le débiteur, l'esclave, même le meurtrier, put accourir dans la nouvelle cité : il y trouva un asile inviolable.

Enlèvement des Sabines. — Cette manière de peupler une ville n'inspira pas aux habitants du voisinage le désir d'entrer en relations étroites avec Rome, et quand Romulus leur fit demander de s'unir à son peuple par des mariages, partout on refusa avec mépris : « Ouvrez aussi, disait-on, un asile pour les femmes perdues de l'Italie. » L'affront était sanglant. Romulus dissimula sa colère, et quelque temps après annonça l'intention de célébrer avec magnificence les fêtes du dieu Consus. Il y invita tous ses voisins. Cette fois on y accourut en foule, surtout les Sabins, pour voir les jeux, pour voir aussi la cité nouvelle et le nouveau peuple. Mais au milieu du spectacle, Romulus élève un voile rouge. A ce signal, les Romains se précipitent sur les spectateurs, arrachent les jeunes filles des bras de leurs mères, écartent les Sabins, les dispersent et les forcent à sortir de la ville. — Ils s'éloignèrent en criant vengeance.

Organisation de l'armée romaine. — Mais une attaque demandait déjà de la prudence, car Romulus avait donné aux siens une excellente organisation militaire. Il les avait partagés en trois corps de mille hommes chacun, qu'on appelait *curies;* chaque curie en dix *décuries*, de cent hommes de pied. De plus, il y avait trois *centuries* ou compagnies de cent hommes à cheval nommés *chevaliers*. Ainsi l'armée romaine se composait de trois mille hommes d'infanterie et de trois cents cavaliers. Elle était commandée par le roi. Chaque curie avait un chef nommé tribun, chaque décurie son décurion. Cette sage ordonnance rendait la discipline facile, et quoique peu nombreuses, les troupes romaines étaient déjà redoutables.

Défaites des premiers ennemis de Rome; dépouilles opimes. — Les peuples outragés, n'écoutant que leur légitime colère, prirent les armes, mais commirent la faute qui perdit plus tard tous les ennemis des Romains. Ils ne combinèrent pas leurs attaques, et, agissant isolément, se firent battre les uns après les autres. Les Céniniens, prêts les premiers, se firent aussi battre les premiers. Romulus tua leur roi Acron, et après l'avoir dépouillé de ses armes, les consacra à Jupiter *Feretrius*, c'est-à-dire à Jupiter qui frappe. Ce furent les premières DÉPOUILLES OPIMES. Rome, dans sa longue carrière de gloire militaire, n'en vit consacrer que trois fois, car le droit de faire cette offrande n'était reconnu qu'au général commandant en chef une armée romaine qui avait tué de sa main le général ennemi. Les Antemnates furent aussi vaincus.

Les Sabins de Cures. — Restaient les Sabins de Cures; c'était le plus puissant des peuples de la Sabine. Commandés par leur roi Tatius, ils marchèrent sur Rome en si grand nombre que Romulus n'osa les attendre en rase campagne et se retira dans la ville. Tatius en forma aussitôt le siège. Mais Rome, bâtie sur deux collines escarpées et garnies de murailles, les monts Capitolin et Palatin, était presque imprenable.

Trahison de Tarpéia. — Elle fut prise pourtant. Les historiens de Rome, pour cacher une défaite de leur

peuple, contaient que les Sabins n'avaient réussi à entrer dans la ville que par la trahison d'une femme. Romulus, disent-ils, avait confié la garde de la citadelle du mont Capitolin à un vaillant homme, Tarpéius, dont il connaissait la fidélité. Un jour que la fille de ce chef, Tarpéia, sortit des murs pour puiser de l'eau à une source voisine, elle remarqua que les Sabins portaient au bras gauche des bracelets d'or. La vue de cet or la tente, et une pensée mauvaise entre dans son esprit. « Donnez-moi, leur dit-elle, ce que vous portez au bras gauche, et je vous ferai entrer dans la citadelle. » Eux le promettent par serment, et à l'heure indiquée se glissent jusqu'à la porte que Tarpéia leur ouvre. Elle réclame la récompense promise. « La voici, » disent-ils, et ils jettent sur elle leurs boucliers d'airain, dont le poids l'écrase. Ils s'étaient engagés à lui donner ce qu'ils portaient au bras gauche : c'était de ce bras que les anciens portaient le bouclier pour se protéger contre les coups, tandis que le bras droit tenait la lance ou l'épée. Une des hauteurs du mont Capitolin garda le nom de la jeune fille : c'est de la *roche Tarpéienne* qu'on précipitait les traîtres et les scélérats.

Réunion des Sabins aux Romains. — Les Sabins étaient maîtres du Capitole; au point du jour, ils descendirent de la hauteur, et un combat terrible s'engagea dans le vallon qui sépare le mont Capitolin du mont Palatin. Un moment les Romains plièrent sous le nombre; mais, dit la tradition, Romulus voua un temple à Jupiter *Stator*, c'est-à-dire à Jupiter qui arrête; aussitôt la ligne romaine se raffermit, et l'action recommence avec fureur. Tout à coup les Sabines, dont l'enlèvement avait causé cette guerre, se jettent au milieu de la mêlée, malgré les traits qui volent, malgré les épées qui se croisent. Elles supplient leurs pères d'épargner leurs maris, leurs époux de respecter la vie de leurs frères. Leurs larmes, leurs prières, attendrissent ces âmes farouches. Le combat cesse d'un commun accord, et la paix est conclue : les deux peuples n'en formeront qu'un seul, les deux rois se partageront le commandement; Rome sera la capitale.

Les Romains se fixèrent sur le mont Palatin, les Sabins sur le mont Capitolin. La place où s'était livrée la bataille resta commune. C'est là même que fut plus tard le Forum, c'est-à-dire la place publique de Rome.

Victoires et mort de Romulus. — Au bout de cinq ans, Tatius fut tué par des Laurentins, auxquels il refusait justice d'un meurtre; les Sabins consentirent à reconnaître Romulus pour roi. Il se montra digne de leur choix par les victoires qu'il gagna sur les habitants de Fidènes et de Véies. Mais comme il passait la revue de ses troupes, près du marais de la Chèvre, un orage dispersa la foule; quand elle revint, le roi avait disparu. Un sénateur, nommé Proculus, raconta qu'il avait vu Romulus monter au ciel sur le char de Mars, au milieu de la foudre et des éclairs. Le bruit courut que les sénateurs, jaloux de son pouvoir, l'avaient immolé à leurs craintes, et que chacun d'eux, afin de cacher le meurtre, avait emporté sous sa robe un morceau du corps. On fit de la victime un dieu que le peuple adora sous le nom de Quirinus (715 av. J.-C.)[1].

1. *Synchronismes :* Première guerre de Messénie, 743-723; — Déjocès, roi des Mèdes, 735; — Ézéchias, roi de Juda, 726; — Prise de Samarie par les Assyriens et fin du royaume d'Israël, 721.

CHAPITRE III

INSTITUTIONS ET MŒURS DES PREMIERS ROMAINS

Le sénat. — Les patriciens. — Le roi. — Les clients. — Les plébéiens. — Mœurs primitives des Romains. — Puissance de l'autorité paternelle et maritale.

Le sénat. — L'usage des cités italiennes était d'avoir à leur tête une assemblée composée des personnes nota-

bles, et qu'on appelait *Sénat* ou la réunion des anciens. A Rome, il y eut d'abord cent sénateurs; après la réunion avec les Sabins ce nombre fut doublé, parce qu'on prit cent autres sénateurs dans le nouveau peuple. Cette assemblée délibérait sur tous les intérêts importants de la cité, et gênait souvent par ses décisions l'autorité du roi. De là une rivalité qui devint fatale à Romulus.

Les patriciens. — Il y avait une autre assemblée, celle de tous les compagnons de Romulus et de Tatius, de tous les fondateurs de la ville qui, divisés en trois *tribus* et en trente *curies*, formaient le peuple souverain. C'étaient les patriciens qui, dans l'assemblée publique des trente curies sur le Forum, faisaient les lois, décidaient de la paix et de la guerre, nommaient le roi ainsi que les autres magistrats, et jugeaient en dernier ressort.

Le roi. — Le roi était à la fois chef de l'armée, de l'État et de la religion. Tous les neuf jours il rendait la justice, ou des juges la rendaient en son nom; mais on pouvait en appeler de ses jugements à l'assemblée des curies. En l'absence du roi, la ville était gouvernée par un sénateur qui prenait le titre de préfet.

Les clients. — Chaque patricien ou *patron*, car ces deux mots eurent longtemps à Rome la même signification, avait un certain nombre de *clients*, gens pauvres qui s'attachaient à sa fortune, se dévouaient à ses intérêts, et qui faisaient comme partie de sa famille. Sur le champ de bataille, le client devait défendre son patron; à la ville, il lui faisait cortège, et, au besoin, il l'aidait à doter la fille ou à payer une amende. Le patron à son tour défendait son client en justice, lui expliquait la loi, le soutenait partout de son crédit et lui donnait un petit champ sur ses terres.

Les plébéiens. — Les patriciens, avec leurs clients, formaient le vrai peuple romain, celui qui avait tous les droits publics, qui faisait les lois et qui nommait les magistrats; mais il y avait à Rome une autre classe d'hommes qui composait comme un second peuple, les plébéiens. Ceux-ci ne prenaient aucune part aux affaires

publiques, ne votaient pas dans les assemblées et ne pouvaient arriver aux magistratures. La division qui séparait ces deux peuples était si profonde, qu'il était interdit aux plébéiens d'épouser des patriciennes, et aux patriciens de s'unir à des plébéiennes. Presque toute l'histoire intérieure de Rome se rapporte aux efforts faits par les plébéiens pour obtenir l'égalité avec les patriciens.

Mœurs primitives des Romains. — A Rome, deux mots, vertu et piété, servaient à désigner toutes les qualités. La vertu, c'était le courage, la force contre le malheur, une inébranlable fermeté, la patience au travail; la piété, c'était le respect pour les dieux, pour les ancêtres, pour la patrie et la famille, pour les lois et la discipline établies. La vie des Romains était alors rude et austère : point de luxe, point d'oisiveté; le maître laboure avec ses serviteurs, la maîtresse file avec ses femmes, même la reine. « Quand nos pères, dit Caton, voulaient louer un homme de bien, ils l'appelaient bon laboureur et bon fermier, et c'était le plus bel éloge. Alors on vivait sur ses terres, dans les tribus rustiques, de toutes les plus honorables, et on ne venait à Rome que les jours de marché ou d'assemblée. »

Puissance de l'autorité paternelle et maritale. — Dans la famille romaine le père seul avait des droits. Femme, enfants, clients, serviteurs, tous étaient soumis à son autorité absolue. Dans sa maison il était à la fois le maître, le prêtre et le juge. On le croyait en communication avec les dieux; car, seul, il accomplissait les sacrifices particuliers de la famille; il avait droit de vie et de mort sur ses esclaves, sur sa femme, sur ses enfants. Un fils pouvait être vendu jusqu'à trois fois par son père. A la mort de celui-ci, ni ses enfants ni sa femme n'avaient rien à réclamer de son bien, s'il l'avait légué à un étranger; car il avait le droit de disposer à son gré de son héritage.

Cette forte organisation de la famille prévint longtemps dans Rome le désordre des mœurs et la décadence de la cité.

CHAPITRE IV

LES TROIS PREMIERS SUCCESSEURS DE ROMULUS (714-616)

Numa (714); ses institutions religieuses. — Tullus Hostilius (672) ; réunion des Albains aux Romains. — Ancus Marcius (640) ; fondation d'Ostie.

Numa (714); ses institutions religieuses. — Les Sabins et les Romains ne purent d'abord s'entendre pour donner un successeur à Romulus, et, pendant une année, les sénateurs gouvernèrent tour à tour comme interrois. On convint à la fin que les Romains feraient l'élection, mais qu'ils ne pourraient choisir qu'un Sabin. Une voix nomma Numa Pompilius; tous le proclamèrent, car on le regardait déjà comme le plus juste des hommes.

Les historiens de Rome partagent entre ses deux premiers rois l'œuvre de son organisation. Au premier ils attribuent les institutions politiques; au second, les institutions religieuses. Ce serait Numa qui aurait réglé les fonctions des pontifes, gardiens du culte; des flamines, ministres des grands dieux; des augures, qui interprétaient, d'après le vol des oiseaux ou les entrailles des victimes, les volontés du ciel; des féciaux, qui prévenaient les guerres injustes, en allant, avant le combat, demander ou offrir aux ennemis des réparations légitimes; des vestales qui, choisies par le grand-prêtre dans les plus nobles familles,

Temple de Janus fermé.

conservaient le feu perpétuel, le Palladium et les dieux pénates; des saliens enfin, qui gardaient un bouclier qu'on disait tombé du ciel. Il encouragea l'agriculture, réforma le calendrier, consacra les limites des propriétés par l'établissement du culte du dieu Terme, et éleva un temple à la Bonne Foi. Sous son règne aussi fut bâti le temple de Janus, dieu qu'on représentait avec deux visages, comme s'il regardait le passé et l'avenir. Les portes de ce temple devaient être fermées pendant la paix, ouvertes durant la guerre.

Le règne de Numa fut pour Rome et pour les villes voisines une époque de paix et de bonheur. Aussi disait-on que la sagesse de ce prince lui venait des dieux, et que la nymphe Égérie, avec laquelle il avait de longs entretiens dans le bois sacré d'Aricie, lui inspirait ses lois. Il mourut après un règne de quarante-trois ans, en l'année 672.

Tullus Hostilius (672); réunion des Albains aux Romains. — A Numa, prince pacifique, succéda le belliqueux Tullus Hostilius. Le fait le plus important de son règne fut la destruction d'Albe et la réunion des Albains aux Romains.

De mutuels pillages avaient amené la guerre entre les deux peuples; mais longtemps les deux armées, d'ailleurs à peu près égales en force, n'osèrent engager une lutte sacrilège: Albe était la mère de Rome. Enfin on résolut de décider la querelle par un combat singulier, et de chaque côté l'on tira au sort trois champions: ce furent, pour Albe, les trois frères Curiaces; pour Rome, les trois Horaces. Dès le premier choc, les trois champions d'Albe sont blessés; mais deux des Horaces tombent morts, le troisième prend la fuite, et les Albains poussent des cris de joie, se croyant déjà vainqueurs. La fuite d'Horace n'était qu'une ruse: plus faible que ses trois adversaires réunis, il était resté sans blessure et avait l'avantage sur chacun d'eux. En le poursuivant, ils se séparent. Lui alors se retourne, court au premier, le tue; puis au second, qui fait encore moins de résistance: il égorge le dernier sans péril, et Albe devient sujette de Rome.

Horace rentrait dans la ville fier de sa victoire, avec les dépouilles de ses trois ennemis, quand sa sœur Camille, fiancée à l'un des Curiaces, éclate en plaintes et en imprécations. Le vainqueur ne peut maîtriser sa colère et la frappe de son épée. Condamné par les duumvirs, il n'échappe au dernier supplice qu'en faisant appel de ce jugement au peuple, qui le renvoie absous.

Romulus avait répandu le sang de son frère dans le sillon qui marquait l'enceinte de Rome; Horace versa celui de sa sœur, le jour qui fut comme la seconde fondation de la ville. Il y a partout du sang dans l'histoire de ce peuple héroïque et farouche.

Albe fut détruite, sa population transportée à Rome sur le mont Cælius, et ses patriciens admis dans le sénat. Tullus Hostilius mourut peu de temps après, frappé de la foudre (640).

Ancus Marcius (640); fondation d'Ostie. — Son successeur, le Sabin Ancus Marcius, qu'on dit petit-fils de Numa, encouragea l'agriculture, à l'exemple de son aïeul, et rétablit la religion négligée. Il vainquit les Latins, leur prit quatre villes, en transporta les habitants à Rome et les établit sur le mont Aventin. A la suite de ces victoires, le territoire de Rome s'étendit jusqu'à la mer Ancus fonda le port d'Ostie à l'embouchure du Tibre, et, sur ce fleuve, construisit en bois le pont Sublicius. Pour couvrir Rome contre les attaques des Étrusques, il fortifia le Janicule, colline qui s'élevait sur la rive droite du Tibre, et creusa dans le mont Capitolin la première prison qu'ait eue Rome[1].

1. *Synchronismes :* A Athènes, l'archontat devient annuel, 683; — Manassès, roi de Juda, est emmené captif à Babylone, 675; — Psamétik règne en Égypte, 650; — Deuxième guerre de Messénie, 645-628; — Mort de Phraortes, roi des Mèdes, 634; — Fondation de Cyrène, 631; — Dracon à Athènes, 624.

CHAPITRE V

LES TROIS DERNIERS ROIS DE ROME (616-510)

Tarquin l'Ancien (616), ses grands travaux; introduction des coutumes étrusques. — Les augures. — Meurtre de Tarquin l'Ancien et avènement de Servius Tullius (578). — Origine de Servius Tullius. — Institutions de Servius. — Meurtre de Servius (534). — Tarquin le Superbe (534); sa puissance, sa cruauté. — Le Capitole. — Les livres sibyllins. — Brutus à Delphes. — Lucrèce — Chute de Tarquin (510).

Tarquin l'Ancien (616); ses grands travaux; introduction des coutumes étrusques. — Ancus eut pour successeur Tarquin, surnommé l'Ancien. C'était un homme riche et puissant, Grec d'origine, mais dont le père, Démarate de Corinthe, s'était établi dans la ville étrusque de Tarquinies. Tarquin avait su gagner la confiance d'Ancus, qui lui laissa la tutelle de ses deux fils, et l'affection du peuple, qui le proclama roi.

Dans l'Étrurie, la Toscane actuelle, Tarquin avait vu un peuple qui était déjà arrivé à un haut degré de civilisation, et dont la richesse se montrait dans les grands travaux qu'il exécutait, comme dans la magnificence des cérémonies religieuses ou politiques qu'il avait instituées. Nous pouvons constater nous-mêmes cette richesse, car on a trouvé dans les tombeaux étrusques récemment découverts une foule d'objets précieux par le fini du travail ou la valeur de la matière.

Tarquin voulut transporter à Rome ces pompes et ces usages. Il prit, comme les chefs étrusques, la robe de pourpre; il se fit, comme eux, précéder de licteurs armés de faisceaux et s'assit sur une chaise curule; après ses victoires sur les Sabins, il fit dans Rome une entrée triomphale sur un char tiré par quatre chevaux blancs.

Il fit venir des ouvriers étrusques qui desséchèrent le Forum et l'entourèrent de portiques, de sorte que ce qui n'était qu'une plaine marécageuse devint un magnifique lieu de promenade et de réunion. La ville fut ceinte d'une muraille en pierres, et on voit encore de vastes égouts construits alors pour débarrasser les lieux bas de leurs eaux stagnantes. Enfin on jeta les fondements du Capitole.

Les dieux de l'Étrurie pénétrèrent dans Rome comme ses artistes, non pas toutefois sans résistance de la part des anciennes divinités: la Jeunesse et le dieu Terme refusèrent, disait-on, d'abandonner le mont Capitolin aux nouveaux venus, Jupiter, Junon et Minerve. Mais c'était un signe, ajoutaient les prêtres, que le peuple romain ne devait jamais vieillir ni jamais voir ses frontières reculer.

Les augures. — Une science, je devrais dire une superstition grossière, florissait chez les Étrusques bien plus qu'à Rome, celle des augures, qui enseignaient qu'on pouvait reconnaître la volonté des dieux dans les phénomènes de la nature. Tarquin appela un certain nombre de ces prêtres chargés de donner le sens des signes, et, pour accroître aux yeux du peuple l'autorité de leurs paroles, il ménagea la scène suivante : « Augure, dit-il un jour à Navius au milieu d'une assemblée, la chose à laquelle je pense peut-elle se faire? — Oui, » répondit l'augure, après avoir observé le ciel.

Miracle de Navius.

« Coupe donc ce caillou avec un rasoir. » L'augure le prit et le coupa. Dès lors personne n'osa douter de la science des augures. Grâce à leurs leçons, les Romains ne tardèrent pas à devenir le peuple le plus superstitieux de l'univers. Les moindres accidents semblaient des avertissements célestes. Un faux pas, un bruit inaccoutumé,

une tristesse subite et involontaire, le pétillement de la flamme, les mugissements de la victime immolée sur l'autel, son agonie lente ou rapide, la couleur et la forme des entrailles, tout fut présage pour l'État comme pour l'individu ; et la grosseur du foie d'une victime, ou l'appétit inégal des poulets sacrés amena souvent les décisions les plus graves.

Meurtre de Tarquin l'Ancien et avènement de Servius Tullius (578). — Tarquin régnait depuis trente-huit ans, lorsqu'un jour deux pâtres apostés par les fils d'Ancus Marcius, feignirent de se prendre de querelle dans le voisinage de la demeure royale. Appelés devant le roi, l'un d'eux profita du moment où le prince écoutait son adversaire, pour lui fendre la tête d'un coup de hache. Tarquin tomba mort. Mais la reine Tanaquil fit aussitôt fermer les portes du palais, puis elle déclara au peuple que la blessure du roi était légère, et qu'il chargeait son gendre Servius Tullius de gouverner à sa place. Elle eut ainsi le temps de disposer le sénat à accepter Servius, et, lorsqu'il fallut avouer la mort de Tarquin, elle fit proclamer son protégé sans l'assentiment de l'assemblée des curies.

Origine de Servius Tullius. — L'histoire est si pleine d'incertitude pour ces vieux âges, qu'il se peut que la vanité romaine ait caché sous les récits qu'on vient de lire, relativement à Tarquin, une conquête de Rome par un chef étrusque. L'empereur Claude reconnaissait aussi dans Servius Tullius un étranger, un capitaine d'aventure qui, avec sa troupe, avait pris possession du mont Cælius et avait de là imposé son alliance aux Romains. Ceux-ci se gardaient bien de répéter de telles choses, qui eussent fait croire qu'ils avaient pu être vaincus ; et voici ce qu'ils racontaient sur leur nouveau roi. Servius était fils d'une esclave. Sa mère, femme du roi de Corniculum, était tombée au pouvoir des Romains, après la prise de cette ville, et fut réduite par le droit de la guerre à servir un maître, après avoir été reine. De là ce nom de Servius qui, dans la langue latine, rappelle la condition d'esclave.

Mais l'enfance de Servius fut marquée par des prodiges, signes manifestes de la faveur divine. On vit une flamme voltiger autour de sa tête pendant qu'il dormait et s'éteindre quand il se réveilla. Témoin de ce prodige, la reine Tanaquil prit en vive affection le protégé des dieux : après la mort de Tarquin, elle lui assura la royauté.

Institutions de Servius. — Servius donna à Rome l'étendue qu'elle eut sous la république, en réunissant à la ville, par une muraille, le Viminal, l'Esquilin et le Quirinal; puis il la partagea en quatre quartiers ou tribus urbaines, chaque quartier ayant son tribun, qui dressait les listes pour les contributions et le service militaire. Le territoire fut divisé en vingt-six cantons nommés aussi tribus, et tout le peuple, d'après la fortune de chaque citoyen, en six classes et en cent quatre-vingt-treize centuries.

Au dehors, Servius conclut une alliance avec les trente villes latines, et, pour mieux en serrer les nœuds, on éleva, à frais communs, un temple à Diane sur le mont Aventin. Une guerre contre les Véiens et les Étrusques se termina, pour Rome, par un accroissement de territoire; mais la distribution de ces terres que Servius fit aux pauvres augmenta encore la haine des patriciens, dont il avait, par ses lois, considérablement diminué la puissance. Aussi favorisèrent-ils la conspiration qui se forma contre le roi populaire.

Meurtre de Servius (534). — Les deux filles de Servius avaient épousé les deux fils de Tarquin l'Ancien, Lucius et Aruns. Mais l'ambitieuse Tullie avait été fiancée à Aruns, le plus doux des deux frères, et sa sœur à Lucius, qui mérita plus tard, par son orgueil et sa cruauté, le surnom de Superbe. Tullie et Lucius ne tardèrent pas à se comprendre, et à unir leurs criminelles espérances. Tullie se débarrassa par le poison de son mari et de sa sœur, pour épouser Lucius. Accablé de douleur, Servius voulut déposer la couronne et établir le gouvernement républicain. Ce fut le prétexte qu'offrit Lucius aux patriciens pour le renverser. Un jour, tandis que le peuple était aux champs pour la moisson, il parut dans le sénat

revêtu des insignes de la royauté, précipita le vieux roi du haut des degrés en pierre qui conduisaient à la curie[1], et le fit tuer par ses affidés; Tullie, accourant pour saluer roi son époux, fit rouler son char sur le corps sanglant de son père. La rue en garda le nom de *via Scelerata*. Mais le peuple n'oublia pas celui qui avait voulu fonder les libertés plébéiennes, et chaque année il fêtait la naissance du bon roi Servius.

Tarquin le superbe (534); sa puissance, sa cruauté. — Au roi succéda le tyran. Entouré d'une garde de mercenaires, et secondé par une partie des sénateurs qu'il avait gagnés, Tarquin gouverna sans souci des lois : dépouillant les uns de leurs biens, bannissant les autres, et punissant de mort tous ceux qui lui inspiraient des craintes.

Pour affermir son pouvoir, il s'allia avec des étrangers, et donna sa fille à Mamilius, dictateur de Tusculum. Les Latins n'étaient que des alliés : il en fit des sujets, et les contraignit d'obéir. La ville latine de Gabies menaçait de se révolter, malgré la présence d'un des fils du roi. Celui-ci, effrayé, fit demander conseil à son père. Tarquin ne répondit pas, mais il mena l'envoyé dans le jardin du palais, et, en se promenant, il abattait avec une baguette la tête des pavots qui s'élevaient au-dessus des autres. Le fils comprit ce terrible apologue, et fit mettre à mort les plus notables citoyens de Gabies.

Le Capitole. — Comme son père, Tarquin aimait la magnificence. Il appela d'habiles ouvriers étrusques et acheva les égouts et le Capitole. En creusant dans le sol pour jeter les fondements de cet édifice, on trouva une tête qui semblait fraîchement coupée. Le roi l'avait fait placer là pour fournir aux augures l'occasion de déclarer que ce mystère signifiait que le nouveau temple serait la tête du monde.

1. La *curie* était, comme on l'a vu plus haut, une division du peuple romain. Mais on donnait aussi ce nom aux édifices où se tenaient certaines assemblées, et particulièrement celles du sénat.

Les livres sibyllins. — Au-dessous du Capitole, on renferma dans un coffre de pierre les livres sibyllins, recueil de phrases obscures où l'on s'ingéniait à trouver un sens prophétique. Une prophétesse, la sibylle de Cumes, était venue, sous les traits d'une vieille femme, offrir au roi de lui vendre neuf livres. Sur son refus, elle en brûla trois et revint demander la même somme pour les six autres. Un second refus lui en fit brûler trois encore. Tarquin, étonné, acheta ceux qui restaient au prix qu'elle voulut, et les confia à la garde de deux patriciens.

Le Capitole (restauration de Canina).

Brutus à Delphes. — Cependant des signes menaçants effrayèrent la famille royale. Afin de connaître les moyens d'apaiser les dieux, Tarquin envoya consulter l'oracle de Delphes, dont la réputation avait pénétré jusqu'en Italie. Les députés étaient ses deux fils et son neveu Brutus, qui contrefaisait l'insensé pour échapper

aux craintes soupçonneuses du tyran. Quand le dieu eut répondu, les jeunes gens demandèrent lequel des fils du roi le remplacerait sur le trône : « Celui-là, dit la Pythie, qui embrassera le premier sa mère. » Brutus comprit le sens caché de l'oracle : il se laissa tomber et baisa la terre, notre mère commune. Déjà, pour toute offrande, il avait remis aux prêtres un bâton grossier. Les princes riaient de l'offrande du pauvre fou ; mais le bois était creux, et Brutus y avait introduit un lingot d'or. Les prêtres comprirent que Brutus cachait, sous l'enveloppe de la folie, son génie et ses espérances.

Lucrèce. — A leur retour, ils trouvèrent Tarquin sous les murs d'Ardée, capitale des Rutules. Les opérations traînaient en longueur, et les jeunes princes cherchaient à tromper par des fêtes et des jeux les ennuis du siège. Un jour ils disputèrent sur le mérite de leurs femmes : un d'eux proposa, pour en juger, d'aller les surprendre dans leurs demeures. On monte à cheval, on court à Rome, et l'on trouve les filles du roi au milieu des plaisirs; mais à Collatie, Lucrèce, épouse de Tarquin Collatin, filait au milieu de ses femmes et veillait aux soins domestiques. Tout d'une voix, elle fut proclamée la plus sage.

Cette vertu fit naître une pensée coupable dans le cœur de Sextus, l'un des fils du roi. Il revint seul et armé. Lucrèce se tua pour ne point survivre à un déshonneur involontaire.

Chute de Tarquin (510). — Le sang de la chaste victime retomba sur la tête des Tarquins. Brutus, en apprenant l'attentat, juge que le moment est venu de renverser cette tyrannie abominable. Il porte le corps sanglant de Lucrèce à Rome; il appelle à la vengeance le sénat que Tarquin a décimé, le peuple qu'il a accablé, pour ses constructions, d'odieuses corvées, et obtient un sénatus-consulte qui proclame la déchéance du roi, son exil et celui de tous les siens Puis il court au camp, soulève l'armée, et Tarquin est réduit à fuir chez les Étrusques.

Cette même année, Athènes se délivrait de la tyrannie des Pisistratides (510) [1].

1. *Synchronismes :* Tentative de Cylon à Athènes, 612; — destruction de Ninive, 625; — archontat de Solon, 595; — fin du royaume de Juda, 587; — Pisistrate se saisit du pouvoir à Athènes, 560; — Cyrus renverse Crésus, roi de Lydie, 546; — Cyrus prend Babylone, 538; — mort de Cyrus, 529; — mort de Pisistrate, 527; — conquête de l'Égypte par les Perses, 525; — Darius devient roi des Perses, 521.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA PREMIÈRE PERIODE

ROME SOUS LES ROIS

244 ans; du VIII^e^ au VI^e^ siècle avant notre ère.

	Av. J.-C.
Fondation de Rome ou avènement de Romulus...	754
Mort de Romulus.....	715
Avènement de Numa.....	714
— de Tullus Hostilius.....	672
— d'Ancus	640
— de Tarquin l'Ancien.....	616
— de Servius Tullius.....	578
— de Tarquin le Superbe.....	534
Mort de Lucrèce et expulsion des Tarquins.....	510

Il n'est pas besoin d'ajouter que l'histoire de la période royale, telle que les Romains la racontaient, est une série de légendes qui renferment sans doute des faits véridiques, mais ne composent pas dans leur ensemble un récit de tous points exact.

DEUXIÈME PÉRIODE

ROME SOUS LES CONSULS PATRICIENS OU ÉPOQUE DE LA LUTTE DES DEUX ORDRES. 143 ANS (510-366 AV. J.-C.)

CHAPITRE VI

ÉTABLISSEMENT DE LA RÉPUBLIQUE (510-495)

Établissement de la république ; les consuls. — Les fils de Brutus. — Mort de Brutus. — Valérius Publicola. — Guerre contre Porsenna. — Horatius Coclès, Mucius Scævola, Clélie. — Misère des plébéiens. La dictature. — Bataille du lac Régille (496). — Mort de Tarquin (495).

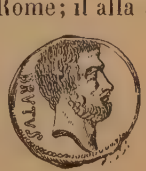
Établissement de la république. Les consuls. — Les patriciens avaient eu beaucoup à souffrir du dernier roi. Tarquin chassé, ils déclarèrent la royauté abolie, et la remplacèrent par un gouvernement qui fut tout entier dans leurs mains. Deux d'entre eux, sous le nom de *consuls*[1], eurent le pouvoir, mais ne l'exercèrent qu'une année, de sorte que chaque patricien put espérer que lui-

1. Les *consuls*, premiers magistrats de la république, convoquaient et présidaient le sénat, faisaient les levées, commandaient les armées, et dans l'origine administraient les finances et la justice. Douze licteurs, portant chacun des faisceaux de baguettes du milieu desquelles sortait une hache, les précédaient pour leur ouvrir passage au milieu de la foule ou exécuter leurs ordres, soit qu'il fallût battre de verges un coupable ou lui trancher la tête. Les consuls gouvernaient alternativement chacun pendant un mois; on désignait l'année par leur nom en disant, par exemple : tel fait s'est passé sous le consulat de Junius Brutus et de Tarquin Collatin.

même ou un des siens arriverait à cette charge. Ce partage de l'autorité et la courte durée du commandement empêchaient en outre les nouveaux chefs de l'État de se rendre jamais redoutables à l'ordre des patriciens. Pour intéresser le peuple à cette révolution aristocratique, on lui distribua les terres qui formaient le patrimoine du roi exilé.

Les fils de Brutus. — Cependant les Tarquins, ayant obtenu l'assistance des villes étrusques de Tarquinies et de Véies, firent demander à Rome le rétablissement du roi, ou du moins la restitution de ses domaines et des biens de ceux qui l'avaient suivi. Cette négociation cachait une intrigue. Car, tandis que le sénat délibérait, les députés séduisaient un certain nombre de jeunes patriciens qui préféraient le service brillant d'un prince au règne des lois. Mais un esclave, nommé Vindex, découvrit le complot, et les coupables furent saisis : parmi eux se trouvèrent les deux fils de Brutus, alors consul. Il étouffa dans son cœur les sentiments de la nature pour n'écouter que ses devoirs de juge, et il ordonna le supplice de ses enfants.

Mort de Brutus. — Après ce gage terrible donné à la liberté de son pays, Brutus lui sacrifia encore sa vie. Les Véiens et les Tarquiniens marchaient sur Rome; il alla à leur rencontre, et, apercevant à leur tête un des fils du roi, Aruns, il se précipita sur lui et tomba mortellement blessé, mais il avait aussi percé de sa lance son adversaire. Les Étrusques vaincus s'enfuirent; le corps du consul fut ramené à Rome en grande pompe ; et, pour honorer le vengeur de Lucrèce, les matrones romaines portèrent durant une année le deuil de Brutus.



Brutus.

Valérius Publicola. — Cette même année, la première de la république, le consul Valérius proposa à l'assemblée et fit adopter une série de lois qui lui valurent le surnom de *Publicola* ou d'ami du peuple. On décréta la peine de mort contre quiconque aspirerait à la royauté. Les licteurs des consuls durent abaisser leurs faisceaux devant le peuple assemblé dans ses comices, et en ôter les haches

dans l'intérieur de la ville. Enfin, il fut établi qu'un citoyen pourrait toujours en appeler à l'assemblée du peuple des jugements rendus par les magistrats.

Malgré tous ces services, Valérius devint un jour suspect. Il avait une maison en pierre bâtie au-dessus du Forum, sur le mont Capitolin, et quelques-uns disaient qu'il en voulait faire une forteresse, pour de là opprimer la liberté publique. En une nuit, Valérius la fit démolir.

Guerre contre Porsenna. — Rome n'en avait pas fini avec Tarquin. Les Étrusques étaient maîtres alors d'une partie considérable de l'Italie. Ils virent dans la révolution qui venait de s'opérer chez les Romains un moyen de se saisir de leur ville et de tout le pays latin. Porsenna, roi de Clusium, prit en main la cause des bannis, qui accoururent en foule autour de ce puissant chef, et Rome se vit menacée du plus grand péril qu'elle eût encore couru.

Horatius Coclès, Mucius Scævola, Clélie. — A n'écouter que Tite Live, le grand historien de Rome, de nombreux actes de courage ou d'héroïsme écartèrent le danger. Les Etrusques, dit-il, ayant chassé les Romains du Janicule, que le Tibre sépare de la ville, on vit Horatius Coclès défendre seul le pont Sublicius contre l'armée entière des Étrusques. Il donna ainsi le temps à ses compagnons de couper le pont derrière lui. Cela fait et la communication avec Rome étant interceptée, il se jeta tout armé dans le fleuve, et le traversa à la nage sous une grêle de traits. Un autre Romain, Mucius Scævola, résolut, pour mettre fin à la guerre, d'aller poignarder Porsenna dans son camp. Il revêt un costume étrusque et pénètre dans la tente royale. Deux hommes richement vêtus s'y trou-

Horatius Coclès traversant le Tibre.

vaient, mais l'un était entouré de plus de monde. Mucius s'approche et le frappe. C'était le secrétaire qui distribuait la solde aux troupes. Saisi aussitôt, il est amené devant Porsenna, qui, étonné, l'interroge. « Trois cents jeunes patriciens, répond-il, ont fait le serment de tuer le roi étrusque, et tous tenteront l'entreprise jusqu'à ce que l'un d'eux réussisse. » Porsenna admire et s'effraye. Il renonce à continuer une telle guerre. et fait la paix avec ce peuple indomptable. Il veut pour otages dix jeunes garçons et dix jeunes filles. Parmi celles-ci est Clélie, qui s'indigne d'être aux mains de l'ennemi de sa race. Elle persuade à ses compagnes de risquer tous les périls pour recouvrer la liberté; toutes s'échappent du camp, et, bravant la poursuite des Étrusques et leurs flèches, se jettent dans le Tibre et le traversent à la nage. Rome reconnaissante dressa une statue équestre à Clélie et donna à Mucius, qu'on appela le Gaucher (*Scævola*), autant de terres que pourrait en circonscrire dans un jour le sillon d'une charrue. Horatius Coclès reçut aussi un vaste domaine, et, dans une grande disette, tous les citoyens prirent sur leur nécessaire pour subvenir à ses besoins.

Mais ces brillants récits cachent une défaite. Rome, au contraire, prise par Porsenna, fut soumise par lui aux plus dures conditions, et n'échappa à la servitude qu'après que l'armée étrusque eut essuyé un grand désastre dans le Latium.

Misère des plébéiens. La dictature. — A peine délivrée des Étrusques, Rome eut à combattre les Sabins. Elle en triompha; mais ces *guerres* continuelles, que les soldats romains étaient obligés de faire à leurs frais, épuisaient leurs ressources. Ils contractaient bientôt des dettes; et, comme l'intérêt de l'argent était alors à un taux énorme, l'usure ruinait les plébéiens, et la ruine les menait à l'esclavage, même à la mort; car une loi cruelle reconnaissait au créancier le droit de faire du débiteur insolvable son esclave. S'il y avait plusieurs créanciers, ils pouvaient vendre le débiteur pour se partager le prix.

ou même le tuer et couper son corps, dont chacun prenait un morceau.

Les plébéiens demandèrent d'abord que le sénat soulageât leur misère en déclarant les dettes abolies; puis, n'ayant rien obtenu, ils refusèrent de servir dans les légions. Pour vaincre cette résistance, le sénat créa une magistrature extraordinaire, investie de pouvoirs illimités. Ce fut la dictature.

Le dictateur, qu'on appelait aussi le Maître du peuple, marchait précédé de vingt-quatre licteurs qui, dans Rome même, gardaient les haches dans les faisceaux. Il avait droit de vie et de mort sur tous les citoyens. Son autorité surpassait assurément celle des anciens rois; mais on décréta qu'il ne resterait en charge que six mois.

Bataille du lac Régille (496). — Abandonné par Porsenna, Tarquin avait soulevé le Latium, grâce à l'appui de son gendre Octavius Mamilius, dictateur de Tusculum. Rome se trouva de nouveau en péril. Ce fut le prétexte que prirent les patriciens pour instituer la dictature. Le peuple, effrayé, s'enrôla et marcha contre les Latins. L'action s'engagea près du lac Régille (496).

Le récit de cette campagne a encore été rempli par la tradition, comme toute la primitive histoire de Rome, de circonstances merveilleuses. On faisait cette fois intervenir les dieux mêmes dans la mêlée. On avait vu, disait-on, deux jeunes guerriers, d'une haute stature, montés sur des chevaux blancs, marcher à la tête des légions, et, les premiers, franchir les retranchements ennemis. Mais quand le dictateur, Aulus Postumius voulut leur donner les colliers d'or et les riches présents promis à ceux qui entreraient les premiers dans le camp royal, ils avaient disparu. Le soir même on vit à Rome deux héros, couverts de sang et de poussière, qui lavèrent leurs armes à la fontaine de Juturne et annoncèrent au peuple la victoire. C'étaient Castor et Pollux. En preuve de la vérité de ce récit, on

Les Dioscures désaltérant leurs chevaux.

montra, pendant des siècles, l'empreinte gigantesque d'un pied de cheval sur un roc du champ de bataille. Les peuples, comme les enfants, s'amusent longtemps des légendes merveilleuses.

Mort de Tarquin. — La victoire fut sanglante. Des deux côtés la plupart des chefs périrent. Le dernier fils de Tarquin succomba. Le vieux roi lui-même, blessé d'un coup de lance, ne survécut à toute sa race que pour aller achever une vieillesse misérable auprès d'Aristodème, tyran de Cumes (495)[1].

1. *Synchronismes :* 508, expédition de Darius contre les Scythes, — 501, révolte de l'Ionie.

CHAPITRE VII

DEPUIS LA MORT DE TARQUIN JUSQU'AUX DÉCEMVIRS (495-450)

Retraite du peuple sur le mont Sacré (493). — Le tribunat. — Loi agraire de Spurius Cassius (486). — Les Fabius au Crémère (477). — Progrès de la puissance des tribuns. — Coriolan (490). — Cincinnatus (457).

Retraite du peuple sur le mont Sacré (493). — La victoire du lac Régille, en rassurant pour jamais les patriciens contre le retour des Tarquins, les rendit plus orgueilleux et plus durs. Mais le peuple se lassa des promesses qu'on oubliait après le triomphe. En 493, l'armée abandonna les consuls et se retira sur le mont Sacré (colline située au delà de l'Anio), tandis que ceux des plébéiens qui n'avaient pas prêté le serment militaire s'emparaient de l'Aventin, la plus forte position de Rome après le Capitole. La ville se trouva comme déserte. Les

patriciens effrayés députèrent aux soldats dix consulaires, parmi lesquels Ménénius Agrippa.

Cet homme de bien, qui avait l'éloquence du cœur, était aussi aimé du peuple qu'estimé des grands. Il conta aux plébéiens l'apologue des membres et de l'estomac : « Les membres, dit-il, s'imaginant un jour que l'estomac jouissait sans rien faire du fruit de tous leurs efforts, refusèrent de travailler pour lui ; mais bientôt, ne recevant plus eux-mêmes la nourriture et la force qu'il leur distribuait, alanguis, épuisés, ils sentirent que la vie allait leur échapper, s'ils persistaient dans leur révolte. » La fable fut comprise, on traita.

Les sénateurs accordèrent que tous les esclaves pour dettes seraient affranchis, et les débiteurs insolvables libérés. Mais avant de rentrer dans la ville, le peuple voulut qu'on lui donnât des garanties que ces promesses seraient exécutées. On l'avait tant de fois trompé, qu'il craignait d'être encore dupe.

Le tribunat. — Alors il fut convenu que les plébéiens auraient deux magistrats de leur ordre chargés spécialement de venir en aide au débiteur maltraité, et d'empêcher qu'un plébéien pût être emprisonné pour dettes sur la sentence des consuls. Ces magistrats reçurent le nom de *tribuns*. Ils n'avaient aucun ornement sur leur costume, aucun signe extérieur qui les distinguât de la foule, mais leur personne était inviolable et sacrée. De plus, ils n'avaient qu'à dire le mot *veto* (en français *je m'oppose*), pour suspendre les décisions du sénat et des magistrats. Représentants des pauvres, il leur était interdit de sortir de la ville pendant l'année de leur charge, et les portes de leur maison devaient rester ouvertes nuit et jour, afin qu'on pût toujours invoquer leur protection. Dès lors l'histoire intérieure de Rome ne sera plus que la lutte des plébéiens dirigés par leurs tribuns contre les patriciens qui ont à leur tête le sénat et les consuls.

Loi agraire de Spurius Cassius (486). — Les terres enlevées par les légions aux peuples qu'elles avaient

vaincus formaient ce qu'on appelait le domaine public du peuple romain. Pour tirer un revenu de ces terres, le sénat les louait au plus offrant. C'étaient les riches, les patriciens, qui les prenaient en ferme; mais bientôt, avec la connivence du sénat, le prix du fermage n'était plus payé, et les terres publiques devenaient des propriétés particulières. Spurius Cassius, trois fois consul et triomphateur, proposa qu'une partie de ces terres fût partagée entre les nécessiteux, et que les fermiers payassent régulièrement la redevance pour ce qui leur serait laissé. C'est la première des lois agraires.

Mais cette usurpation des terres publiques était la principale source des fortunes patriciennes; les grands, menacés dans leurs intérêts, eurent recours contre Cassius à une tactique déloyale. Ils l'accusèrent d'aspirer à la royauté, et le firent condamner à être battu de verges et frappé de la hache (486).

Les Fabius au Crémère (477).— La mort de Cassius était une défaite pour les plébéiens. Un grand désastre public fut pour eux l'occasion d'un succès. Les Fabius, contraints de s'exiler de Rome, étaient allés, au nombre de trois cent six, se poster avec leurs quatre mille clients en face des Véiens, sur les bords du fleuve Crémère, où ils soutinrent quelque temps avec leurs seules forces tout le poids de la guerre. Vainqueurs en plusieurs rencontres, ils se laissèrent à la fin attirer dans une embuscade, et périrent tous, sans que le consul Ménénius, qui se trouvait dans le voisinage avec une armée, fît rien pour les sauver. Un seul Fabius, laissé à Rome à cause de son bas âge, empêcha l'extinction de cette illustre race.

Progrès de la puissance des tribuns. — Les tribuns profitèrent de la douleur publique pour accuser le consul de trahison, et celui-ci, certain d'une condamnation, se laissa mourir de faim (476). Dès lors les tribuns s'arrogèrent le droit de citer par-devant l'assemblée du peuple les consuls qui s'étaient montrés dans leur charge ennemis de la cause populaire. Cinq ans après, les plébéiens

obtinrent encore que les assemblées par *tribus*, où la majorité leur appartenait, pourraient rendre des décrets, nommés *plébiscites* (471). Ainsi ces hommes qui, un siècle auparavant, n'étaient rien dans la cité, ont maintenant des chefs, le droit de se réunir et celui de faire des lois.

Coriolan (490). — Ces luttes domestiques étaient mêlées de guerres extérieures. La plus célèbre est l'invasion des Volsques sous la conduite de Coriolan. C'était un patricien nommé Marcius, et surnommé Coriolan, parce qu'il avait le premier franchi le mur à la prise de Corioles. D'un courage héroïque, il était fait pour servir utilement son pays; et il eût sans doute laissé une mémoire glorieuse s'il eût moins obéi aux conseils de la colère. Il croyait avoir mérité le consulat et le demanda. Le peuple, irrité de sa hauteur, refusa de l'élire. Il en fut vivement blessé, et une famine étant survenue, il engagea les sénateurs à ne distribuer aux plébéiens le blé que Gélon venait d'envoyer de Sicile à Rome que s'ils renonçaient à leurs tribuns. Les tribuns entendirent ce conseil funeste, et citèrent aussitôt leur ennemi par-devant le peuple. Ni les menaces ni les prières des patriciens ne purent les fléchir. Coriolan fut condamné à l'exil. Il se retira chez les Volsques. Tullius, chef de ce peuple, excita dans le cœur de l'exilé le désir de la vengeance; il consentit à n'être que son lieutenant, et Coriolan marcha sur Rome à la tête des légions volsques. Aucune armée, aucune place ne l'arrêta; il vint jusqu'à cinq milles de la ville, ravageant les terres des plébéiens, mais épargnant à dessein celles des grands. En vain Rome essaya de le fléchir. Les plus vénérables des consulaires et les prêtres des dieux n'obtinrent qu'une dure réponse; il céda pourtant aux larmes de sa mère Véturia (490). Les Volsques regagnèrent leurs villes, chargés de butin; mais ils ne pardonnèrent pas à Coriolan de s'être arrêté au milieu de sa vengeance, et ils le condamnèrent à mort. Suivant d'autres, il aurait vécu jusqu'à un âge avancé, en répétant : « L'exil est dur pour un vieillard. »

Cincinnatus. — Un autre personnage fameux de ces temps reculés n'est du moins célèbre que par ses services. Le consul Minucius s'était laissé bloquer par les Èques. Dans ce péril public on nomma dictateur Cincinnatus. Les députés que le sénat lui adressa le trouvèrent à la charrue. Ils l'abordent et lui annoncent qu'ils viennent à lui de la part du sénat. « La République serait-elle donc en danger ?» s'écrie-t-il, et il entre aussitôt dans sa cabane pour changer sa tunique de laboureur contre la toge du citoyen. Alors les députés le saluent *maître du peuple*. Le même jour, il marcha aux Èques, réussit, par d'habiles manœuvres, à les enfermer eux-mêmes et les fit passer sous le joug. Rentré à Rome en triomphe, suivi de l'armée et du consul qu'il avait délivrés, il déposa le seizième jour la dictature pour retourner à son champ (457)[1].

1. *Synchronismes :* 492, expédition de Mardonius en Grèce; — 490, bataille de Marathon; — 485, condamnation de Miltiade; — 483, bannissement d'Aristide; — 480, bataille de Salamine; — 479, batailles de Platée et de Mycale; — 474, Hiéron, tyran de Syracuse, gagne une bataille navale sur les Etrusques; — 471, exil de Thémistocle; —465, mort de Xerxès; — 461, exil de Cimon.

CHAPITRE VIII

LES DÉCEMVIRS (450).

Les décemvirs (450). — La loi des Douze-Tables. — Appius Claudius. — Mort de Virginie. — Seconde retraite du peuple sur le mont Sacré (449). — Mort d'Appius. — La loi des Douze-Tables établit l'égalité civile. — Efforts des plébéiens pour établir l'égalité politique. — La censure (444). — Le tribunat consulaire (444).

Les Décemvirs (450). — Les coutumes de Rome n'étaient pas écrites et laissaient par conséquent beaucoup

de latitude à l'arbitraire. En 461, le tribun Térentillus Arsa demanda la rédaction d'un code de lois. Le sénat repoussa pendant dix ans cette proposition. Il céda enfin, et l'assemblée des centuries élut dix magistrats, qu'on nomma *décemvirs* à cause de leur nombre; le principal d'entre eux était un patricien illustre, Appius Claudius. Pour écrire ces lois nouvelles, ils furent investis des pouvoirs les plus étendus, et, pour que rien ne gênât leur action, on n'élut ni consuls ni tribuns.

La loi des Douze-Tables. — La première année, les décemvirs se montrèrent justes et affables : la tyrannie a souvent d'heureuses prémices. Ils rédigèrent de nombreuses lois, qu'ils firent graver sur dix tables de bronze, et qu'ils soumirent à l'examen du peuple. Les dix tables furent acceptées. Le code se trouva complet, dès l'année suivante, par la publication de deux nouvelles tables.

Appius Claudius. — Mais Appius Claudius, qui avait réussi à se faire réélire en obtenant pour collègues neuf hommes obscurs, n'eut pas de peine à les dominer. On vit alors les décemvirs paraître en public avec cent vingt licteurs portant les haches aux faisceaux; ils semblaient dix rois, et ils en avaient l'orgueil.

Leur despotisme aurait pu durer longtemps; car, cédant à de vieilles rancunes, le sénat voyait avec quelque joie ce triste fruit d'une loi populaire, et la jeunesse patricienne, habituée depuis longtemps à la violence, devint à la ville comme l'armée des décemvirs. Mais un crime, semblable à celui qui avait amené la chute de Tarquin, amena celle d'Appius et de ses collègues.

Faisceau avec la hache[1].

Mort de Virginie. — Appius avait aposté un de ses clients pour réclamer, comme son esclave, Virginie, fille d'un plébéien des plus distingués.

1. Revers d'une monnaie consulaire : à droite, un caducée; à gauche, un épi.

En vain son père Virginius, son fiancé Icilius et de nombreux témoins offrent de prouver qu'elle est de naissance libre. Appius, au mépris de la loi des Douze-Tables, son propre ouvrage, adjuge la jeune fille à son complice. Mais Virginius saisit un couteau sur l'étal d'un boucher, la frappe au cœur, l'aimant mieux morte que déshonorée, et, échappant aux licteurs, court à l'armée campée sur le mont Algide.

Seconde retraite du peuple sur le mont Sacré (449). — La vue de Virginius, ses larmes, le sang qui le couvre, le récit qu'il fait, soulèvent les soldats. Ils marchent sur Rome, entraînent le peuple et vont avec lui camper sur le mont Sacré. C'était la seconde fois que les plébéiens se retiraient de la ville; mais les patriciens n'étaient pas insensés au point d'essayer pour les décemvirs ce qu'ils n'avaient pas osé faire pour eux-mêmes cinquante ans auparavant.

Mort d'Appius. — Les décemvirs, abandonnés de tous, abdiquèrent. Deux sénateurs populaires, Valérius et Horatius, furent envoyés aux plébéiens: ils promirent le rétablissement du tribunat et du droit d'appel, avec une amnistie pour tous ceux qui avaient pris part à la révolte. A ces conditions, la plèbe rentra dans Rome, et la concorde fut rétablie. Quant aux décemvirs, le plus coupable, Appius, fut cité en justice par Virginius; mais il n'attendit pas son jugement et se donna la mort. Les autres furent condamnés à l'exil; on confisqua leurs biens.

La loi des Douze-Tables établit l'égalité civile. — Les douze tables de lois qu'avaient publiées les décemvirs établissaient une grande chose, l'égalité de tous les citoyens devant la loi. Mais elles laissaient subsister l'interdiction des mariages entre les deux ordres, et de plus l'inégalité politique: car les plébéiens restaient exclus des hautes charges de l'État; ils ne pouvaient pas plus être consuls qu'ils ne pouvaient épouser une patricienne.

Efforts des plébéiens pour obtenir l'égalité politique. — Cette double prohibition fut vivement attaquée. Dès 445, la première fut abolie sur la demande du tribun

Canuléius. La seconde subsista longtemps encore; car, plutôt que de céder le consulat, les patriciens le démembrèrent.

La censure (444). — Une partie des fonctions consulaires fut attribuée, en 444, à deux magistrats nouveaux, les *censeurs*. Cette charge devint promptement la première de Rome. Elle ne fut donnée qu'aux plus illustres personnages, à ceux qui avaient déjà passé par les autres magistratures, et les censeurs n'eurent pas seulement à faire le *cens*, c'est-à-dire le dénombrement des citoyens, mais à administrer les finances de l'État, à régler les rangs des citoyens, à dresser la liste du sénat et à veiller au maintien des bonnes mœurs.

Le tribunat consulaire (444). — Restaient les prérogatives militaires du consulat; elles furent confiées à des généraux, au nombre de trois, quatre ou six, qu'on nomma *tribuns consulaires* et qui purent être plébéiens.

Telle fut la modération de ce peuple alors si sage que, content d'avoir fait proclamer son droit, il évita pendant quarante-quatre ans d'en user, laissant les patriciens gérer seuls le tribunat militaire, parce qu'il les croyait seuls capables de le bien remplir [1].

1. *Synchronismes :* 449, mort de l'Athénien Cimon; — 445, Périclès convient d'une trêve de trente ans entre Sparte et Athènes.

CHAPITRE IX

PRISE DE ROME PAR LES GAULOIS (390).

Succès des Romains ; établissement de la solde militaire (405). — Prise de Véies (395). — Exil de Camille. — Invasion des Gaulois. — Défaite de l'Allia (390). — Prise de Rome. — Siège du Capitole. — Retraite des Gaulois. — Services de Camille. — Manlius Torquatus et Valérius Corvus.

Succès des Romains ; établissement de la solde militaire (405). — Les concessions du sénat ramenèrent la paix au forum. L'ennemi s'en aperçut à la vigueur et à la rapidité des coups qui furent portés. Plusieurs villes au nord et au sud du Tibre furent enlevées ; en 406, la riche cité d'Anxur succomba. Le butin qu'on y fit fut assez riche pour que le sénat pût établir la solde militaire. Chacun jusqu'alors faisait campagne à ses frais ; à partir de ce jour, les légionnaires reçurent une paye. Il y eut moins de misère pour le soldat, et le sénat, pouvant les tenir maintenant plus longtemps sous les drapeaux, entreprit de plus longues et de plus lointaines campagnes.

Prise de Véies (395). — L'année suivante commence le siège de Véies, grande ville étrusque qui avait longtemps balancé la fortune de Rome. Ce siège dura dix ans. Un patricien le termina. Camille, nommé dictateur, arma tous les citoyens en état de combattre, et pénétra enfin dans Véies par une mine (396).

Exil de Camille. — Un immense butin avait été fait à Véies. Camille obligea ses soldats à en restituer une partie à cause d'un vœu qu'il prétendit avoir fait à Apollon. Le peuple fit la restitution demandée ; mais, irrité déjà contre Camille à cause de sa hauteur, il se montra favorable à une accusation de concussion portée contre le vainqueur des Véiens. Camille partit de Rome

sans attendre le jugement. Quand il eut passé la porte, on dit qu'il se retourna vers la ville et pria les dieux, s'il était innocent, de faire bientôt repentir ses concitoyens de son exil.

La même année les Gaulois entrèrent dans Rome.

Invasion des Gaulois. — Depuis deux siècles environ les Gaulois s'étaient emparés de la vallée du Pô; mais ils n'avaient pas encore osé franchir l'Apennin, lorsque, en 390, trente mille Sénons vinrent demander des terres aux habitants de Clusium. Ceux-ci implorèrent le secours de cette même Rome qu'ils avaient assiégée autrefois sous la conduite de leur roi Porsenna. Le sénat envoya trois Fabius pour interposer la médiation du peuple romain entre les deux partis. Mais les ambassadeurs, oubliant leur caractère, se mêlèrent aux assiégés, et, dans une sortie, l'un d'eux tua un chef gaulois. Les barbares firent aussitôt demander satisfaction au sénat; et, n'ayant rien obtenu, ils levèrent le siège de Clusium pour marcher droit sur Rome.

Défaite de l'Allia (390). — A une demi-journée de la ville, près de l'Allia, ils rencontrèrent l'armée romaine qui, effrayée de leurs cris et de leur aspect sauvage, rompit ses rangs et s'enfuit presque sans combattre. Tout ce qui ne put passer le Tibre à la nage et se réfugier derrière la forte enceinte de Véies fut tué; l'aile droite, intacte, se sauva précipitamment à Rome et courut occuper la citadelle du mont Capitolin, où s'enfermèrent aussi le sénat, les magistrats, les prêtres et mille des plus braves de la jeunesse patricienne. Le reste se dispersa dans les villes voisines.

Prise de Rome. — Les Gaulois n'entrèrent que le surlendemain de la bataille. Tout était désert; seulement quelques vieux consulaires étaient restés dans leur demeure, assis sur leur chaise curule. Les barbares les prirent pour des statues ou pour des êtres surnaturels; mais, un d'eux ayant passé la main sur la barbe blanche de Papirius, celui-ci le frappa de son bâton d'ivoire, et le Gaulois, irrité, le tua. Ce fut le signal du massacre;

après le pillage, l'incendie détruisit les maisons. Du haut du Capitole, les Romains assistaient à la destruction de leur ville.

Siège du Capitole. — Les Gaulois essayèrent alors d'emporter la citadelle d'assaut ; mais, sur la pente étroite et rapide qui y conduisait, les Romains eurent peu de peine à les repousser, et le siège se changea en blocus. Pendant sept mois, les barbares campèrent au milieu des ruines de Rome. Le manque de vivres les força de courir par bandes les campagnes voisines. Les Latins et les Étrusques s'étaient d'abord réjouis des malheurs du peuple romain ; ils s'effrayèrent à leur tour. Ardée donna à Camille quelques soldats, avec lesquels il détruisit une bande de Gaulois. Ce premier succès encouragea la résistance ; de tous côtés les paysans se levèrent en armes, et les Romains réfugiés à Véies proclamèrent Camille dictateur.

Mais il fallait la sanction du sénat et un décret du peuple pour rendre à Camille les droits de citoyen qu'il avait perdus par son exil. Un jeune plébéien, Cominius, traversa le Tibre à la nage, évita les sentinelles ennemies, et, s'aidant des ronces et des arbustes qui tapissaient les parois escarpées de la colline, il parvint jusqu'au Capitole. Il en redescendit aussi heureusement, et rapporta à Véies la nomination qui devait lever les scrupules de Camille.

Les Gaulois avaient remarqué l'empreinte de ses pas, et, par une nuit obscure, ils montèrent jusqu'au pied du rempart. Déjà ils atteignaient les créneaux, quand les cris des oies consacrées à Junon éveillèrent Manlius. Il renverse les plus avancés des assaillants et donne l'alarme : les barbares sont précipités du haut des murs.

Retraite des Gaulois. — Le Capitole était sauvé. Mais les Romains n'avaient plus de vivres, et Camille ne paraissait pas. Alors le tribun consulaire Sulpicius convint avec le Brenn ou chef des Gaulois de payer, pour la rançon de Rome, mille livres d'or (326 kilogrammes). Quand on pesa l'or, les barbares apportèrent de faux poids; et comme Sulpicius s'en plaignait : *Væ victis !*

« malheur aux vaincus ! », s'écria le Brenn, et il jeta encore dans la balance son épée et son baudrier.

Services de Camille. — Les Gaulois s'éloignèrent paisiblement, mais Camille annula le traité; il ordonna aux alliés de fermer leurs portes et d'attaquer les bandes isolées. La plupart furent taillées en pièces. Cependant les Gaulois reparurent à plusieurs reprises et se maintinrent dans les montagnes de la Sabine, à Tibur, d'où pendant un demi-siècle ils prirent part à presque toutes les guerres que Rome entreprit pour relever l'édifice de sa puissance.

Camille, qu'on retrouve sans cesse à la tête des légions, gagna dans ces circonstances difficiles, avec bien plus de justice que dans la guerre contre le Brenn, le titre de second fondateur de Rome. A l'intérieur, il rappelait par ses patriotiques conseils les partis à l'union, ou il cherchait par sa fermeté à leur imposer la paix. Dans les camps, ses habiles réformes assuraient la victoire. Il arma les soldats de longues piques qui arrêtèrent l'élan des barbares, et de casques d'airain, de boucliers bordés d'une lame de fer, contre lesquels s'émoussaient les sabres mal trempés de l'ennemi.

Manlius Torquatus et Valérius Corvus. — Deux hommes gagnèrent dans ces guerres des surnoms que leurs descendants gardèrent. Les Gaulois occupaient la rive droite de l'Anio, les Romains la rive gauche. Il y avait sur le fleuve un pont que les deux armées se disputèrent à plusieurs reprises, sans qu'aucune d'elles pût en rester maîtresse. Un jour un Gaulois d'une taille gigantesque s'avance, et, se tenant au milieu du pont, crie d'une voix éclatante : « Allons, que le plus brave soldat de Rome vienne ici se battre avec moi : nous verrons laquelle des deux nations vaut le mieux à la guerre. » Un long silence suivit ces paroles : la jeunesse romaine restait immobile et indécise entre la honte et la crainte. Enfin T. Manlius quitte son rang et va au dictateur : « Mon général, dit-il, je ne combattrai pas sans votre permission, la victoire fût-elle certaine. Mais laissez-moi

aller montrer à ce barbare qui se pavane devant les siens, que je suis de la famille qui a jeté les Gaulois en bas du Capitole. — Va, Manlius, et prends garde que Rome n'ait le dessous. » Manlius s'arme et court au Gaulois. De petite taille mais agile, il évite les grands coups que son adversaire lui porte. Ramassé sous ses armes, il suit de l'œil tous les mouvements du barbare. Le Gaulois venait de décharger un coup terrible mais inutile, son bras n'était pas encore relevé; Manlius se baisse et se précipite, couvert de son bouclier. Il frappe son adversaire au ventre et l'étend mort à ses pieds. Arrachant au cadavre son collier d'or, il le passe tout sanglant à son cou. Au retour, ses compagnons le saluèrent du nom de *Torquatus*, collier se disant en latin *torques*.

Valérius se signala par une victoire semblable dans un combat singulier, et l'on disait qu'un corbeau posé sur sa tête, ou le cimier d'airain de son casque, qui représentait cet oiseau, avait déchiré de son bec le visage du barbare. Il en prit du moins le surnom, et l'on parla longtemps des exploits de Manlius au collier et de Valérius au corbeau[1].

1. *Synchronismes :* 431, commencement de la guerre du Péloponnèse; — 429, mort de Périclès; — 421, paix de Nicias; — 415, expédition des Athéniens en Sicile; — 405, bataille d'Ægos-Potamos; — 401, retraite des Dix-Mille; — 399, mort de Socrate; — 395, Agésilas en Asie; — 389, Platon à la cour de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse; — 367, paix d'Antalcidas.

CHAPITRE X

UNION POLITIQUE DES DEUX ORDRES (366-302)

Renouvellement des dissensions intestines. — Manlius Capitolinus (383). — Partage du consulat entre les deux ordres (366). — Égalité politique des patriciens et des plébéiens.

Renouvellement des dissensions intestines. — Au milieu de ces guerres étrangères, les dissensions intestines avaient recommencé au Forum ; et, comme un siècle auparavant, les dettes, résultat de toutes ces guerres, en étaient la première cause. Camille, lui-même, se montra dur envers ses débiteurs. Nombre de citoyens étaient de nouveau réduits en esclavage, par cela seul qu'ils n'avaient pu restituer l'argent qui leur avait été prêté pour rebâtir leur maison que les Gaulois avaient brûlée, ou ensemencer leur champ que l'ennemi avait moissonné.

Manlius Capitolinus (383). — Un patricien, jaloux de la gloire de Camille, quoiqu'il eût la sienne, Manlius, le sauveur du Capitole, se fit le patron des pauvres et délivra de prison plus de quatre cents plébéiens. Cette libéralité lui gagnait le peuple. Les grands l'accusèrent, comme Spurius Cassius, d'aspirer à la tyrannie. Mais, lorsque, devant les comices assemblés, il montra les armes de trente ennemis tués par lui, huit couronnes civiques, trente-deux récompenses militaires, et les cicatrices qui couvraient sa poitrine, et surtout le Capitole qu'il avait sauvé des Gaulois, on l'acquitta d'une voix unanime. Il fallut tenir une nouvelle assemblée, et cette fois hors de la vue du mont Capitolin, pour obtenir du peuple l'arrêt fatal. Condamné à mort, on le précipita du haut de la roche Tarpéienne (383).

Partage du consulat entre les deux ordres (366). — Manlius n'était qu'un ambitieux vulgaire; Licinius Stolon et Sextius furent de véritables réformateurs. C'étaient deux riches plébéiens, auxquels l'égalité des deux ordres par le tribunat militaire ne parut qu'un mensonge. Ils demandèrent que le consulat fût partagé, et qu'un des deux premiers magistrats de la République fût toujours pris parmi les plébéiens. Pour intéresser le peuple à cette question, ils présentèrent une loi agraire et un règlement favorable aux débiteurs (376). Le sénat résista dix ans; mais les deux tribuns se faisaient réélire chaque année : vaincus à la fin par les conseils de Camille, les patriciens cédèrent. Sextius fut le premier consul plébéien (366), et Camille voua un temple à la Concorde pour célébrer la réconciliation des deux ordres.

Égalité politique des patriciens et des plébéiens. — Sous les rois, Rome renfermait deux peuples absolument étrangers l'un à l'autre. La République avait fait de ces deux peuples deux ordres d'un même État, mais profondément distincts. Les lois liciniennes firent vraiment le peuple romain; car tous les habitants de Rome ne formèrent plus qu'un seul peuple, dont tous les membres avaient les mêmes droits. Le consulat, en effet, étant accessible aux plébéiens, les autres magistratures le devinrent sans nouveaux efforts : la dictature, en 355; la censure, en 350; la préture, en 337; le sacerdoce, en 302. Tout fut commun alors aux patriciens et aux plébéiens, les honneurs comme le dévouement, et une noble émulation s'établit entre eux à qui servirait le mieux la patrie. La grandeur de Rome commence après cette union et dure autant qu'elle[1].

1. *Synchronismes :* 371, bataille de Leuctres; — 362, bataille de Mantinée et mort d'Épaminondas; — 361, mort du roi de Sparte Agésilas; — 359, Philippe devient roi de Macédoine; — 356, naissance d'Alexandre; — Dion chasse Denys le Jeune de Syracuse; — 352, première *philippique* de Démosthène; — 347, mort de Platon; — 344, Timoléon en Sicile.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA DEUXIÈME PÉRIODE.

ROME SOUS LES CONSULS PATRICIENS.

510-366. Du VI^e^ au IV^e^ siècle avant notre ère.

	Av. J.-C
Fondation de la république	510
Dictature établie, et bataille du lac Régille	496
Mort de Tarquin	495
Création du tribunat	493
Coriolan	490
Dictature de Cincinnatus	457
Mort de Virginie et chute des décemvirs	449
Établissement de la censure et du tribunat consulaire	444
Établissement de la solde militaire	405
Prise de Véies par Camille	395
Invasion des Gaulois	390
Mort de Manlius Capitolinus	383
Partage du consulat entre les deux ordres	366

TROISIÈME PÉRIODE

ROME SOUS LES CONSULS DES DEUX ORDRES OU ÉPOQUE DE LA CONQUÊTE DU MONDE ANCIEN 233 ANS (366-133 AV. J.-C.)

CHAPITRE XI

PREMIÈRE PÉRIODE DE LA CONQUÊTE DE L'ITALIE (343-300).

Force que Rome trouve dans la paix intérieure. — Les Samnites. — Rome acquiert Capoue (343); première guerre samnite (343-341). — Guerre contre les Latins (340-338). — Manlius Impériosus. — Dévouement du premier Décius. — Soumission des Latins (338). — Seconde guerre contre les Samnites (327-305). — Le proconsulat. — Querelle de Papirius Cursor et de Fabius. — Les Fourches Caudines (321). — Conquête de l'Apulie (320). — Fabius nomme dictateur son ennemi Papirius Cursor (309). — Soumission des Samnites (305). — Soumission des Herniques et des Èques (300).

Force que Rome trouve dans la paix intérieure. — Les plébéiens venaient de conquérir l'égalité politique avec les patriciens. Qu'en résulta-t-il? Au dedans l'union, au dehors la force. C'est alors en effet que Rome, n'étant plus distraite par les dissensions intestines, put tenter et accomplir la conquête de l'Italie. La guerre qui devait lui soumettre la péninsule commence aussitôt que les troubles intérieurs sont finis, en 343.

Les Samnites. — Habitant au milieu de l'Apennin un pays montagneux et rude, les Samnites se trouvaient naturellement endurcis aux fatigues de la guerre. Ils fai-

saient dans la Campanie ce que les Èques avaient fait si longtemps dans le Latium, des courses continuelles, qui désolaient les riches plaines étendues entre le pied des monts et la mer. Vers le milieu du quatrième siècle avant notre ère, ils s'établirent sur le mont Tifata, d'où ils menaçaient Capoue. C'était la plus grande et la plus riche des villes de la Campanie, et la Campanie était le plus fertile terroir de l'Italie tout entière.

Guerrier samnite.

Rome acquiert Capoue (343). Première guerre samnite (343-341). — Les Campaniens, battus, implorèrent le secours de Rome contre les Samnites. Mais le sénat repoussa leur demande. « Refuserez-vous, dirent les députés, de défendre ce qui vous appartient? Capoue se donne à vous. » Le sénat accepta, et alors commença cette terrible lutte qui devait durer soixante-dix ans, mais qui donna à Rome l'Italie. Vainqueurs près du mont Gaurus et à Suessula, les Romains obligèrent les Samnites à leur céder la paisible possession de la Campanie. Ce succès retentit au loin. Carthage, déjà si puissante en Afrique, félicita le sénat

MER TYRRHÉNIENNE
(MARE TYRRHENUM)
MER ADRIATIQUE
(MARE SUPERUM)
ETRURIE
ETRUSCORUM
OMBRIE
SABINI
PICENUM
Pr. Populonium
I. d'Elbe
(I. Ilva)
Volaterræ
Clusium
Interamna
Falerii
Tarquinii
Cære
Tibur
ROMA
Tibre F.
Ardea
LATIUM
Circeii
Pr. Circæum
I. Pontia
I. Pandataria
I. Ænaria
G. de Naples
I. Capreæ
Pr. Surrentinum
G. de Salerne
(Paestanus Sin.)
Hirpini
Vesuvius
Salerne
Pæstum
Velia
LUCANIE
Golfe de Tarente
(Tarentinus Sin.)
Tarente
Brindes
Brundisium
Salentini
CALABRE
APULIE
Bari
Barium
Canusium
Venusia
Matinum
Garganus
Pr. Garganum
Frentani
Caracenni
Peligni
Marrucini
Marsi
Æquiculi
Hernici
Volsci
Campani
Samnium
Apulia
Daunia
Iapygia
Messapia
Iapygum
Diomedis
Is. de Diomede
G. de Manfredonia
Sipontum
Arpi
Luceria
Salapia
Herdonia
Beneventum
Caudium
Teanum
Cales
Suessa
Sinuessa
Minturnæ
Formiæ
Fundi
Terracina
Velitræ
Aricia
Tiburis
Præneste
Tolerium
Amiternum
Forfinium
Corfinium
Interamna
Reate
Carseoli
Alba
Fucinus
Lacus
Lacus Trasimenus
Perusia
Cortona
Arretium
Clusium
Bolsena
Lacus Vulsinii
Tarquinii
Graviscæ
Pyrgi
Caere
Alsium
Lacus Sabatinus
Lacus Prilius
Lacus Albanus
Lacus Fucinus
Lacus Trasimenus
Lacus Vadimonis
Lacus Velinus
Lacus Volsiniensis
Lacus Bolsenæ
Lacus Sabatinus
Lacus Albanus
Lacus Prilius

de sa victoire, et renouvela l'alliance jurée entre les deux républiques quelque temps après l'expulsion des rois.

Guerre contre les Latins (340-338). — Mais presque aussitôt éclata une guerre qui mit Rome à deux doigts de sa perte. Les Latins formaient la moitié de toutes les armées romaines et n'avaient aucune part au gouvernement de la république. Imitant l'exemple qu'avaient donné les plébéiens sur le Forum, ils vinrent réclamer l'égalité politique, et demander qu'un des deux consuls et que la moitié des sénateurs fussent pris parmi eux. Le consul Manlius, indigné, déclara qu'il poignarderait de sa main le premier Latin qui oserait venir siéger au sénat.

Manlius Imperiosus. — Après une telle réponse, les armes seules pouvaient décider. C'était pour Rome une guerre civile plutôt qu'une guerre étrangère. Mêmes armes, même langue, même tactique. Aussi, du côté des Romains, les précautions furent extrêmes, et la discipline observée avec la dernière rigueur. Le fils du consul Manlius, provoqué en combat singulier par un Latin, le tua. Manlius lui décerna d'abord les récompenses dues à sa valeur; mais il avait combattu sans ordre, il le fit décapiter.

Dévouement du premier Décius. — Les Italiens croyaient que le sang d'une victime volontaire apaisait sûrement les dieux et donnait la victoire. A la bataille de Véséris, livrée près du mont Vésuve, le consul Décius voit ses soldats faiblir. Aussitôt il appelle les prêtres, leur ordonne de dévouer l'armée ennemie aux dieux infernaux; puis il se précipite seul, la tête couverte d'un voile, au plus épais des légions latines. Les Latins, à cette vue, s'épouvantent : les Romains, au contraire, se croient sûrs de vaincre et reprennent courage. La victoire leur resta en effet.

Soumission des Latins (338). — Cette guerre contre les Latins se termina en 338. Afin de prévenir de nouvelles ligues, le sénat défendit aux habitants de toutes les villes latines de se réunir en assemblées générales, de former des alliances, de faire la guerre et de contracter mariage hors de leur territoire.

Seconde guerre contre les Samnites (327-305). — Le Latium était soumis et la Campanie obéissait aux Romains. Les Samnites, effrayés de cette puissance, excitèrent en 327 un soulèvement dans une ville campanienne, Palépolis.

Le proconsulat. — La guerre languit d'abord et les opérations militaires se concentrèrent autour de cette ville, que les Romains assiégèrent. Pour en continuer le siège, le consul Publilius Philo fut prorogé dans son commandement sous le titre nouveau de proconsul. C'était une innovation importante qui permettait aux consuls romains de conserver, après l'expiration de leurs fonctions annuelles, le commandement de leur armée, et d'exécuter eux-mêmes les plans qu'ils avaient conçus. Palépolis prise, une guerre longue et terrible commença.

Papirius Cursor et Fabius. — En 324, Papirius Cursor était dictateur : son maître de la cavalerie, Fabius Rullianus, combattit sans son ordre et vainquit. Il aurait eu le sort du jeune Manlius, mis à mort par son père pour avoir enfreint la discipline, s'il ne s'était enfui à Rome, où le sénat et les tribuns intercédèrent pour lui. Papirius résistait au nom de la discipline violée ; mais le peuple ayant demandé grâce, le dictateur céda aux prières. De retour au camp, Papirius battit les Samnites et leur accorda une trêve d'un an.

Les Fourches Caudines (321). — La trêve n'était pas expirée que déjà les Samnites, commandés par Pontius Hérennius, surent attirer les Romains dans le défilé des Fourches Caudines, les enveloppèrent de toutes parts, et firent passer quatre légions sous le joug. Il aurait mieux valu anéantir ces Romains ou les renvoyer honorablement que de leur infliger cette humiliation ; elle ne servait qu'à mettre dans leurs cœurs le désir de la vengeance. Le sénat ne voulut point ratifier un traité que les consuls n'avaient pas eu le droit de signer au nom de Rome, et les livra aux Samnites, mais en gardant les soldats. C'était une perfidie. « Rompez le traité, disait Pontius ; mais alors renvoyez vos légions aux Fourches Caudines. »

Conquête de l'Apulie (320). — Le sénat n'eut garde de le faire, et ces mêmes légions, mieux conduites par Publilius Philo, battirent les Samnites, pénétrèrent de l'autre côté de l'Apennin dans l'Apulie, et retrouvèrent dans Lucérie les 600 otages, les armes et les enseignes perdues à Caudium. Pontius Hérennius fut pris lui-même et passa sous le joug avec 7000 des siens (320).

Fabius nommé dictateur son ennemi Papirius Cursor (309). — Onze ans plus tard, les Romains faillirent trouver dans le Samnium de nouvelles Fourches Caudines, et ne se tirèrent de ce mauvais pas qu'après un sanglant combat. Il fallait, pour réparer cet échec, un dictateur qui, réunissant tous les pouvoirs, réunît aussi toutes les forces. Le sénat désirait Papirius Cursor. Mais c'était au consul qu'appartenait le droit de choisir, et le consul était Fabius. On pouvait craindre que le souvenir d'une ancienne injure ne l'emportât chez lui sur le sentiment du bien public. On chargea donc des consulaires de lui porter le décret du sénat. Il les écouta en silence, les yeux à terre, et se retira sans rien dire, laissant tout le monde dans l'incertitude. Tout un jour il hésita, mais le patriotisme l'emportant, au milieu de la nuit il nomma Papirius. Et, comme les députés le félicitaient à l'envi d'avoir pu se vaincre lui-même, il ne leur répondit rien, montrant par ce silence expressif qu'il avait pu sacrifier à la patrie ses ressentiments, mais non les oublier.

Soumission des Samnites (305). — Cette noble résolution fut d'ailleurs récompensée par la victoire : Papirius accabla les Samnites, tandis que les Ombriens et les Étrusques, qui avaient pris parti pour eux, étaient vaincus près de Pérouse par Fabius. En 305, les Samnites demandèrent la paix, en reconnaissant, comme on disait alors, la majesté du peuple romain, ce qui voulait dire que les Samnites acceptaient la suprématie de Rome.

Soumission des Herniques et des Èques (300). — Ces victoires furent suivies de la défaite et de la soumission, cette fois définitive, des Herniques et des Èques

Ces pillards, plus dangereux par leur voisinage que par leurs forces, furent pour jamais attachés à la fortune de Rome. On leur donna le titre et les droits de citoyens romains, sauf le droit de suffrage (300)[1].

1. *Synchronismes :* 343, Timoléon chasse Denys le Jeune de Syracuse; — 342, Aristote chargé de l'éducation d'Alexandre; — 338, bataille de Chéronée; — 336, mort de Philippe, avènement d'Alexandre; — 334, expédition d'Alexandre contre les Perses; — 333, victoire d'Issus; — 331, victoire d'Arbèles; — 326, victoire d'Alexandre sur Porus; — 323, mort d'Alexandre et de Diogène le Cynique; — 322, mort de Démosthène et d'Aristote; — 317, Agathocle devient tyran de Syracuse; — 310, Épicure enseigne à Mitylène; — 306, les généraux d'Alexandre prennent le titre de roi; — 301, bataille d'Ipsus.

CHAPITRE XII

SUITE DE LA CONQUÊTE DE L'ITALIE (300-265)

Puissance de Rome en l'an 300. — Coalition des peuples italiens contre Rome. — Bataille de Sentinum (295); dévouement du second Décius. — Victoire d'Aquilonie (293). — Soumission définitive des Samnites (290). — Extermination des Sénons (283). — Guerre de Pyrrhus (280-272). — Bataille d'Héraclée (280). — Cinéas à Rome. — Bataille d'Asculum (279). — Pyrrhus en Sicile (278). — Bataille de Bénévent (275).

Puissance de Rome en l'an 300. — Les peuples du Latium étaient soumis; Rome n'avait donc plus d'ennemis à ses portes. Les montagnards du Samnium avaient demandé la paix, et de nombreuses garnisons romaines, établies des deux côtés de l'Apennin, dans la Campanie et en Apulie, tenaient ces belliqueuses peuplades enfermées dans leurs montagnes. Tout ce que l'habileté militaire et l'adresse politique peuvent suggérer de mesures prudentes, le

sénat l'avait fait; et, chose rare dans l'antiquité, il avait cherché à assurer par la clémence l'œuvre de la force. Il croyait donc la tâche de la conquête sinon finie, du moins bien avancée, quand tout fut remis en question, jusqu'à l'existence même de Rome.

Coalition des peuples italiens contre Rome. — Un immense péril lui fut en effet tout à coup révélé. Les chefs samnites avaient préparé dans le secret un soulèvement général, et la moitié de l'Italie s'armait pour eux : Étrusques, Ombriens, Sabins, surtout les terribles Gaulois. A Rome, quand ces nouvelles y parvinrent, les tribunaux furent aussitôt fermés : on enrôla tous les hommes valides, et l'on porta Fabius et Décius au consulat.

Bataille de Sentinum (295) ; dévouement du second Décius. — Près de cent mille soldats furent mis sur pied. Mais les Gaulois détruisent toute une légion près de Camérinum et s'ouvrent le passage de l'Apennin. S'ils parviennent à opérer leur jonction avec les Ombriens et les Étrusques, c'en est fait sans doute de l'armée consulaire. Heureusement Fabius, par une diversion, rappelle les Etrusques à la défense de leurs foyers, et court chercher l'armée des Gaulois et des Samnites. Il la rencontre dans les plaines de Sentinum. Le choc fut terrible : déjà sept mille hommes de l'aile gauche, commandée par Décius, avaient péri, quand le consul, à l'exemple de son père, se dévoua. « Que devant moi, s'écria-t-il, après avoir prononcé la formule sacrée, se précipitent la terreur et la fuite, le sang et la mort, qu'un souffle de destruction anéantisse les armées ennemies ! » Et il s'élança au plus épais de la mêlée. Mais les Gaulois étaient inaccessibles aux terreurs religieuses qui avaient épouvanté les Latins, et l'aile gauche allait être écrasée tout entière, si Fabius, vainqueur des Samnites à l'aile droite, n'était accouru. Entourés, les barbares reculèrent, sans désordre pourtant, et regagnèrent leur pays.

Victoire d'Aquilonie (293). — La coalition était dissoute, mais la guerre n'était pas terminée : elle se

trouva seulement renfermée dans le Samnium. Ovius Paccius réunit 40 000 guerriers samnites, et choisit parmi eux 16 000 hommes, qui jurèrent par les serments les plus terribles de vaincre ou de mourir. Ils tinrent parole : 30 000 Samnites restèrent sur le champ de bataille d'Aquilonie.

Soumission définitive des Samnites (290). — Enfin, en l'année 290, Curius Dentatus imposa aux Samnites un traité de paix qui les rangeait parmi les alliés de Rome. « J'ai conquis, disait-il, tant de pays, que ces régions ne seraient plus qu'une immense solitude, si j'avais pour les peupler moins de prisonniers. J'ai soumis tant d'hommes, que nous ne saurions les nourrir, si j'avais conquis moins de terre. » Il obtint deux fois dans la même année les honneurs du triomphe, distinction sans exemple qui annonce l'importance des services rendus par ce grand homme. La guerre samnite était terminée.

Extermination des Sénons (283). — Quelques années plus tard, les Étrusques acceptèrent la paix. Quant aux Gaulois Sénons, ils furent exterminés. Les Romains se vantèrent d'avoir repris la rançon du Capitole, et de n'avoir pas laissé vivant un seul de ceux qui pouvaient se glorifier de compter parmi leurs ancêtres les vainqueurs de l'Allia.

Guerre de Pyrrhus (280-272). — Tarente, malgré sa mollesse, se croyait l'égale de Rome et osa la provoquer. Mais quand elle vit cette guerre qu'elle avait appelée s'approcher de ses murs, elle s'effraya, et se hâta d'implorer le secours de Pyrrhus, roi d'Épire. Arrivé à Tarente avec 25 000 hommes, Pyrrhus fait fermer les bains, les théâtres, tous les lieux de plaisir; il force les Tarentins à s'armer, et les exerce comme ses mercenaires. Ils avaient cru que le roi se battrait pour eux : beaucoup s'enfuirent.

Bataille d'Héraclée (280). — Cependant le consul Lævinus était arrivé sur les bords du Siris. Pyrrhus offrit de négocier : les Romains repoussèrent toute proposition. Ils ne voulaient déjà plus admettre qu'un roi étranger

intervint dans les affaires de l'Italie. Il fallut combattre. Les deux armées en vinrent aux mains près d'Héraclée. Les éléphants, dont les Grecs se servaient à la guerre depuis les conquêtes d'Alexandre, jetèrent le désordre dans les rangs des Romains, qui ne connaissaient pas encore ces monstrueux animaux. 15 000 légionnaires restèrent sur le champ de bataille. Mais Pyrrhus avait perdu 13 000 soldats. « Encore une pareille victoire, disait-il, et il me faudra retourner seul en Épire. »

Cinéas à Rome. — Aussi chargea-t-il Cinéas, dont l'éloquence lui avait gagné plus de villes que la force des armes, d'aller à Rome offrir une paix honorable. Cet homme habile emporta des présents pour les sénateurs et pour leurs femmes. Mais il ne trouva personne qui se laissât gagner. Cependant le sénat inclinait à la paix, lorsque le vieil Appius s'écria : « Que Pyrrhus sorte d'abord de l'Italie, et nous pourrons après écouter ses ambassadeurs. » Cinéas reçut l'ordre de quitter Rome le jour même. « Le sénat, disait-il au retour, m'a paru une assemblée de rois. Quant aux Romains, leur nombre est infini comme leur courage. »

Bataille d'Asculum (279). — Puisque Rome ne voulait pas traiter, il fallait bien continuer la guerre. Pyrrhus tenta un coup de main hardi ; il marcha rapidement sur Rome : il croyait la surprendre ; il faillit lui-même être enveloppé et recula jusqu'en Apulie, où il assiégea Asculum : les Romains l'y suivirent, et pour sauver la place livrèrent bataille. Le consul Décius imita l'exemple de son père et de son aïeul : il se dévoua. Les Romains n'en furent pas moins battus, mais comme ils pouvaient l'être, c'est-à-dire en faisant acheter chèrement la victoire.

Pyrrhus en Sicile (278). — Pyrrhus, dégoûté d'une guerre si difficile, chercha un prétexte honorable pour en sortir. Fabricius l'ayant averti que son médecin Philippe voulait l'empoisonner, il renvoya sans rançon tous ses prisonniers romains. Puis, laissant une garnison à Tarente et à Locres, il passa en Sicile, où les Grecs

Pyrrhus.

l'appelaient contre les Carthaginois. Là aussi, après quelques succès, vinrent la mésintelligence avec les alliés et l'ennui d'une guerre qui ne finissait pas. Le roi, qui ne persistait jamais longtemps dans les mêmes desseins, repassa en Italie; le consul Curius Dentatus l'y attendait.

Bataille de Bénévent (275). — Les légionnaires avaient eu le temps de se familiariser avec les éléphants; ils savaient les éloigner soit à coups de traits, soit par des brandons enflammés. Pyrrhus fut battu près de Bénévent. Il quitta alors l'Italie, et Tarente capitula (272). Quelques mouvements sans importance parmi les populations italiennes furent aisément réprimés par les légions (265), et la péninsule se trouva soumise et pacifiée depuis la Macra jusqu'au détroit de Messine.

Éléphant de combat faisant un prisonnier.

Le nom de Rome se répandait déjà au loin. Un des successeurs d'Alexandre, le roi d'Égypte, Ptolémée Philadelphe, sollicita l'alliance de la république (273)[1].

1. *Synchronismes :* 300, le colosse de Rhodes est mis en place; — 289, mort d'Agathocle, tyran de Syracuse; — 283, Ptolémée Philadelphe fonde à Alexandrie le musée et la bibliothèque; — Philétère fonde le royaume de Pergame; — 281, défaite et mort du roi de Thrace Lysimaque; — 279, invasion des Gaulois en Grèce; — 272, Théocrite écrit ses bucoliques à Syracuse; — 270, Hiéron II est proclamé roi à Syracuse; — 269, première monnaie d'argent frappée à Rome.

CHAPITRE XIII

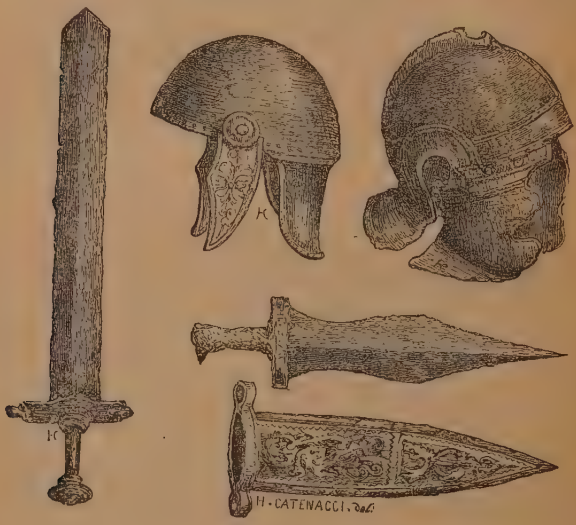
LA PUISSANCE ET LES MŒURS DES ROMAINS AU IIIe SIÈCLE AVANT NOTRE ÈRE

Forces dont Rome dispose. — Divisions entretenues parmi les peuples italiens. — Colonies et voies militaires. — Patriotisme des Romains. — Désintéressement et pauvreté des plus grands citoyens. — Sévérité des mœurs. — Force de l'autorité paternelle. — Portrait du peuple romain par Bossuet.

Forces dont Rome dispose. — A cette époque la république comptait trente-cinq tribus, parce que les habitants des cantons voisins de Rome avaient été peu à peu élevés à la condition de citoyens romains, comme dans la ville les plébéiens avaient obtenu d'être élevés au niveau des patriciens. Aussi Rome pouvait-elle lever maintenant 292 000 combattants, comptés parmi les plus braves soldats de l'Italie et dont l'armement avait été successivement perfectionné. Les Romains, en effet, ne dédaignaient pas d'emprunter à ceux qu'ils avaient vaincus leurs armes, quand ils les croyaient meilleures que celles dont eux-mêmes se servaient.

Divisions entretenues parmi les peuples italiens. — Pour assurer sa domination sur toute l'Italie et empêcher de nouvelles coalitions, le sénat avait distribué inégalement les privilèges et les charges parmi les peuples vaincus, ce qui avait rendu ceux-ci plus jaloux les uns des autres qu'ils n'étaient ennemis de Rome. Aux uns il avait accordé tout ou partie des droits du citoyen romain; aux autres, la condition inférieure de citoyen latin. Ceux-ci étaient dans l'alliance de Rome, ceux-là dans une dépendance absolue, tandis que d'autres gardaient une liberté apparente.

Colonies et voies militaires. — De nombreuses colonies, c'est-à-dire des places fortes gardées par des citoyens romains, avaient été établies dans toutes les positions importantes de la péninsule. Elles formaient autour de Rome une ceinture inexpugnable et servaient de boulevard contre les ennemis du dehors. Des routes



Armes romaines.

ou voies militaires reliaient ces places entre elles, afin qu'on eût la facilité de secourir rapidement celles qui seraient attaquées.

Patriotisme des Romains. — Mais ce qui valait mieux que toutes ces forteresses, c'étaient les mœurs des nouveaux maîtres de l'Italie. Les riches cités de la Toscane et de la Grande-Grèce leur appartenaient, mais ils n'avaient pas encore leurs richesses; ils honoraient toujours la pauvreté, la discipline, le dévouement et l'accomplissement du devoir. Leur patriotisme avait la force d'un sentiment religieux. Trois Décius ont donné

leur vie pour l'armée romaine, et Manlius a immolé son fils à la discipline. Le censeur Rutilius, réélu au sortir de charge (266), convoque le peuple et le blâme d'avoir conféré deux fois de suite ces importantes fonctions au même citoyen.

Désintéressement et pauvreté des plus grands citoyens. — Si Cornélius Rufinus, malgré ses nombreux services, est chassé du sénat parce qu'il possède quinze marcs de vaisselle d'argent, quand la loi n'en permet que huit onces; si le consul Posthumius a forcé deux mille légionnaires à couper ses blés et à défricher ses bois, c'est à la charrue que Serranus reçoit la pourpre consulaire; et en descendant du char triomphal, il retourne labourer son champ. Régulus, qui vaincra les Carthaginois à Ecnome, n'avait pour tout bien que sept arpents de terre. Lorsqu'il apprit en Afrique que le sénat l'avait prorogé dans le commandement, il écrivit aux consuls que son fermier était mort; qu'un mercenaire, profitant de l'occasion, s'était enfui en emportant les instruments de culture, et que son champ se trouvait abandonné. En conséquence, il demandait un successeur; car sa femme et ses enfants allaient être réduits à l'indigence. Le sénat décréta que le champ de Régulus serait cultivé

Soldat romain.

aux frais de l'État, qu'on nourrirait sa femme et ses enfants, et que les ustensiles perdus seraient remplacés.

Cincinnatus, tout dictateur qu'il eut été, ne possédait que quatre arpents. Mais il faut bien l'avouer, dit un ancien, dans la maison de Fabricius et d'Émilius, les premiers hommes de leur siècle, on voyait de l'argenterie. Ils avaient l'un et l autre une coupe sacrée et une salière en argent. Fabricius fit même monter sa coupe sur un pied de corne.

Curius Dentatus n'était pas plus riche ; quand les députés des Samnites qu'il avait vaincus se présentèrent devant lui, ils trouvèrent ce triomphateur assis près de son feu sur un banc grossier et mangeant quelques légumes dans une écuelle de bois. Ils lui avaient apporté une forte somme d'argent et le pressaient de l'accepter : « Vous avez eu tort, leur dit-il, de vous charger de cette ambassade. Allez dire aux Samnites que Curius aime mieux commander à ceux qui ont de l'or, que d'en avoir lui-même. » Le même Curius, après avoir chassé Pyrrhus de l'Italie, enrichit des dépouilles royales l'armée et Rome sans en rien prendre pour lui-même. Bien plus, un décret du sénat ayant accordé sept arpents de terre à chaque citoyen et cinquante à Curius, il n'accepta que la mesure assignée au peuple, disant qu'il regardait comme dangereux l'homme qui, dans une république, ne savait pas se contenter d'une part égale à celle des autres citoyens.

« Peu ou point d'argent, dit Valère Maxime, sept arpents de terres médiocres, l'indigence dans les familles, les obsèques payées par l'État et les filles sans dot, mais d'illustres consulats, de merveilleuses dictatures, d'innombrables triomphes, tel est le tableau que présentent ces vieux âges. »

Sévérité des mœurs. — Et ce n'est pas seulement dans les champs et en face de l'ennemi que les Romains montraient alors cette sévérité envers eux-mêmes. Au foyer domestique, quelle forte discipline ! Pendant cinq cent vingt-cinq ans il n'y eut pas un seul divorce, et telle

était la force du lien conjugal, que, dans l'opinion publique, ce lien devait, pour la femme au moins, survivre à la mort même. L'époux conservait le vieux droit de vie et de mort, et l'usage du vin était interdit aux matrones. « Mais, dit un auteur ancien, pour que leur vertu ne fût ni triste ni sauvage, et s'embellît au contraire de tous les agréments compatibles avec la décence, l'indulgence des maris leur avait permis l'usage de la pourpre et de l'or. »

Un usage maintenait la concorde des familles. On avait institué un repas annuel, appelé *charistie*, où il n'était admis que des parents ou des alliés, afin que, s'il était survenu quelque division dans la famille, on pût s'entremettre et ramener l'union à la faveur des libations religieuses et grâce à la gaieté du festin.

Force de l'autorité paternelle.— Rien encore n'avait affaibli l'autorité paternelle. Coriolan résistait aux prières des sénateurs et des pontifes; mais il faisait céder sa haine et sa vengeance aux larmes de sa mère. Autre exemple : le tribun Pomponius avait cité devant le peuple L. Manlius Torquatus, qu'il accusait d'avoir gardé le commandement au delà du terme légal, et surtout de retenir son fils loin des affaires publiques et de toute société, en le condamnant aux plus rudes travaux des champs. Dès que le jeune Manlius fut instruit de cette accusation, il partit pour Rome et se rendit à la pointe du jour chez Pomponius. Celui-ci croit qu'il lui apporte de nouvelles plaintes contre son père et l'accueille avec empressement; mais le jeune homme, tirant un poignard, presse, menace, épouvante le tribun et le force à jurer qu'il se désistera de son accusation.

Durant son tribunat, Flaminius voulut, malgré l'opiniâtre résistance du sénat, partager entre les pauvres de Rome les terres des Sénons. Et déjà, insensible aux prières comme aux menaces, il faisait à la tribune aux harangues lecture de sa rogation, quand son père vint l'arracher des rostres. Vaincu par cet acte d'autorité privée, il quitta le Forum, et la multitude, quoique frustrée

de son espérance, ne fit pas même entendre un murmure.

Un jour Fabius Maximus montra que le respect dû au père devait faire place au respect dû au magistrat, et cette circonstance prouve encore la haute idée que les Romains se faisaient de l'autorité paternelle. Envoyé par le sénat pour servir de lieutenant à son fils, alors consul, il rencontra celui-ci qui, par respect, sortait de la ville à sa rencontre. Onze des licteurs du consul avaient déjà passé devant lui sans lui ordonner, selon l'usage, de mettre pied à terre : il demeurait donc à cheval, mais outré de colère; le fils, à la fin, s'en aperçut et comprit le motif de cette irritation; il commanda au dernier licteur de faire son devoir. Fabius s'empressa de descendre : « Mon fils, dit-il alors, je n'ai pas fait mépris de ta suprême autorité; j'ai voulu seulement m'assurer si tu savais être consul. Je sais les égards que l'on doit à un père; mais je mets les devoirs publics au-dessus de l'affection privée. »

Ce respect pour l'autorité paternelle fut une des dernières vertus que Rome perdit. On en trouve de grands exemples jusque dans les siècles de corruption. Silanus avait commis des exactions en Macédoine. Des députés de la province vinrent se plaindre au sénat. Torquatus demande qu'on le laisse juge de son fils. Il écoute durant deux jours les plaintes des alliés, la défense de Silanus, les dépositions des témoins, puis prononce cet arrêt : « Comme il m'est démontré que Silanus, mon fils, a reçu de l'argent des alliés, je le déclare indigne de la république et de ma maison; je lui ordonne de disparaître à l'instant de ma présence. » La nuit suivante Silanus se pendit. Son père refusa même d'assister à ses funérailles.

Dans la guerre contre les Cimbres, la cavalerie romaine fut un jour repoussée, et abandonna le proconsul Catulus. Un fils de Scaurus était parmi ces cavaliers : son père lui écrivit qu'il aimerait mieux le savoir mort, et aller recueillir ses os sur le champ de bataille, que de le voir déshonoré par une fuite honteuse, et que s'il gardait encore dans son âme dégénérée quelque sentiment

de pudeur, il eût à éviter sa présence. Un tel message réduisit ce jeune homme à tourner son épée contre lui-même, avec plus de courage qu'il n'en avait montré devant l'ennemi.

Le sénateur Fulvius, apprenant que son fils allait rejoindre Catilina qui commençait alors la guerre civile, le fit arrêter en chemin : « Je t'ai donné le jour, lui dit-il, non pour servir Catilina contre ta patrie, mais la patrie contre Catilina », et il le punit de mort.

Ce sont ces mœurs sévères qui, tant qu'elles furent générales, firent la grandeur et la force de Rome. La licence ne fut pas dans l'État, parce qu'elle n'était point dans les familles.

Portrait du peuple romain par Bossuet. — « De tous les peuples du monde, dit Bossuet, le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple romain. De tout cela s'est formée la meilleure milice, et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie qui fut jamais. Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de la patrie. Une de ces choses lui faisait aimer l'autre ; car parce qu'il aimait sa liberté, il aimait sa patrie, comme une mère qui le nourrissait dans des sentiments également généreux et libres... Sous ce nom de liberté, les Romains se figuraient, avec les Grecs, un Etat où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que les hommes. »

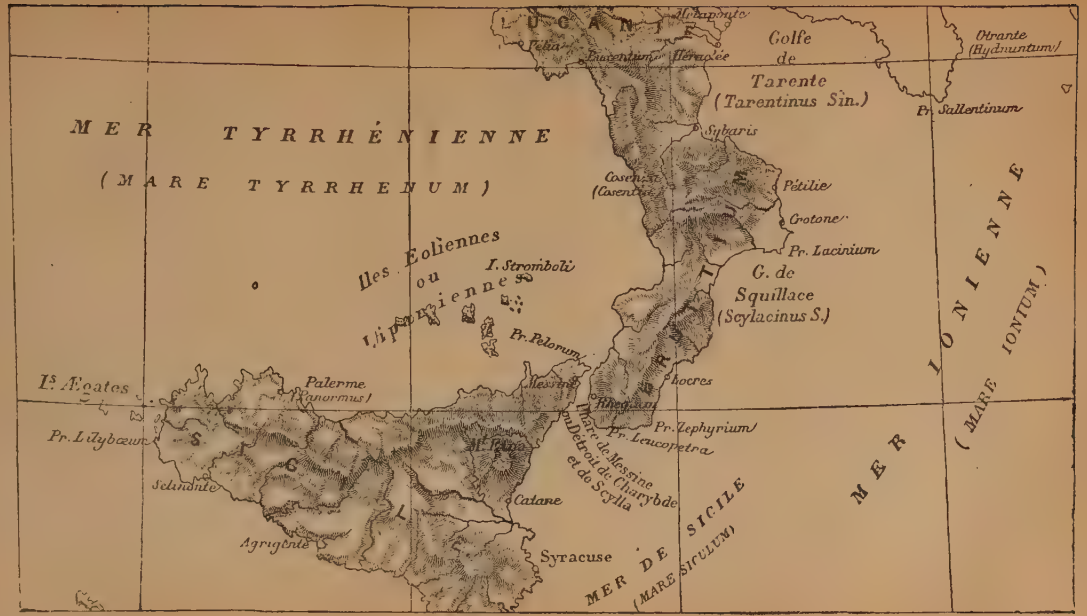
CHAPITRE XIV

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE (264-241).

Les mœurs à Carthage. — Puissance fragile des Carthaginois. — Les Romains en Sicile (264). — Victoire navale de Duillius (260). — Dévouement de Calpurnius Flamma. — Régulus (256). — Défaite de Claudius Pulcher (249). — Amilcar Barca. Victoire des Romains aux îles Ægates (241).

Les mœurs à Carthage. — Pendant que Rome domptait l'Italie, Carthage étendait son empire sur une partie de l'Afrique septentrionale, sur la Sardaigne, les Baléares, les deux tiers de la Sicile, et elle couvrait la Méditerranée de ses vaisseaux marchands; mais il s'en fallait de beaucoup qu'elle eût des mœurs aussi sévères et une puissance aussi solide que celles de la glorieuse cité qui allait devenir sa rivale. Le commerce qu'elle faisait avec l'Afrique, l'Espagne, la Gaule et tous les pays que baigne la Méditerranée, lui avait donné d'immenses richesses. Mal employées, ces richesses avaient déjà fait naître parmi ses citoyens l'habitude de la mollesse et de la débauche. A Carthage, il y avait beaucoup de vices et peu de vertus.

Puissance fragile des Carthaginois. — Carthage avait fait des conquêtes, non, comme Rome, pour l'orgueil du commandement, mais pour les profits de la victoire. Elle exploitait durement les vaincus, de sorte que ceux-ci, foulés, dépouillés par elle, restaient ses ennemis, tandis que Rome, par sa modération, savait faire de ses sujets des alliés fidèles et des instruments de nouvelles victoires. Carthage démantelait avec soin leurs villes, de peur que celles-ci ne devinssent des points d'appui pour une révolte; mais ces villes ouvertes n'étaient plus pour



Carte de l'Italie du Sud et de la Sicile.

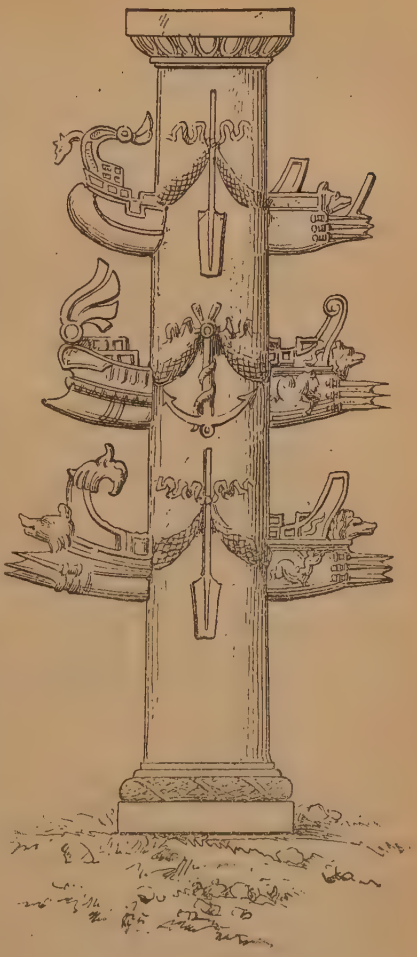
elle-même un rempart. Enfin les Carthaginois se servaient de soldats mercenaires, croyant qu'on peut avec de l'argent acheter du courage, de la fidélité et du dévouement. Ils ne voyaient pas que leurs mercenaires, se battant pour une cause étrangère, se battraient mollement, exigeraient beaucoup et compromettraient toutes les guerres par leur indiscipline.

Les Romains en Sicile (264). — En quittant la Sicile, Pyrrhus s'était écrié : « Quel beau champ de bataille nous laissons là aux Romains et aux Carthaginois ! » Ni Rome, ni Carthage ne pouvaient en effet abandonner à une puissance rivale cette grande île située au centre de la Méditerranée, qui touche à l'Italie, et d'où l'on aperçoit l'Afrique. Carthage y était depuis longtemps, et en possédait toute la région occidentale. Rome y fut appelée par les Mamertins, maîtres de Messine, que Hiéron, roi de Syracuse, et les Carthaginois assiégeaient. Ces Mamertins étaient des brigands qui dévastaient la Sicile par leurs pillages à main armée : les Romains n'en vinrent pas moins à leur secours et délivrèrent la ville (264). Puis ils battirent Hiéron, lui imposèrent un traité auquel il resta fidèle cinquante ans, et chassèrent les Carthaginois de l'intérieur de l'île. Mais on ne pouvait leur enlever les ports sans être maître de la mer.

Victoire navale du consul Duillius (260). — Le sénat ordonna de former une flotte. En deux mois le bois fut coupé, façonné et les vaisseaux construits. Le génie militaire des Romains leur fit trouver le moyen de vaincre les Carthaginois sur leur propre élément. Le consul Duillius adapta à l'avant de chacun de ses vaisseaux un pont qui, s'abattant sur la galère ennemie, la saisissait avec des crampons de fer, la tenait immobile et livrait passage aux soldats. Dès lors ce n'était plus, pour ainsi dire, qu'un combat de terre ferme où le légionnaire retrouvait tous ses avantages. Dès la première rencontre la flotte carthaginoise fut battue (260). Cette victoire navale eut un grand retentissement. Rome en fut très fière et récompensa son général par des honneurs inusités. Outre

le triomphe ordinaire, il lui fut accordé le droit de se faire reconduire le soir chez lui à la lueur des flambeaux et au son des flûtes; de plus on érigea en son honneur et au Forum une colonne qui porta gravés son nom et sa victoire.

Dévouement de Calpurnius Flamma. — Ce succès faillit être compensé par un revers. Une armée romaine fut enveloppée en Sicile dans un défilé. Elle ne pouvait être tirée de ce mauvais pas que si l'on occupait une colline qui couvrait la route. Un tribun légionnaire, Calpurnius Flamma, offrit de s'y établir. C'était marcher à une mort certaine, car tout l'effort de l'ennemi allait se concentrer contre ce poste. Il trouva pourtant trois cents braves pour mourir avec lui. Les



Colonne rostrale de Duillius.

Carthaginois n'eurent raison de cette poignée de héros qu'après que l'armée romaine, sauvée par ce sacrifice, fût sortie du défilé. Ils se vengèrent sur eux : tous périrent. Cependant les Romains, revenus le lendemain sur la colline, y retrouvèrent Calpurnius Flamma vivant encore sous un monceau de cadavres. Il reçut du consul une couronne de gazon. « C'était alors, dit Pline, la plus noble récompense; » car cette simple couronne voulait dire que celui à qui elle était donnée avait sauvé la vie à des citoyens romains.

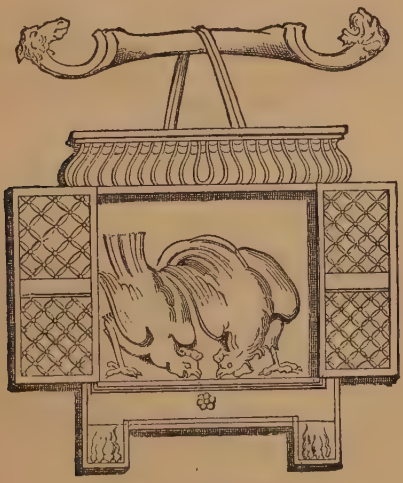
Régulus (256). — Les succès en Sicile et sur mer encouragèrent les Romains à passer en Afrique. La victoire navale d'Ecnome leur en ouvrit la route, et Régulus réduisit bientôt Carthage à ne plus rien posséder hors de ses murailles. Elle était perdue sans le Lacédémonien Xantippe, mercenaire loué en Grèce, qui se trouva être un habile homme de guerre. En peu de temps il changea la face des affaires, fatigua d'abord Régulus par une foule de petits combats, puis le vainquit dans une grande bataille où il le fit prisonnier.

La perte de cette armée, la destruction par les tempêtes de plusieurs flottes romaines, obligèrent le sénat à renoncer à l'Afrique et à reporter la guerre en Sicile, où les hostilités languirent pendant plusieurs années. En 250, le consul Métellus remporta, près de la ville sicilienne de Panorme, une grande victoire qui abaissa les espérances de Carthage. Cette ville envoya Régulus à Rome pour demander la paix en son nom (250).

Ce général avait noblement soutenu sa captivité. A son arrivée près de Rome, il ne voulut pas entrer dans la ville. « Je ne suis plus citoyen », disait-il; et, comme il était aussi chargé de proposer l'échange des prisonniers, au lieu de plaider une cause qui pourtant était la sienne, il dissuada les sénateurs de l'accepter. On voulut l'apitoyer sur lui-même : « Mes jours sont comptés, répondit-il : ils m'ont donné un poison lent; » et il partit, malgré les instances de ses amis et les prières du sénat tout entier, malgré les larmes de sa femme Marcia et de ses en-

fants. Il avait donné sa parole. On raconta que les Carthaginois se vengèrent en le faisant périr dans d'affreux tourments; qu'on lui coupa les paupières pour l'exposer ensuite aux ardeurs brûlantes du soleil ; qu'enfin on l'enferma dans un tonneau garni intérieurement de pointes de fer et qu'on fit rouler du haut d'une pente rapide. Voilà du moins ce qui fut répandu parmi le peuple de Rome sur la fin de ce grand citoyen.

Défaite de Claudius Pulcher (249). — Il ne restait



Cage à poulets sacrés.

plus en Sicile, aux Carthaginois, que Drépane et Lilybée. La guerre se concentra autour de ces deux villes. En 249, le consul Appius Claudius Pulcher voulut aller surprendre une flotte carthaginoise dans le port de Drépane. Mais les présages étaient sinistres : les poulets sacrés refusaient de manger ! « Ils ne veulent pas manger, dit le consul, eh bien, qu'ils boivent ! » et il les fit jeter à la mer. Les Romains étaient vaincus d'avance par cette impiété, qui faisait craindre aux soldats la colère des dieux,

et que Claudius ne sut pas réparer par d'habiles manœuvres. Quatre-vingt-treize vaisseaux furent pris ou coulés.

Amilcar Barca. Victoire des Romains aux îles Ægates (241). — Dans le même temps Carthage envoya en Sicile un grand général, Amilcar, le père d'Annibal. Cantonné à Éryx, dans un poste inexpugnable, il tint pendant six années les Romains en échec. La guerre eût pu durer ainsi longtemps, car Rome avait renoncé à la mer, les tempêtes ayant détruit plus de sept cents galères. Mais le patriotisme romain donna au sénat une nouvelle flotte. Tous les citoyens portèrent à l'envi leur argent au trésor. L'un donna des armes, l'autre des esclaves pour servir de rameurs ; d'autres encore donnèrent des vaisseaux. Lutatius Catulus les commanda. Il surprit et enleva près des îles Ægates une flotte carthaginoise.

Cette victoire rendait les Romains maîtres de la mer. Dès lors Drépane, Lilybée et le camp d'Amilcar pouvaient être affamés. Carthage, où le patriotisme ne savait pas faire les merveilles que nous venons de voir, se résigna à mettre fin à cette guerre ruineuse. La paix fut signée aux conditions suivantes : Carthage n'attaquera point Hiéron, allié de Rome; elle abandonnera la Sicile et les îles voisines, rendra sans rançon tous les prisonniers, et payera en dix ans trois mille deux cents talents euboïques, c'est-à-dire dix-huit millions de notre monnaie actuelle. La Sicile carthaginoise fut réduite en province romaine (241) [1].

1. *Synchronismes :* 263, mort de Zénon le stoïcien; — 251, Aratus délivre Sicyone; — 241, mort d'Agis à Sparte; — vers ce temps, l'empereur de la Chine bâtit la grande muraille.

CHAPITRE XV

CONQUÊTES DE ROME ET DE CARTHAGE ENTRE LA PREMIÈRE ET LA SECONDE GUERRE PUNIQUE (241-218)

Révolte des mercenaires de Carthage (241). — La guerre inexpiable. — Conquête de l'Espagne par les Carthaginois (227). — Conquête par les Romains de la Corse, de la Sardaigne et d'une partie de l'Illyrie (240-218). — Nouvelle guerre contre les Gaulois. — Les troisièmes dépouilles opimes. — Triomphe de Marcellus.

Révolte des mercenaires de Carthage (241). — Carthage n'était pas au bout de ses sacrifices. Le traité signé, les soldats de Rome retournèrent à leurs champs; ceux de Carthage élevèrent de longues et menaçantes réclamations. La solde était en retard, ils exigèrent qu'elle fût payée. On eut beau leur parler des embarras de l'Etat, les supplier de prendre patience; ils ne voulurent rien entendre, et se soulevèrent au nombre de vingt mille : les sujets de Carthage prirent parti pour l'insurrection; Utique, Hippone même se révoltèrent, et Carthage se vit réduite à ses seules forces.

La guerre inexpiable. — Cette guerre fut atroce : les mercenaires déclarèrent que tout Carthaginois tombé en leur pouvoir périrait dans les supplices, que tout allié de Carthage aurait les mains coupées. Par représailles, Amilcar fit jeter aux bêtes tous les prisonniers. Il parvint à envelopper une des deux armées ennemies dans le défilé de la Hache. Les mercenaires se trouvèrent réduits par la famine à la nécessité de se nourrir de chair humaine. Les esclaves y passèrent d'abord; mais quand cette horrible ressource manqua, il fallut bien se rendre. Amilcar fut sans pitié : il les tua tous. Peu après, il extermina l'autre armée dans une bataille. Carthage était sauvée : mais pen-

dant trois années entières, son existence avait été mise en péril (241-238). On appela cette lutte, à cause des atrocités qui avaient été commises, la guerre inexpiable.

Conquête de l'Espagne par les Carthaginois (227). — Cette horrible guerre terminée, Carthage envoya son glorieux général soumettre les côtes de l'Afrique jusqu'au détroit de Gibraltar, et conquérir l'Espagne. Amilcar mourut avant d'avoir achevé son œuvre : il fut tué dans un combat contre les Lusitaniens. Son gendre, Asdrubal, ensuite son fils, le célèbre Annibal, soumirent l'Espagne presque entière. Rome alors s'interposa, inquiète qu'elle était de voir les Carthaginois s'approcher de la Gaule. Un traité conclu en l'an 227 avec Asdrubal donna l'Ébre pour limite aux possessions carthaginoises.

Conquête par les Romains de la Corse, de la Sardaigne et d'une partie de l'Illyrie (240-218). — Par l'occupation de la Sicile carthaginoise, Rome avait mis le pied hors de l'Italie. Dès lors elle chercha des conquêtes autour d'elle. Elle profita des embarras de Carthage, durant la guerre des mercenaires, pour se faire céder les îles de Corse et de Sardaigne. Sous prétexte de châtier les pirateries des Illyriens dans la mer Adriatique, elle descendit sur le continent grec et s'y établit à demeure, en occupant une portion de l'Illyrie (229). Enfin elle essaya de s'emparer de la vallée du Pô et de prendre possession de la barrière des Alpes.

Nouvelle guerre contre les Gaulois. — Mais, de ce côté, Rome rencontra une résistance énergique. Les Gaulois Boïens et Insubriens qui possédaient les deux rives du Pô, soudoyèrent au delà des monts une armée d'auxiliaires qu'on appela, d'après le nom de l'épieu qu'ils portaient, les Gésates. L'effroi fut au comble dans Rome : on ouvrit les livres sibyllins, et, sur le rapport des prêtres, on enterra vivants deux Gaulois au milieu du marché aux bœufs. Puis on déclara qu'il y avait *tumulte*, c'est-à-dire que tous les citoyens, sans exception, durent prendre les armes. Cent cinquante mille soldats furent échelonnés en avant de Rome, six cent vingt mille hommes

furent tenus en réserve. L'Italie entière s'était levée pour défendre sa nouvelle capitale. Les barbares arrivèrent

Carte des possessions de Rome et de Carthage avant la seconde guerre punique.

jusqu'à trois journées de la ville : mais, cernés entre deux armées auprès du cap Télamone, ils furent vaincus.

Quarante mille restèrent sur le champ de bataille (225).

Les troisièmes dépouilles opimes. — Quelque temps après, les Romains passèrent le Pô, et Marcellus remporta les troisièmes dépouilles opimes en tuant de sa main le roi des Gésates. Milan fut pris, et les deux colonies romaines de Plaisance et de Crémone, fondées sur les bords du fleuve, commencèrent l'asservissement des Gaulois cisalpins. En 221 l'Istrie fut occupée.

Triomphe de Marcellus. — A Rome, tout ce que l'appareil des fêtes avait de plus magnifique fut déployé pour célébrer la victoire de Marcellus; les rues que devait traverser le cortège étaient jonchées de fleurs, et l'encens fumait partout; une troupe nombreuse de musiciens ouvrait la marche; puis venaient les bœufs du sacrifice dont on avait doré les cornes et, après une longue file de chariots portant les armes enlevées à l'ennemi, les captifs gaulois, dont la haute stature et la figure martiale attiraient tous les regards. Un pantomime habillé en femme et une troupe de satyres insultaient par des chants joyeux à leur douleur. Enfin apparaissait au milieu de la fumée des parfums le triomphateur, vêtu d'une robe de pourpre brodée d'or, la tête couronnée de lauriers et le visage peint de vermillon comme les statues des dieux; sur son épaule il portait, ajustés autour d'un tronc de chêne, le casque, la cuirasse et la tunique de Virdumar. A la vue de ce glorieux trophée la foule faisait retentir les airs du cri de : Triomphe! triomphe! interrompu seulement par les hymnes guerriers des soldats.

Quand le char du triomphateur tourna vers le Capitole, sur un signe de Marcellus les chefs gaulois furent entraînés vers la sombre prison appelée le *Tullianum;* des bourreaux les y attendaient; les haches étaient prêtes. Alors le cortège monta au Capitole et entra dans le temple de Jupiter. Lorsqu'un licteur vint annoncer que les prisonniers avaient vécu, Marcellus entonna l'hymne d'actions de grâces et acheva le sacrifice; le triomphateur fixa de ses propres mains son trophée dans le temple dont le pavé avait été creusé. Le lendemain, peut-être, la place

publique retentit encore des accusations accoutumées contre cette race gauloise qu'il fallait exterminer, parce qu'elle immolait ses captifs et donnait pour offrande à ses dieux le sang des hommes[1].

1. *Synchronisme :* 220, en Grèce, bataille de Sellasie

CHAPITRE XVI

SECONDE GUERRE PUNIQUE (218-201)

Annibal. — Prise de Sagonte (219). — Plan d'Annibal. — Départ de Carthagène (218) et passage des Pyrénées. — Annibal en Gaule (218). Passage du Rhône. — Première rencontre avec les Romains. — Passage des Alpes. — Combat du Tessin (218). — Bataille de la Trébie (218).

Annibal. — Né à Carthage, en 247, au milieu de la première guerre punique, Annibal avait neuf ans à peine quand son père Amilcar Barca alla conquérir l'Espagne. Selon la coutume, Amilcar, avant de quitter l'Afrique, sacrifia aux dieux de son pays. Sur le corps fumant des victimes il fit jurer à son fils une haine éternelle aux Romains. Annibal tint son serment avec une implacable fidélité.

A la mort de son père il avait dix-huit ans. Il vint en Espagne. L'armée qui pleurait son illustre chef, reçut cet autre Amilcar avec des transports de joie. C'étaient les mêmes traits, le même port de tête, la même physionomie énergique. L'enthousiasme redoubla quand on le vit braver le froid et le chaud, supporter la faim et la soif, infatigable pour les travaux, pour les veilles. Souvent on le trouva aux avant-postes couché sur la terre nue, dans une casaque de soldat. Nulle recherche dans ses

vêtements : il n'avait de soin que pour son cheval et pour ses armes. Avec cela, le plus adroit des cavaliers comme des fantassins, et toujours le premier au combat. En un mot, il fut le meilleur soldat de l'armée avant d'en être le général. Il commença par obéir pour apprendre à commander.

Quelques années après, Asdrubal fut assassiné par un esclave gaulois qui voulut venger sur lui la mort de son maître tué en trahison. Les soldats élurent à sa place le fils de leur ancien général. Le peuple et le sénat de Carthage confirmèrent l'élection.

Annibal.

Prise de Sagonte (219). — Dans le traité imposé par Rome à Asdrubal, en 227, il avait été formellement stipulé que Sagonte, ville gréco-latine au sud de l'Ebre, resterait indépendante des Carthaginois. Contrairement à ce traité, Annibal vint l'assiéger avec 150 000 hommes, sans l'ordre de Carthage, et la prit au bout de huit mois d'une résistance désespérée. Durant le siège, des députés romains étaient allés inutilement en Espagne et en Afrique, pour réclamer contre cette violation de la paix con-

venue. Une seconde ambassade demanda au sénat de Carthage une solennelle réparation. Comme la discussion se prolongeait, un des députés, Fabius, relevant un pan de sa toge : « Je porte ici la paix ou la guerre, dit-il ; choisissez ! — Choisissez vous-même, s'écrie-t-on de toutes parts. — Eh bien, la guerre ! » reprit Fabius ; et il laissa retomber sa toge, comme s'il secouait sur Carthage la mort et la destruction (219).

Plan d'Annibal. — Annibal conçut un plan hardi. Il ne voulut pas attendre en Espagne les légions romaines. C'est en Italie, c'est sous les murs mêmes de Rome qu'il se proposa de porter la guerre, espérant y trouver contre elle les haines que Régulus avait trouvées en Afrique contre Carthage. Mais quelle route prendre? Les flottes de Carthage ne dominaient plus sur la Méditerranée ; une défaite navale aurait, dès le premier jour, ruiné ses projets. Il résolut de s'ouvrir un chemin par terre. Des émissaires, envoyés dans les deux Gaules avec de l'argent, achetèrent la neutralité ou l'alliance des peuples. Le libre passage fut assuré jusqu'au Rhône, et, au delà des Alpes, les Gaulois de la Cisalpine promirent de se lever en masse dès qu'il paraîtrait.

Départ de Carthagène (218) et passage des Pyrénées. — Annibal partit de Carthagène au printemps de l'année 218, avec 100 000 hommes. Au moment de passer les Pyrénées, beaucoup d'Espagnols s'effrayèrent à la pensée d'aller combattre si loin de chez eux ; 7000 désertèrent. C'était un dangereux exemple, au début de la guerre. Annibal prit son parti vite et bien. Il offrit à ceux qui le voulurent de rester en Espagne : beaucoup acceptèrent. Il se débarrassa ainsi de gens qui augmentaient le chiffre de son armée, sans augmenter sa force. A son entrée dans la Gaule, il n'avait plus que 50 000 fantassins et 10 000 cavaliers ; mais c'étaient tous hommes entreprenants, résolus à le suivre jusqu'au bout du monde.

Annibal en Gaule (218) ; passage du Rhône. — Jusqu'au Rhône tout alla bien ; intimidés ou séduits, les Gaulois, loin d'inquiéter la marche de l'armée, lui fournissaient des vivres. Mais la puissante tribu des Volks re-

fusa de livrer le passage du fleuve. Il fallait donc employer la force. Les barbares, rangés sur la rive gauche, insultaient à l'embarras d'Annibal, car il était difficile qu'une armée encombrée de bagages et qui traînait après soi trente-sept éléphants, pût franchir ce fleuve rapide et profond en face d'un ennemi résolu. Annibal usa de ruse. Pendant qu'il tenait les Gaulois en échec par de feintes démonstrations, il fit remonter la rive droite à son infanterie espagnole, avec ordre de passer le fleuve huit lieues plus haut. Ce détachement, commandé par Hannon, devait prendre les barbares en flanc et par derrière, tandis qu'il les attaquerait de front. Quand un signal d'Hannon lui eut appris son approche, il fit commencer le passage. Les éléphants furent placés sur d'immenses radeaux, les troupes sur des barques, les chevaux suivirent à la nage. Les Espagnols passèrent sur des outres et sur leurs boucliers. Les Gaulois, à cette vue, accourent; mais derrière eux de grands cris se font entendre, un immense incendie s'allume. C'est Hannon qui vient de brûler leur camp et qui les attaque par derrière. Ils s'enfuient, et les Carthaginois opèrent sans difficulté la descente.

Première rencontre avec les Romains. — Toute l'armée était déjà sur la rive gauche, quand une troupe de 300 cavaliers romains, partis de Marseille, où se trouvait le consul Scipion avec les légions, rencontra 500 Numides qu'Annibal avait envoyés pour reconnaître le pays. Après une vive escarmouche, ceux-ci furent battus. 200 Numides restèrent sur la place; mais les Romains avaient perdu 140 hommes. Plus tard, on vit dans ce combat un présage de l'acharnement de cette guerre et du sang qu'elle devait coûter.

Passage des Alpes. — Au lieu de marcher au consul, Annibal se dirigea vers les montagnes. Ce fut à la fin d'octobre que les Carthaginois entrèrent dans les Alpes. La neige cachait déjà les pâturages et les sentiers, et la nature semblait frappée d'engourdissement. Un pâle soleil d'automne ne dissipait que lentement l'épais brouillard qui, chaque matin, enveloppait l'armée. De longues et froides nuits, troublées par le bruit des avalanches et des torrents

Carte de l'Italie du Nord.

roulant au fond des précipices, glaçaient les membres de ces hommes d'Afrique.

Cependant et le froid et la neige, et les précipices et les chemins non frayés, ne furent pas les plus grands obstacles. En suivant l'Isère, Annibal arrivait par le val de la Tarentaise au petit Saint-Bernard, qui, élevé seulement de 2250 mètres au-dessus de la mer, est le plus facile passage qu'il y ait dans toute la chaîne des hautes Alpes. Mais les montagnards essayèrent plusieurs fois de l'arrêter. Un jour il se trouva en face d'un défilé gardé par les Allobroges, et que dominaient dans toute sa longueur des rochers à pic, couronnés d'ennemis. Il fallut s'arrêter et camper : heureusement les guides gaulois l'avertirent que la nuit les barbares se retiraient dans leur ville. Avant le jour, Annibal occupa le défilé et les hauteurs avec des troupes légères. Il n'y en eut pas moins un sanglant combat, et, pendant quelques heures, une horrible confusion. Les hommes, les chevaux, les bêtes de somme roulaient dans les précipices; nombre de Carthaginois périrent. Toutefois l'armée passa, prit la ville et y trouva des vivres et des chevaux, qui remplacèrent ceux qu'on avait perdus.

Plus loin, une autre peuplade vint au-devant d'Annibal, portant des rameaux en signe de paix, et offrant des vivres, des otages et des guides. Il accepta, mais en prenant des mesures pour n'être point trompé. La cavalerie et les éléphants, dont la vue seule effrayait les barbares, formèrent l'avant-garde; l'infanterie resta derrière, les bagages au centre. Le deuxième jour, l'armée entra dans une gorge étroite où les montagnards l'attendaient, cachés dans le creux des rochers. Pendant toute une nuit, Annibal fut coupé de son avant-garde. Ce fut la dernière attaque.

Après neuf jours de marche, il atteignit le sommet de la montagne et s'y arrêta deux jours pour faire reposer ses troupes. De là, il leur montrait les riches plaines du Pô, et, dans le lointain, le lieu où était Rome, la proie qu'il leur avait promise. La descente fut difficile : on rencontra dans un défilé un glacier recouvert par une neige nouvelle, et où les hommes et les chevaux restaient

engagés. La gorge était d'ailleurs si étroite que les éléphants n'auraient pu passer; on perdit trois jours à leur creuser un chemin dans le roc. Enfin, le quinzième depuis son départ des bords du Rhône, il arriva par le val d'Aoste dans le voisinage du territoire des Insubriens, ses alliés. Le passage lui avait coûté près de la moitié de ses troupes : il n'avait plus que 20 000 fantassins et 6000 cavaliers. Mais il se trouvait en Italie, et les soldats qui lui restaient étaient des hommes que rien ne pouvait plus effrayer.

Combat du Tessin (218). — A la nouvelle de cette marche audacieuse, le consul Scipion, qui se dirigeait vers l'Espagne, rebroussa chemin en toute hâte et accourut à la défense de la Cisalpine. Annibal le rencontra près du Tessin, et lui livra un rude combat de cavalerie où Scipion blessé eût péri si son fils ne s'était jeté au-devant de lui, et ne l'avait couvert de son bouclier. Ce combat obligea les Romains à repasser le Pô. Ils vinrent se réunir à une autre armée consulaire derrière la Trébie.

Bataille de la Trébie (218). — Fier d'un léger succès remporté dans une escarmouche, le consul Sempronius voulut, malgré Scipion, livrer bataille, pour ne pas laisser aux consuls de l'année suivante l'honneur de délivrer l'Italie. Un matin les Numides vinrent insulter son camp, avant l'heure où les soldats prenaient leur repas; ceux-ci quittèrent tout pour courir à ces maraudeurs et se laissèrent attirer au delà des eaux glacées de la Trébie, jusque dans une plaine où Annibal avait caché 2000 hommes dans un pli de terrain. Affaiblis par la faim, par le froid, par la fatigue, par la neige que le vent leur fouettait au visage, les Romains étaient à demi vaincus quand ils vinrent heurter l'infanterie carthaginoise bien repue, bien reposée, et qu'Annibal avait tenue jusqu'au dernier moment sous la tente ou devant de grands feux. Près de 30 000 Romains périrent : 10 000 seulement avec Sempronius purent gagner Plaisance, en passant au travers des Gaulois d'Annibal. Comme au Tessin, ce général dut sa victoire à sa cavalerie, près de trois fois plus nombreuse que celle de l'ennemi.

CHAPITRE XVII

SUITE DE LA SECONDE GUERRE PUNIQUE (217-216).

Annibal en Étrurie (217). — Bataille de Trasimène (217). — Fabius le Temporiseur (217). — Minucius. — Bataille de Cannes (216). — Constance de Rome. — Défection de Capoue.

Annibal en Étrurie (217). — Cette seconde victoire décida les Gaulois cisalpins à rompre sans retour avec Rome. Ils accoururent en foule auprès d'Annibal, et, au printemps de l'année suivante, il se vit à la tête de 90 000 hommes. Il franchit l'Apennin et pénétra en Étrurie. Mais il eut à traverser d'immenses marais où pendant quatre jours et trois nuits, l'armée marcha dans l'eau et la vase. Grand nombre de soldats périrent. Annibal lui-même, monté sur son dernier éléphant, perdit un œil par les veilles, les fatigues et l'humidité des nuits.

Bataille de Trasimène (217). — Une armée romaine l'attendait sous les murs d'Arrétium, commandée par un général, Flaminius, qui se croyait un adversaire digne d'Annibal, et qui était parti de Rome avec la résolution de combattre, en quelque lieu que ce fût.

Le rusé Carthaginois eut vite reconnu l'imprudence présomptueuse du consul; il l'attira dans un vallon resserré entre le lac Trasimène et des collines qu'il avait garnies de ses soldats. Quand les légions furent entrées, au milieu d'un épais brouillard, dans ce piège sans issue, les Numides, placés en embuscade, se jetèrent sur les derrières de l'armée romaine, qui se trouva, comme à la Trébie, enveloppée de toutes parts. La bataille ne dura que trois heures, mais avec un tel acharnement, que les combattants ne s'aperçurent pas d'un tremblement de terre qui renversait en ce moment des montagnes. Flami-

nius fut tué avec 15 000 des siens, autant furent faits prisonniers, 10 000 s'échappèrent. Annibal n'avait perdu que 1500 hommes, presque tous Gaulois.

Fabius le Temporiseur (217). — A Rome, après la Trébie, on avait dissimulé l'étendue du désastre ; après Trasimène, on n'osa rien cacher. Le préteur Pomponius assembla le peuple, et ne dit que ces mots : « Vous avez été vaincus dans un grand combat. » Rome ne s'abandonna point. On eut recours à l'autorité dictatoriale, et Fabius Maximus fut nommé *prodictateur*. C'était le chef de la noblesse. Pour plaire au peuple, les comices lui adjoignirent comme maître de la cavalerie un plébéien, Minucius. Ruiner le plat pays, suivre l'ennemi par les hauteurs, lui couper les vivres, le harceler sans cesse et le détruire en détail, mais refuser partout le combat, tel fut le plan de Fabius. Il était plus facile et plus sûr d'user Annibal que de le vaincre. Excepté les Gaulois, aucun peuple italien ne prenait encore parti pour Carthage. Tous craignaient cette armée barbare, ramas de vingt nations. C'était une croyance populaire que les soldats d'Annibal se nourrissaient de chair humaine.

Minucius. — Fabius avait donc raison de temporiser : prolonger la guerre, c'était ruiner l'ennemi. Mais les alliés, en proie aux ravages des deux armées, souffraient cruellement, et les Romains se sentaient humiliés devant leurs sujets de n'accepter jamais le combat. Un jour, Fabius réussit à enfermer Annibal dans un défilé ; le Carthaginois était pris. Au milieu de la nuit, il fit chasser vers le haut de la montagne deux mille bœufs portant aux cornes des sarments enflammés. La vue de ces feux courant par la montagne, les cris des animaux qui beuglaient de douleur inquiétèrent les soldats romains chargés de la garde du défilé et leur firent croire que l'ennemi fuyait. Ils quittèrent leur poste ; Annibal s'en empara aussitôt. Il était sauvé. Dans le camp romain, on cria à la trahison. Le peuple donna au maître de la cavalerie les mêmes pouvoirs qu'au dictateur. Minucius se hâta de provoquer Annibal, se fit battre et eût perdu

toute son armée, si Fabius ne fût accouru pour le sauver. Il répara du moins son imprudence en reconnaissant ses torts. Il déposa son commandement, et vint se replacer sous les ordres de Fabius, qu'il appela son sauveur et son père.

Bataille de Cannes (216). — Les consuls de l'année 216 n'étaient malheureusement pas faits pour s'entendre. Paul-Émile était l'élu des patriciens; Varron appartenait au parti populaire. Le premier, élève de Fabius, voulait toujours différer, le second toujours combattre. Comme le commandement alternait chaque jour entre les consuls, Varron conduisit l'armée si près de l'ennemi qu'une retraite fut impossible, et, le surlendemain, il fit dès le matin déployer devant sa tente le manteau de pourpre, signal du combat. Il avait 80 000 fantassins, et seulement, malgré le souvenir des trois batailles déjà perdues, 6000 cavaliers. Sur une armée de 50 000 hommes, Annibal en avait 10 000. Ses forces n'étaient que la moitié de celles de l'ennemi; il ne l'avait pas moins amené sur le champ de bataille qu'il avait choisi, à Cannes, en Apulie, près de l'Aufidus, au milieu d'une plaine immense, favorable à sa cavalerie, et où le soleil, qui dardait ses rayons dans le visage des Romains, où le vent, qui portait la poussière contre leur ligne, devaient combattre pour lui.

Dans cette plaine unie, une embuscade semblait impossible. Mais 500 Numides se présentèrent comme transfuges, et, durant l'action, se jetèrent sur les derrières de l'armée romaine. A Cannes, comme à Trasimène, comme à la Trébie, le plus petit nombre enveloppa le plus grand. Pour opposer plus de résistance à la cavalerie, Varron avait diminué l'étendue de sa ligne et augmenté sa profondeur. Par cette disposition, beaucoup de soldats devenaient inutiles. Annibal, au contraire, donna à son armée un front égal à celui de l'ennemi, et la rangea en croissant, de sorte que le centre, composé de Gaulois, fît saillie sur la ligne de bataille. Derrière eux, les vétérans africains étaient formés en un demi-cercle,

dont les extrémités allaient rejoindre les deux ailes. Les Romains attaquèrent les Gaulois avec furie. Mais ceux-ci, guidés par Annibal lui-même, reculèrent peu à peu jusque sur la seconde ligne, en arrière des ailes qui, se repliant, enveloppèrent les légions. En même temps, les transfuges attaquaient par derrière, et Asdrubal, avec sa cavalerie réunie en masses profondes, exécutait, sur l'infanterie romaine, des charges à fond qui y portaient le désordre et le carnage. 70 000 Romains ou alliés restèrent sur le champ de bataille, avec l'un des consuls, Paul-Émile, ses deux questeurs, 80 sénateurs, des consulaires, et parmi eux Minucius, 21 tribuns légionnaires, et une foule de chevaliers (2 août 216). Paul-Émile blessé aurait pu échapper au carnage : un des siens lui offrit un cheval pour fuir, il refusa. Annibal n'avait perdu que 5500 hommes, dont 4000 Gaulois; le sang de ce peuple payait toutes ses victoires.

Constance de Rome. — « Laisse-moi prendre les devants avec ma cavalerie, disait à Annibal, le soir de la bataille, un de ses officiers, et dans cinq jours tu souperas au Capitole. » Mais Annibal connaissait Rome. Il savait qu'elle ne serait pas abattue, par cette défaite, au point de devenir une proie facile. Il s'arrêta dans le sud de l'Italie, pour décider la défection des peuples et des villes de cette région.

Rome, en effet, le premier moment de stupeur passé, retentit du bruit des préparatifs. Fabius prescrivit aux femmes de s'enfermer dans leurs demeures, pour ne point amollir les courages par des lamentations dans les temples; à tous les hommes valides, de s'armer; aux cavaliers, d'aller éclairer les routes; aux sénateurs, de parcourir les rues et les places pour rétablir l'ordre, placer des gardes aux portes, et empêcher que personne ne sortît. Pour en finir promptement avec la douleur, le deuil fut fixé à 30 jours. On se croirait à Sparte. Les expiations religieuses ne furent pas oubliées, il y en eut de cruelles. Deux vestales convaincues d'avoir violé leurs vœux furent mises à mort; deux Gaulois et deux Grecs furent

enterrés vivants, selon que l'avaient prescrit les livres sibyllins.

Peu de jours après, on apprit qu'un Carthaginois, Carthalon, arrivait avec les députés des prisonniers de Cannes, pour parler de paix et de rançon; un licteur courut lui interdire l'entrée du territoire romain. 10 000 légionnaires environ étaient au pouvoir d'Annibal; le sénat refusa de les racheter. 3000 s'étaient sauvés; il ordonna qu'ils iraient servir en Sicile, sans solde ni honneurs militaires, jusqu'à ce qu'Annibal fût chassé d'Italie. Mais, par un admirable esprit de conciliation, oubliant ses griefs contre Varron, le consul plébéien, il sortit en corps au-devant de lui avec tout le peuple, et le remercia de n'avoir point désespéré de la république.

Défection de Capoue. — Cependant la fidélité des peuples du sud de l'Italie n'avait pas tenu devant tant de désastres. Plusieurs passèrent à Annibal. Capoue même, qui se croyait l'égale de Rome, et qui gémissait de n'être qu'une ville sujette, se donna à lui, après avoir étouffé dans ses bains publics tous les citoyens romains qui se trouvèrent dans ses murs.

CHAPITRE XVIII

SUITE DE LA SECONDE GUERRE PUNIQUE (216-207)

Annibal abandonné de Carthage. — Efforts d'Annibal pour se créer des ressources. — Siège de Syracuse; Archimède (214-212). — Prise de Capoue (211). — Bataille du Métaure (207).

Annibal abandonné de Carthage. — Les nouveaux alliés d'Annibal lui donnaient peu de soldats et point d'argent; il avait donc, au milieu de son triomphe,

grand besoin de secours ; car Rome tenait maintenant sous les armes 200 000 combattants. Il envoya à Carthage un de ses frères qui répandit au milieu du sénat un boisseau d'anneaux d'or enlevés, disait-il, aux chevaliers romains morts sur le champ de bataille. A mesure que cette guerre devenait plus implacable, Hannon s'en effrayait davantage. De quelque côté que tournât la victoire, il voyait un maître ; Carthage, disait-il, perdra sa liberté, si Annibal triomphe ; son indépendance, s'il est vaincu. Aussi fit-il répondre aux demandes du vainqueur de Cannes : « Puisque Annibal a remporté une si grande victoire, il n'a pas besoin d'assistance. » On ne lui envoya, en effet, que des secours insignifiants.

Efforts d'Annibal pour se créer lui-même des ressources. — Réduit à ses seules forces, il agita le monde autour de lui pour le soulever contre Rome. Il fomenta des troubles en Sardaigne et en Sicile, appela ses frères d'Espagne avec la puissante armée qu'ils avaient ordre d'y former, conclut une alliance avec le roi Philippe de Macédoine, et tenta d'enlever Naples pour se donner un port en Italie. Mais rien ne lui réussit. Philippe fut contenu et rejeté des bords de l'Adriatique dans son royaume par des forces que le sénat envoya rapidement contre lui. Les Scipions, en Espagne, fermèrent à Asdrubal et à Magon, par des victoires, la route de la Gaule. En Italie, les Romains, rendus plus circonspects, revinrent au plan de Fabius : ils réduisirent Annibal à faire une guerre de sièges où il ne pouvait plus frapper de ces grands coups qui ébranlaient l'Italie et Rome. Devant Nole, Marcellus lui fit même éprouver un échec et lui tua 2000 hommes.

Siège de Syracuse (214-212) ; Archimède. — En Sicile pourtant, les menées d'Annibal parurent quelque temps réussir. Le sage Hiéron, le fidèle allié de Rome, était mort. Son successeur fut tué dans une émeute ; on proclama la république, et l'on entra dans l'alliance de Carthage. Mais Marcellus, qu'on surnommait l'épée de Rome, comme Fabius en était le bouclier, accourut aussitôt assiéger Syracuse.

Cette ville semblait inexpugnable, grâce à la force de ses murailles et à sa position avantageuse ; et, de plus, elle avait Archimède. Ce grand géomètre couvrit les murs de machines nouvelles qui lançaient au loin d'énormes quartiers de roc. Si les vaisseaux romains approchaient du rempart, une main de fer les saisissait, et les laissait retomber avec fracas au fond de la mer où ils s'abîmaient. S'ils se tenaient au large, des miroirs ardents y portaient l'incendie.

Le proconsul désespéra d'enlever de vive force une place si bien défendue ; il attendit avec une patience digne de Fabius qu'une trahison ou une surprise la lui livrât. L'occasion ne se présenta qu'en 212. Durant une fête, qui tenait le peuple tout occupé dans l'intérieur de la ville, les murs furent escaladés. Archimède, que Marcellus aurait voulu épargner, fut tué. L'illustre savant ne s'était pas même aperçu de la prise de la ville, tant il était absorbé dans l'étude de ses problèmes. Un légionnaire lui ordonna de se rendre auprès de Marcellus ; il ne l'entendit pas et continua son travail ; le soldat irrité le perça de son épée. Agrigente tomba comme était tombée Syracuse, et en 210 les Carthaginois quittèrent la Sicile pour la dernière fois.

Prise de Capoue (211). — A ces succès en Sicile répondirent d'autres succès en Italie. Le sénat était bien décidé à tirer de Capoue une éclatante vengeance, à punir sans pitié la ville qui avait la première donné le signal de la défection. En 211 elle fut enveloppée par les légions du proconsul Appius. Annibal, qui venait de prendre Tarente, accourut pour la sauver (211), mais il trouva les retranchements si forts, les généraux si réservés, que, pour délivrer la ville, il conçut l'audacieuse pensée d'enlever Rome elle-même par surprise.

Quand il parut, le peuple entier courut aux murailles, et deux légions nouvelles qu'on exerçait dans la ville sortirent audacieusement à sa rencontre. Le coup était manqué.

Il espéra alors qu'à la nouvelle du danger de leur pa-

trie, les légions établies devant Capoue lèveraient le siège pour accourir à la défense de Rome. Mais les Romains ne lâchèrent point leur proie ; Appius était resté dans ses lignes ! Toute l'habileté d'Annibal était déjouée par la constance romaine. Il s'enfuit jusqu'à Rhégium, pour ne pas entendre les cris de détresse de cette ville qu'il n'avait pu sauver.

Capoue ouvrit ses portes. Le châtiment fut terrible : 70 sénateurs périrent sous les verges et la hache ; 300 nobles furent condamnés aux fers ; tout le peuple fut vendu. La ville et son territoire furent déclarés propriété romaine. Quelques sénateurs auraient voulu effacer jusqu'au dernier vestige de cette cité qui avait rêvé la domination de l'Italie.

Bataille du Métaure (207). — Depuis ce revers Annibal fut cerné dans le midi de l'Italie, et, malgré des prodiges d'habileté, perdit chaque année du terrain. Il n'était jamais battu, et toutes les fois qu'il rencontrait des légions, il comptait un succès de plus. Mais ses victoires restaient stériles, parce que Rome remplaçait par des troupes plus nombreuses celles qui avaient été vaincues, tandis que lui, laissé par Carthage sans secours, s'épuisait par ses triomphes mêmes.

En 208, le bouillant Marcellus, attiré dans une embuscade, y périt avec ses principaux officiers. En 207, c'est Rome même qui faillit périr ; elle se trouva du moins dans le plus grand danger où cette guerre l'ait placée. Asdrubal, frère d'Annibal, sortit d'Espagne avec une armée qui se recruta en Gaule, et qui dans la haute Italie compta 60 000 hommes. Annibal, posté à Canusium, en Apulie, dans un camp retranché, attendait qu'Asdrubal lui envoyât des nouvelles certaines de sa marche.

Si les deux généraux carthaginois se réunissaient, la lutte était finie : Rome succombait. Le sénat plaça entre eux cent mille légionnaires qu'il partagea entre les consuls **Livius et Néron.**

Asdrubal envoya bien à son frère des Numides por-

teurs de ses dépêches, mais ces messagers tombèrent dans les avant-postes de Néron qui campait en face d'Annibal. Néron prit la résolution la plus hardie de cette guerre. Il choisit 7000 hommes d'élite, quitta son camp sans qu'Annibal s'en doutât, traversa toute l'Italie centrale en six jours et rejoignit Livius sur les bords du Métaure. Il entra de nuit dans le camp de son collègue pour qu'Asdrubal ignorât son arrivée ; mais, au réveil des troupes, les trompettes sonnèrent deux fois ; Asdrubal reconnaît à ce signe que les deux consuls sont réunis ; il croit son frère vaincu, tué peut-être, et toutes les forces de Rome rassemblées contre lui. Il fuit, mais ses guides l'égarent; les consuls l'atteignent ; et il est obligé de combattre dans un poste désavantageux, sur les bords d'un torrent, le Métaure. 56 000 hommes avec leur général restèrent sur le champ de bataille : c'étaient les représailles de Cannes (207).

La nuit même qui suivit le combat, Néron se remit en route, et, le treizième jour après son départ, il rentrait dans ses lignes. La tête d'Asdrubal, jetée dans le camp de son frère, apprit à celui-ci la ruine de ses dernières espérances. « Je reconnais là, dit-il amèrement, la fortune de Carthage. » Alors il se renferma dans le Bruttium ; il y résista cinq années encore aux efforts des Romains pour le chasser d'Italie [1].

1. *Synchronismes :* 213, l'empereur chinois Chi-Hoang-Ti fait brûler tous les livres que les lettrés ne parviennent pas à cacher ; — 211, expédition d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, contre les Parthes, les Bactriens et l'Inde. — 207, les Romains frappent pour la première fois de la monnaie d'or.

CHAPITRE XIX

FIN DE LA SECONDE GUERRE PUNIQUE (207-201)

Victoires de Scipion en Espagne. — Il passe en Afrique (204). — Annibal quitte l'Italie (203). — Bataille de Zama (202). — Fin de la seconde guerre punique (201). — Retour de Scipion à Rome.

Victoires de Scipion en Espagne. — En Italie, Rome se défendait, et péniblement. En Espagne, elle prit l'offensive. Deux Scipions, Cnéus et Cornélius, y combattirent depuis l'année 218 contre les Carthaginois. Ils eurent d'abord des succès, mais en 212, s'étant séparés, ils succombèrent, et l'Espagne sembla perdue pour les Romains. Elle fut reconquise par Publius Scipion, fils de Cornélius.

Scipion l'Africain.

C'était un jeune homme qui avait de bonne heure attiré sur lui les regards du peuple par son maintien grave, sa piété et son courage. On le voyait passer de longues heures dans le temple de Jupiter, comme s'il était en relations avec les dieux, et on parlait dans le peuple de ses visions nocturnes, des inspirations qu'il recevait d'en haut. Au combat de la Trébie, il avait sauvé la vie à son

père blessé, en le couvrant de son bouclier et en le défendant seul contre les ennemis. Après Cannes, il avait contraint, le poignard sur la gorge, un Métellus et d'autres jeunes nobles à jurer qu'ils n'abandonneraient pas l'Italie. A 22 ans, il se mit sur les rangs pour obtenir l'édilité. Les tribuns objectaient sa jeunesse : « Je suis assez âgé, dit-il, si les Romains veulent m'élire. » A 24 ans, personne ne se présentant pour le commandement de l'Espagne qui semblait plein de dangers, il le demanda, bien qu'il n'eût pas l'âge, et fut élu. Il habituait déjà le peuple à le regarder comme au-dessus des lois.

A peine arrivé en Espagne, il médita une entreprise audacieuse. Carthagène, l'arsenal et le trésor des Carthaginois dans la péninsule, était défendue par une forte citadelle et par de hautes murailles, que couvraient la mer et un étang : aussi passait-elle pour imprenable. Scipion l'attaqua en plein jour, au moment où l'ennemi s'y attendait le moins, et l'enleva dès le premier assaut, en profitant d'un marais que les Carthaginois croyaient impraticable, et qui touchait à une partie du mur mal gardée (210).

La ville renfermait tous les otages que les Carthaginois avaient exigés des Espagnols. Scipion les traita avec bonté, donnant à tous des présents, même aux enfants : aux garçons des épées, aux filles des bracelets, puis il les renvoya vers leurs proches. Une conduite si différente de celle des généraux de Carthage valut à Scipion la reconnaissance de ces peuples : ils passèrent en foule de son côté.

Secondé par eux, Scipion battit Asdrubal, qui pourtant lui échappa et passa les Pyrénées avec l'armée qui fut si heureusement détruite près du Métaure; mais il poussa les autres généraux carthaginois de défaite en défaite jusque dans Gadès (Cadix). Il leur enleva même cette ville.

Les Carthaginois chassés d'Espagne, il songea à les aller chercher en Afrique, et, pour se ménager d'avance des alliés sur ce continent, il osa se rendre seul à la cour de Syphax, roi des Numides, qu'il essaya de gagner aux intérêts de Rome (206).

Scipion passe en Afrique (204). — Lorsque Scipion revint d'Espagne à Rome demander le consulat, il répéta sans relâche que pour arracher d'Italie le formidable capitaine qui s'obstinait à y rester, il fallait attaquer Carthage elle-même. Il demanda au sénat l'autorisation de passer en Afrique. Le vieux Fabius s'opposa vainement à ce qu'il appelait une témérité. Les Italiens étaient las de voir s'éterniser la guerre : ils donnèrent à Scipion une flotte et une armée. Le consul partit de Lilybée avec 30 000 hommes.

Scipion comptait sur les deux rois de Numidie, Syphax et Masinissa, avec lesquels il avait déjà traité. Mais le premier venait d'être regagné par Carthage : on lui avait donné en mariage la belle Sophonisbe, fille d'Asdrubal et la fiancée de Masinissa. Le second, fidèle à l'alliance romaine, avait été dépouillé du trône de ses pères. Scipion reçut néanmoins Masinissa avec honneur : car ce fugitif était le meilleur cavalier de l'Afrique.

La première campagne ne fut marquée par aucun acte éclatant. L'année suivante (203), Scipion surprit les deux camps ennemis, formés de huttes de jonc et de paille, y mit le feu et fit périr 50 000 hommes dans les flammes. Une nouvelle défaite réduisit Syphax à se rendre. Masinissa prit Sophonisbe pour épouse; mais Scipion, se souvenant qu'elle avait détaché Syphax du parti de Rome, exigea que la Carthaginoise lui fût livrée. Masinissa envoya à Sophonisbe, comme présent nuptial, une coupe de poison. Elle but sans hésiter.

Annibal quitte l'Italie (203). — Ces importants succès rendirent à Scipion l'appui de tous les Numides, c'est-à-dire d'une cavalerie excellente; et Carthage menacée se décida à rappeler Annibal. Il fit à l'Italie de sanglants adieux; tous les soldats italiens qui refusèrent de le suivre furent égorgés. En abordant sur la côte d'Afrique, le premier objet qu'il aperçut fut un tombeau. On y vit un triste présage.

Bataille de Zama (202). — Les deux armées se trouvèrent en présence à Zama. Avant de livrer cette bataille

solennelle, Annibal crut devoir demander la paix. Scipion refusa. La paix, sans une défaite d'Annibal, aurait été sans gloire et sans durée.

Tout ce qu'enseignaient l'art de la guerre et une vieille expérience fut de part et d'autre appliqué (19 octobre 202). Du côté d'Annibal, plus de ces ruses auxquelles s'étaient laissé prendre tant de consuls, mais d'admirables dispositions. Sur ses ailes, les plus mauvaises troupes, pour occuper les Numides et les entraîner à leur poursuite loin du champ de bataille. En avant-garde, une ligne formidable de 80 éléphants; derrière, ses mercenaires gaulois et ligures, pour émousser les épées romaines et rompre l'ordonnance des légions. Au corps de bataille, les Carthaginois et les Africains, pour tomber sur les Romains troublés et fatigués par un premier combat; enfin, à un stade en arrière, ses vieilles bandes d'Italie, ses soldats les plus dévoués, ménagés avec soin, pour achever la victoire ou le suivre dans sa retraite et l'accompagner à Carthage, où il ne voulait pas rentrer désarmé.

Mais Scipion avait ménagé dans ses lignes des intervalles où les éléphants, criblés de traits, s'engagèrent. Les mercenaires d'Annibal, rompus par les Romains et rejetés sur leur seconde ligne, y portèrent le désordre. Scipion, au contraire, arrêta ses soldats après le premier succès, rétablit les rangs, et les lança à un second combat, avec l'ordre qu'ils auraient eu au sortir d'un camp. Durant ce choc terrible, Masinissa, au lieu de se laisser emporter à la poursuite des cavaliers ennemis, avait ramené ses Numides sur l'arrière-garde; Annibal était à son tour enveloppé. Quand il se retira de ce champ de bataille, les corps de 20000 de ses soldats jonchaient la terre.

Fin de la seconde guerre punique (201). — Annibal rentra dans Carthage trente-cinq ans après en être sorti, mais il y rentrait vaincu; lui-même conseilla la paix.

Scipion ne demanda pas qu'on lui livrât son grand adversaire; il fixa les conditions suivantes : Carthage renoncera à tout ce qu'elle possède hors de l'Afrique, c'est-

à-dire à l'Espagne, à Malte, aux îles Baléares; elle ne fera aucune guerre sans la permission du peuple romain, payera en cinquante ans une contribution de dix mille talents, livrera enfin tous ses éléphants et toutes ses galères, excepté dix.

Ces conditions furent acceptées. Les Carthaginois remirent à Scipion cinq cents galères, qu'il fit aussitôt brûler. Quand il fallut payer le premier terme du tribut, les sénateurs de Carthage éclatèrent en gémissements; seul Annibal se mit à rire, et comme quelqu'un d'eux l'en reprenait: « Si l'on pouvait lire dans les âmes, répondit le grand homme, comme avec les yeux du corps, vous verriez bien que ce rire est un signe de désespoir, non pas de joie. Et cependant il est plus raisonnable que vos larmes. J'aurais compris ces pleurs le jour où l'on nous ôta nos armes, où l'on brûla nos vaisseaux, le jour où Carthage se trouva livrée, sans force et sans défense, aux haines des Africains. Mais alors pas un de vous n'a gémi. Et maintenant qu'il vous faut prendre sur votre avoir pour payer le tribut, vous pleurez! Ah! vous verrez trop tôt, je le crains bien, que ce qui vous arrache aujourd'hui tant de larmes est le moindre de nos malheurs. »

Retour de Scipion à Rome. — Scipion célébra à son entrée dans Rome le triomphe le plus splendide. Il apportait au trésor cent vingt-trois mille livres pesant d'argent. Il apportait à Rome mieux que ces trésors : la domination du monde. En effet, Carthage tombée et Annibal vaincu, il n'y avait plus de puissance capable d'arrêter les Romains. Aussi le peuple, dans sa joie, offrit à Scipion le consulat et la dictature à vie : il ne prit que le surnom d'Africain.

CHAPITRE XX

GUERRE CONTRE LA MACÉDOINE

Déclaration de guerre à Philippe, roi de Macédoine (200). — Flamininus en Grèce (198). — Victoire de Cynoscéphales (197). — Flamininus proclame la liberté des Grecs (196).

Déclaration de guerre à Philippe, roi de Macédoine (200). — Le vainqueur de Zama était à peine descendu de son char de triomphe, que le sénat vint proposer une nouvelle guerre contre la Macédoine. Tout d'une voix, l'assemblée du peuple la repoussa. On avait assez de gloire et de combats, on voulait du repos. Mais le consul rappela l'alliance du roi avec Carthage, ses attaques contre les villes libres de Grèce et d'Asie : « Athènes, dit-il, sera une nouvelle Sagonte, et Philippe un autre Annibal. » Le peuple céda.

Flamininus en Grèce (198). — La guerre fut d'abord mal conduite : deux campagnes restèrent sans résultat. Les Romains, pressés d'en finir, élevèrent alors au consulat Flamininus, malgré son jeune âge et bien qu'il n'eût encore exercé que la questure ; sa réputation avait devancé ses services. La discipline rétablie dans l'armée, il attaqua les Macédoniens campés dans une position presque inexpugnable, les battit et s'ouvrit l'entrée de la Thessalie.

Au lieu de revenir, comme ses prédécesseurs, perdre l'hiver en Épire, il prit ses quartiers dans la Grèce centrale, et, par son éloquence, gagna la ligue achéenne, par son adresse, les Béotiens. Ceux-ci hésitaient à se déclarer pour lui. Flamininus leur demande une conférence. Les magistrats sortent à sa rencontre avec les principaux Thébains. Il s'avance presque seul, parle à chacun des députés, les flatte, les distrait. Tout en causant, il arrive

aux portes et les mène jusqu'à la place publique, entraînant après lui tout ce peuple avide de voir un consul et d'entendre un Romain qui parle si bien leur langue. Mais 2000 légionnaires suivaient à quelque distance : tandis que Flamininus tient la foule sous le charme, ils s'emparent des portes et des murs. Thèbes était prise.

Victoire de Cynoscéphales (197). — Au retour du printemps Flamininus alla chercher le roi de Macédoine en Thessalie, à la tête de 20 000 hommes, dont 8000 étaient Grecs. Philippe n'avait pu réunir 25 000 soldats qu'en enrôlant jusqu'à des enfants de seize ans. La bataille se livra dans une plaine parsemée de collines nommées les *Têtes de chiens* (Cynoscéphales). L'action fut si vite engagée, que Philippe n'eut ni le temps ni les moyens de ranger sa phalange. Sur ce terrain accidenté, elle perdait sa force avec sa cohésion. En peu de temps elle fut rompue par le choc des éléphants que les Romains avaient amenés, par une attaque dirigée sur ses derrières, et par la pression inégale des légionnaires qui tour à tour attaquaient et reculaient. 8000 Macédoniens restèrent sur le champ de bataille.

Le consul Flamininus.

Philippe n'avait plus d'armée et demanda à traiter. Flamininus lui accorda la paix, mais à de dures conditions. Le roi dut renoncer à toutes ses conquêtes hors de la Macé-

doine, réduire sa flotte à 5 vaisseaux, son armée à 300 hommes, enfin donner en otage son jeune fils Démétrius.

Flamininus proclame la liberté des Grecs (196). — Flamininus alors se rend à Corinthe : on célébrait les jeux Isthmiques; la Grèce entière y était accourue. Tout à coup un héraut réclame le silence et lit un décret qui se terminait ainsi : « Tous les Grecs d'Europe et d'Asie sont libres. » Une joie immense éclata à ces paroles. Deux fois l'assemblée se fit répéter le décret, et Flamininus faillit périr étouffé sous les fleurs et les couronnes (196). Les Grecs ne savaient pas encore ce que coûtait le protectorat des Romains, ce que valait cette liberté donnée par l'étranger.

CHAPITRE XXI

GUERRE CONTRE ANTIOCHUS ET LES GALATES

Fierté du roi de Syrie Antiochus. — Annibal à Carthage, puis auprès d'Antiochus. — Combat des Thermopyles (191). — Les Romains en Asie : bataille de Magnésie (190). — Défaite des Galates (189).

Fierté du roi de Syrie Antiochus. — Le désintéressement de Rome était peu sincère : la crainte seule l'avait inspiré. Antiochus, roi de Syrie, prenait une attitude menaçante. Ce prince, qui se faisait appeler *grand* et qui pouvait le paraître grâce aux illusions de l'éloignement, n'aspirait à rien moins qu'à l'empire de l'Asie. « Moi, répondait-il aux envoyés romains, je ne me mêle point de ce que vous faites en Italie; ne vous occupez pas de ce que je fais en Orient. » L'arrivée d'Annibal décida la guerre.

Annibal à Carthage, puis auprès d'Antiochus. — Ce grand homme venait d'être contraint à l'exil par les rancunes de Rome. En quelques années de paix, il avait accompli

à Carthage une suite de réformes qui allaient régénérer cette ville et lui rendre le moyen de recommencer la lutte. Le sénat demanda sa tête. Il s'enfuit auprès d'Antiochus.

« Donnez-moi 11 000 hommes et 100 vaisseaux, dit-il au roi, et je soulève l'Italie et le monde. » Mais des courtisans jaloux décidèrent Antiochus à se défier du génie d'Annibal. Le roi repoussa ses conseils et s'abandonna aux mensongères promesses des Étoliens, qui s'engagèrent à lui livrer la Grèce, s'il voulait seulement s'y montrer.

Combat des Thermopyles (191). — Antiochus débarqua en Grèce avec 10 000 hommes, et commença par perdre un hiver à Chalcis dans les plaisirs. Le sénat eut le temps d'achever ses préparatifs, et, au printemps, les légions romaines, sous le commandement du consul Acilius Glabrion, parurent en Thessalie.

Antiochus se posta aux Thermopyles pour l'arrêter, comptant faire mieux que Léonidas. Caton, alors lieutenant volontaire d'Acilius, après avoir été consul, surprit et culbuta les Étoliens qui gardaient le sentier d'Éphialtès. Le roi s'enfuit à Élatée, puis à Chalcis, puis à Éphèse. Là seulement il retrouva sa sécurité, mais il la retrouva tout entière : il regardait comme impossible que les Romains vinssent l'attaquer en Asie. Annibal seul s'étonnait qu'ils ne fussent pas encore arrivés.

Les Romains en Asie : bataille de Magnésie (190). — La flotte royale fut d'abord détruite en deux batailles, qui donnèrent à Rome l'empire de la mer Égée. Les légions, conduites par le consul Lucius Scipion à qui son frère l'Africain servait de lieutenant, passèrent l'Hellespont, sans trouver d'obstacle, et rencontrèrent Antiochus avec sa dernière armée à Magnésie. En quelques instants 52 000 Syriens furent tués ou pris, et le consul perdit seulement 350 hommes. Antiochus implora la paix. Les Romains l'obligèrent à évacuer toute l'Asie Mineure, à livrer ses éléphants de guerre et à payer une contribution de 82 millions, qui ruina pour longtemps ses finances (190). Le frère de Scipion l'Africain rapporta de cette guerre le surnom d'Asiatique.

Défaite des Galates (189). — Manlius Vulso, successeur de Lucius Scipion, voulut abattre le seul peuple de l'Asie Mineure qui fût digne de se mesurer avec les Romains, les Gallo-Grecs ou Galates. Ce peuple, d'origine gauloise, s'établit vers la fin du IIIe siècle entre la Phrygie et la Cappadoce. Il avait acquis par son courage une grande influence et de telles richesses, qu'un de ses chefs fit annoncer dans toute l'Asie Mineure qu'il tiendrait table ouverte pendant une année entière, et il avait fait ce qu'il avait promis.

Les Romains voulurent briser ce renom d'invincibles qu'avaient les Gaulois d'Asie ; Manlius Vulso marcha contre eux sans déclaration de guerre. A son approche, les Galates se retirèrent sur les hauteurs avec leurs femmes et leurs enfants. Mais, comme ils ne s'étaient point pourvus d'armes de jet, les Romains purent aisément faire de loin un grand massacre. Vaincus pour ainsi dire sans combat, ils demandèrent à traiter. Manlius, honorant leur courage, ne leur imposa ni tribut, ni clause honteuse (189).

CHAPITRE XXII

GUERRE CONTRE PERSÉE

Secrets préparatifs du roi Philippe. — Mort de Philopœmen et d'Annibal (183). — Mort de Philippe de Macédoine ; Persée. — Troisième guerre de Macédoine (172-168). — Bataille de Pydna (168). — Triomphe de Paul-Émile. — Sort de Persée.

Secrets préparatifs du roi Philippe. — Le roi de Macédoine ne pouvait se résigner à sa défaite, et il se préparait en secret à une guerre nouvelle. Le sénat romain devina ses projets, et, pour en diminuer le danger, songea à se défaire de deux hommes dont il redoutait le gé-

nie : Philopœmen en Grèce, Annibal en Asie. Le vainqueur de Cynoscéphales accepta la honteuse mission de délivrer le peuple-roi de ces deux vieillards.

Mort de Philopœmen et d'Annibal (183). — Flamininus passa d'abord par Messène, ville de la ligue achéenne qu'il poussa à se séparer de la confédération dont Philopœmen était alors le général. A peine, en effet, Flamininus eut-il quitté Messène qu'une sédition y éclata contre les Achéens. Malgré ses soixante-dix ans et une maladie récente, Philopœmen fit dix-sept lieues en un jour, pour étouffer l'insurrection ; mais dans une rencontre avec les Messéniens, il tomba de cheval, fut pris et condamné par eux à boire la ciguë (183). Lycortas, son ami, le vengea sur ceux qui l'avaient fait périr, et la Grèce entière lui fit de magnifiques funérailles. Le grand historien Polybe porta dans cette pompe lugubre l'urne qui renfermait les cendres du héros.

Annibal périt la même année. Il s'était retiré auprès du roi de Bithynie, Prusias, et avait fait préparer à sa maison sept issues secrètes ; quand il voulut fuir, au bruit de l'arrivée de Flamininus, elles étaient toutes gardées. « Délivrons, dit-il, les Romains de leurs terreurs, » et il prit un poison violent qu'il portait toujours sur lui.

Persée.

Mort de Philippe de Macédoine; Persée. — Cependant Philippe restait menaçant : il se faisait lire chaque jour son traité avec Rome pour nourrir son ressentiment ; il s'alliait aux Bastarnes, barbares des bords du Danube qu'il voulait précipiter sur l'Italie ; il comptait soulever la Grèce et appeler tous les rois à la liberté. La mort ne renversa pas ses desseins, car son fils Persée hérita de sa haine, comme de son royaume (179). Durant six années, le nouveau roi travailla à augmenter ses forces, réunit une armée de 40 000 bons

soldats, s'allia aux rois de Thrace et d'Illyrie. Les princes de l'Asie, même les Rhodiens, faisaient des vœux pour lui; le sénat de Carthage reçut la nuit ses ambassadeurs; enfin, 30 000 Bastarnes qu'il avait soldés approchaient, et le bruit de leur marche jetait déjà la terreur en Italie.

Troisième guerre de Macédoine (172-168). — Le roi de Pergame, Eumène, ennemi des Macédoniens, se hâta de courir à Rome dénoncer ces préparatifs. A son retour, des gens apostés se jetèrent sur lui, près du temple de Delphes, et le laissèrent pour mort sur la place. Le sénat demanda des explications; Persée répondit avec colère et la guerre fut déclarée (172).

Bataille de Pydna (168). — Les commencements n'en furent pas heureux pour Rome : Persée battit deux fois les Romains, et leur ferma pendant quatre ans l'entrée de la Macédoine. Il fallut envoyer contre lui Paul-Émile. Ce vieux et rude capitaine remit en honneur dans l'armée la discipline, la vigilance et les exercices militaires. Il ôta aux sentinelles leur bouclier pour les rendre plus attentives. On laissait les gardes avancées tout le jour sous les armes : il les fit relever le matin et à midi, pour que l'ennemi trouvât toujours aux avant-postes des troupes fraîches et reposées.

Persée avait reculé jusque sous les murs de Pydna. Une plaine s'étendait en avant de la ville; c'était un champ de bataille excellent pour la phalange : il résolut d'y combattre. Dans la nuit qui précéda l'action, une éclipse de lune alarma les Macédoniens; par ordre de Paul-Émile, le tribun Sulpicius Gallus avait d'avance prédit et expliqué aux légionnaires ce phénomène. Quelques jours auparavant l'armée souffrait de la soif; le consul, guidé par la direction des montagnes, avait fait creuser dans le sable, et on avait trouvé de l'eau en abondance. Les soldats croyaient leur chef inspiré des dieux, et demandaient à grands cris le combat. Mais, enfermé entre la mer, une armée de 45 000 hommes et des montagnes impraticables pour lui s'il était vaincu, Paul-Émile ne voulait rien donner au hasard; ce ne fut que quand il eut fait de son camp une

forteresse, qu'il se décida à risquer une affaire décisive

Les Macédoniens attaquèrent avec fureur. La plaine étincelait de l'éclat des armes, et le consul lui-même ne put voir sans une surprise mêlée d'effroi les rangs serrés et impénétrables de la phalange, ce rempart hérissé de piques. D'abord la phalange renversa tout ce qui lui était opposé, mais le succès l'entraînant loin du terrain que Persée lui avait choisi, les inégalités du sol, le mouvement de la marche y ouvrirent des vides où Paul-Émile lança ses soldats. Dès lors ce fut comme à Cynoscéphales : la phalange ébranlée, désunie, perdit sa force ; au lieu d'une lutte générale, il y eut mille combats partiels. La phalange entière, c'est-à-dire 30 000 hommes, resta sur le champ de bataille ; 10 000 furent faits prisonniers. Les Romains n'avouèrent qu'une perte de 100 hommes (22 juin 168).

Persée avait cherché un asile dans le temple de Samothrace. A la nouvelle que ses enfants avaient été livrés par un traître, il vint lui-même se remettre entre les mains de l'ennemi. Son allié, Gentius, roi d'Illyrie, avait déjà été contraint de se rendre.

La Macédoine conserva son indépendance ; mais on la divisa en quatre districts dont les habitants ne pouvaient ni contracter mariage, ni même acheter ou vendre hors de leur territoire. L'Illyrie eut le même sort. Quant à l'Épire, on détruisit ses soixante-dix villes, et l'on vendit comme esclaves 150 000 de ses habitants.

Triomphe de Paul-Émile. — Cette solennité, à laquelle assista le peuple entier vêtu de toges blanches, dura trois jours. Le premier jour, passèrent, sur 250 chariots, les statues et les tableaux enlevés des villes et des palais de la Macédoine ; le second, une longue file de voitures chargées d'armes, dont le fer ou l'airain récemment poli jetaient un vif éclat. Elles semblaient entassées plutôt que rangées avec art, et présentaient en avant les pointes menaçantes des glaives, et sur les côtés le fer aigu des lances macédoniennes. Quand elles s'entre-choquaient dans leur marche, elles rendaient un son martial et terrible. Venaient ensuite

3000 hommes portant 750 vases, dont chacun contenait quinze mille francs en argent monnayé ; d'autres portaient des cratères et des coupes d'argent remarquables par leur grandeur et leurs ciselures.

Le troisième jour, dès le matin, les trompettes, au lieu d'airs joyeux, sonnèrent la charge ; le triomphe commençait : 120 bœufs, les cornes dorées, couverts de bandelettes et de guirlandes, ouvraient la marche, conduits par des jeunes gens ceints d'écharpes brodées, et que des enfants accompagnaient avec des coupes d'argent et d'or. Puis des soldats portaient l'or monnayé dans 77 vases renfermant chacun 165 000 francs ; 400 couronnes d'or données par les villes de Grèce et d'Asie, et les coupes d'or qui ornaient la table des rois de Macédoine.

Ensuite venait le char de Persée, chargé de ses armes et de son diadème. La foule des captifs suivait, et parmi eux le fils du roi de Thrace et les enfants du roi de Macédoine, auxquels leurs gouverneurs apprenaient à tendre vers la foule des mains suppliantes. Derrière eux marchait Persée, vêtu de deuil et l'air égaré, comme si l'excès de ses maux lui avait fait perdre tout sentiment. Il avait demandé à Paul-Émile de le soustraire à cette ignominie. « C'est une chose qui a toujours été et qui est encore en son pouvoir », avait durement répondu le Romain, qui l'engageait par là à échapper à la honte par une mort volontaire. Enfin paraissait le triomphateur, suivi de ses cohortes pressées ; mais de ses deux fils qui devaient être sur le char à ses côtés, l'un venait de mourir ; l'autre expira trois jours après. Dans sa mâle douleur, Paul-Émile se félicitait encore de ce que la fortune l'avait choisi pour expier la prospérité publique. « Mon triomphe, disait-il, placé entre les deux convois funèbres de mes enfants, aura suffi aux jeux cruels du sort. A soixante ans je retrouve mon foyer solitaire, après y avoir vu une nombreuse postérité ; mais le bonheur de l'État me console. » Il vécut quelques années encore, fut censeur en l'an 160, et mourut dans cette charge.

Sort de Persée. — Persée l'avait précédé au tombeau. Jeté dans un cachot de la ville d'Albe, il comprit ce qu'était la clémence de Rome, et, dans l'année qui suivit le triomphe, il se laissa mourir de faim, ou il périt sous les lentes tortures de ses geôliers. Son fils aîné, Philippe, mourut avant lui ; l'autre, pour gagner sa vie, apprit le métier de tourneur ; plus tard l'héritier d'Alexandre parvint à la charge de greffier dans la ville d'Albe

CHAPITRE XXIII

RÉDUCTION DE LA MACÉDOINE ET DE LA GRÈCE EN PROVINCES ROMAINES

Terreur des rois après la chute de Persée. — Exécutions en Grèce. — Soulèvements dans la Macédoine : elle est réduite en province romaine (143). — Soumission de la Grèce (146). — Le royaume de Pergame réduit en province romaine (129).

Terreur des rois après la chute de Persée. — Le peuple romain n'avait, cette fois encore, rien pris pour lui, si ce n'est les 45 millions versés par Paul-Émile dans le trésor, et les tributs imposés à la Macédoine, qui permirent au sénat de ne plus demander l'impôt aux citoyens. Mais il n'avait pas besoin de réunir de nouveaux territoires à son empire pour étendre sa domination. L'effroi était partout. Prusias, roi de Bithynie, se présenta au sénat la tête rasée, avec le bonnet d'affranchi. Eumène, roi de Pergame, Masinissa, roi de Numidie, voulaient apporter eux-mêmes leurs lâches hommages ; on leur défendit l'entrée de l'Italie. Le roi de Syrie, Antiochus Épiphane, avait conquis une partie de l'Égypte, et assiégeait Alexandrie. Un député romain, Popilius, lui

ordonna de rentrer dans ses États. Antiochus demandant quelques jours pour délibérer, Popilius traça autour de lui un cercle sur le sable : « Avant de sortir de ce cercle, vous répondrez au sénat. » Et le roi avait rappelé ses armées, abandonné sa conquête.

Exécutions en Grèce. — En Grèce, tous ceux qu'on soupçonnait d'avoir, au fond du cœur, fait des vœux pour Persée furent enlevés, conduits en Italie et emprisonnés. Tout le sénat étolien, 550 membres, fut massacré. Tous les hommes considérés qui restaient encore en Épire, dans l'Acarnanie, l'Étolie et la Béotie, suivirent Paul-Émile à Rome. Mille Achéens, dénoncés au sénat comme partisans secrets de la Macédoine, y furent déportés.

Soulèvements dans la Macédoine ; elle est réduite en province romaine (143). — Dix-sept ans après, un aventurier, Andriscos, se donnant pour fils de Persée, souleva la Macédoine avec une armée de Thraces (149) et fit alliance avec les Carthaginois, qui commençaient alors leur troisième guerre punique. Il remporta d'abord quelques avantages; mais fut battu et pris par Métellus, qui l'envoya à Rome. Un second imposteur tenta vainement de renouveler la guerre quelques années plus tard. Le Sénat se décida cette fois à réduire la Macédoine en province (143).

Soumission de la Grèce (146). — La ligue achéenne avait été formée, ou du moins renouvelée, au milieu du troisième siècle avant notre ère. Aratus l'avait étendue à la plus grande partie du Péloponnèse. Mais elle était trop faible pour lutter sérieusement contre Rome. Quand la Macédoine fut tombée, rien ne pouvait rester debout en Grèce. En l'année 147, le sénat romain résolut de la détruire.

Les Achéens, qui depuis quarante ans tremblaient devant Rome, retrouvèrent quelque courage dans l'excès de l'humiliation. Ils prirent les armes et coururent au-devant des légions. Le consul Métellus les tailla en pièces; mais, en armant jusqu'aux esclaves, leur chef Diéos réunit encore 14 000 hommes, et, posté à Leuco-

pétra, à l'entrée de l'isthme de Corinthe, il attendit le nouveau consul Mummius. Sur les hauteurs voisines, les Achéens avaient placé leurs femmes et leurs enfants pour qu'ils les vissent vaincre ou mourir. Ils moururent; Corinthe fut prise et livrée aux flammes; la ligue fut dissoute; la Grèce enfin, sous le nom d'Achaïe, forma une nouvelle province romaine. On raconte que Mummius comprenait si peu ce qu'est un chef-d'œuvre de l'art, qu'il avait imposé aux négociants chargés de transporter en Italie les statues et les tableaux de Corinthe, l'obligation de les recommencer, s'ils les détérioraient ou les perdaient en route.

Le royaume de Pergame réduit en province romaine (129). — Le dernier roi de Pergame, Attale III, avait montré une cruauté insensée. Il se faisait tour à tour sculpteur, fondeur, médecin, et tuait tous ceux qui n'applaudissaient pas à ses folies. Il essayait sur ses parents, ses amis et ses gardes les plantes vénéneuses qu'il cultivait lui-même. Quand il mourut (133), le sénat prétendit que, par son testament, il avait institué le peuple romain son héritier. Dans ce legs, le sénat comprenait le royaume et voulut s'en saisir. Mais un membre de la famille royale, Aristonic, souleva les habitants, battit et fit prisonnier le consul Licinius Crassus, qui, pour ne pas survivre à cette honte, insulta un soldat barbare et se fit tuer. Perpenna, qui le remplaça, le vengea sans peine. Il s'empara d'Aristonic, qui fut envoyé à Rome et étranglé dans sa prison. Le royaume de Pergame devint une des provinces de la république, sous le nom d'Asie (129) [1].

1. *Synchronismes :* 165, Judas Machabée chasse les Syriens de Jérusalem; — 138, les Parthes font prisonnier Démétrius Nicator, roi de Syrie; — 135, l'empereur chinois Wou-ti fait rassembler les anciens livres échappés à la destruction ordonnée par l'empereur Chi-Hoang-Ti — Le poète comique Térence avait donné sa première comédie à Rome en l'an 166.

CHAPITRE XXIV

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE (149-146); DESTRUCTION DE CARTHAGE

Injuste conduite de Rome envers Carthage. Masinissa et Caton. — Guerre entre Masinissa et Carthage. — Les Romains commencent la troisième guerre punique (149). — Siége de Carthage. — Scipion Émilien. — Scipion Émilien rétablit la discipline et serre étroitement Carthage. — Réduction des villes voisines; dernières attaques; combat de six jours. — Destruction de la ville (146), réduction de l'Afrique carthaginoise en province.

Injuste conduite de Rome envers Carthage. Masinissa et Caton. — Après la bataille de Zama, les Romains avaient placé auprès de Carthage un ennemi implacable, le roi de Numidie, Masinissa « Les Carthaginois, disait le Numide, ne sont en Afrique que des étrangers; ils ont ravi à nos pères le territoire qu'ils possèdent. » Et à chaque occasion favorable il leur enlevait une province. Carthage n'osa se défendre, car les Romains lui avaient interdit de faire aucune guerre sans leur permission. « Au moins, disaient ses députés au sénat, décidez ce que vous voulez qu'on nous enlève. » C'était à la veille de la guerre contre Persée que ces plaintes arrivaient à Rome. Le sénat, ne voulant pas se donner en ce moment un nouvel ennemi, parut s'indigner contre Masinissa. Il promit justice et des arbitres; mais il traîna l'affaire en longueur, et quand la victoire de Pydna eut rendu l'iniquité sans danger, il députa quelques commissaires, parmi lesquels se trouvait Caton. Les Carthaginois refusèrent de se soumettre à un tribunal où leur ennemi avait d'avance gagné sa cause, et Masinissa garda ce qu'il avait usurpé. Mais Caton avait trouvé, avec surprise et colère, Carthage riche, peuplée, et prospère. Quand le haineux

vieillard revint à Rome, il laissa tomber dans la curie des figues qu'il tenait dans un pli de sa toge ; et, comme les sénateurs en admiraient la beauté : « La terre qui les porte, dit-il, n'est qu'à trois journées de Rome ; » depuis ce jour il ne cessa de répéter à la fin de ses discours : « Et, de plus, je pense qu'il faut détruire Carthage, *delenda est Carthago.* »

Guerre entre Masinissa et Carthage. — Cette malheureuse cité était encore déchirée par trois factions : les amis de Rome, ceux de Masinissa, et les patriotes. Les derniers, en 152, chassèrent les partisans du roi qui envahit aussitôt leurs terres. Cette fois, les Carthaginois envoyèrent 50 000 hommes contre Masinissa. Scipion Émilien était alors en Afrique; il suivit les deux armées, et du haut d'une colline, spectateur désintéressé, vit cent mille barbares s'égorger. Cette sanglante mêlée valait mieux qu'un combat de gladiateurs dans l'arène ; le Romain se vanta d'avoir goûté un plaisir digne des dieux. Masinissa, âgé de quatre-vingt-huit ans, monté à cru sur un cheval rapide, s'était encore battu comme le plus brave soldat. L'armée carthaginoise fut exterminée.

Les Romains se hâtèrent d'entrer en lice pour ne pas laisser au vainqueur une si riche proie. En vain Carthage, qui n'avait usé que du droit de légitime défense, proscrivit les auteurs de la guerre, et envoya des ambassades à Rome. « Donnez satisfaction au peuple romain », disaient les Pères Conscrits ; et quand les députés demandaient quelle satisfaction : « Vous devez le savoir. » Ils ne purent obtenir d'autre réponse (149).

Les Romains commencent la troisième guerre punique (149). — Utique, voyant Carthage menacée, se donna aux Romains ; c'était pour eux un port et une forteresse à trois lieues de Carthage. Aussitôt les deux consuls Censorinus et Manilius partirent avec une flotte nombreuse et 80 000 légionnaires. Des députés arrivent encore : « Les Carthaginois, disent-ils, se remettent à la discrétion du peuple romain. » On leur promet la conservation de leurs lois, de leur liberté et de leur territoire ; mais ils enverront à Li-

Lybée, en Sicile, 300 otages. Les otages livrés, les consuls déclarent que c'est en Afrique seulement qu'ils feront connaître leurs dernières intentions, et ils passent la mer avec leur formidable armée, sans que Carthage, assurée de la paix, envoie à leur rencontre une seule galère. Arrivés à Utique, ils demandent aux Carthaginois leurs armes. On leur apporte plus de 200 000 armures, 200 catapultes et un nombre infini de traits de toute espèce. « Maintenant, disent-ils, vous abandonnerez votre ville et vous irez vous établir à 10 milles dans les terres. » C'était une infâme perfidie. Les consuls y ajoutèrent la dérision. Censorinus leur vanta les avantages de la vie agricole, loin de cette mer trompeuse dont la vue nourrissait leurs regrets et de dangereuses espérances.

Siège de Carthage. —L'indignation réveilla ce peuple immense. Les patriotes ressaisirent le pouvoir; les partisans de Rome furent massacrés; on ferma les portes; les temples furent transformés en ateliers. Nuit et jour on fabriqua des armes; les femmes donnèrent leur chevelure pour faire des cordages; les esclaves furent affranchis et enrôlés; et Asdrubal, un des chefs du parti populaire, tint la campagne avec 20 000 hommes qu'il n'avait pas voulu désarmer. Lorsque les consuls s'avancèrent pour prendre possession de la ville, ils trouvèrent les murs garnis de défenseurs, échouèrent dans trois attaques, et virent leurs machines et une partie de leur flotte incendiées. Derrière eux les campagnes se soulevaient, et Asdrubal réunissait, dans son camp de Néphéris, jusqu'à 70 000 hommes.

Scipion Émilien. — Dans cette armée servait, comme tribun légionnaire, Scipion Émilien, fils de Paul-Émile et petit-fils de Scipion l'Africain. Il avait leurs vertus et leurs talents. Un jour une colonne d'attaque se trouvait compromise et aurait été massacrée s'il ne l'avait dégagée avec des troupes de réserve. Une autre fois, en se portant rapidement sur les derrières de l'ennemi, il sauva le camp de Manilius. L'armée lui dut encore son salut dans une expédition dirigée contre Asdrubal et qui

Carthage et Utique.

avait été mal conduite. D'autres services augmentèrent son crédit sur les soldats et sa renommée à Rome. Il gagna un général carthaginois qui passa dans le camp romain avec 2000 cavaliers. Il dissipa la jalousie et les soupçons de Masinissa, qui commençait à croire qu'après la ruine de Carthage viendrait la sienne. Au moment d'expirer, le vieux roi chargea Scipion de partager ses États entre ses trois fils.

Scipion Émilien rétablit la discipline et serre étroitement Carthage. — Scipion était allé à Rome demander l'édilité : le peuple tout d'une voix lui donna le consulat et la direction de la guerre. Avec lui, elle prit une face nouvelle. Il rétablit la discipline dans les légions; il rendit aux soldats l'habitude de l'obéissance, du courage et des travaux pénibles. Carthage était située sur un isthme, il le coupa d'un fossé et d'un mur haut de 12 pieds. Pour affamer les 700 000 habitants, il fallait encore fermer le port; il jeta à son entrée une digue large de 92 pieds à sa base, et de 24 à son sommet. Mais les Carthaginois creusèrent dans le roc une nouvelle sortie vers la haute mer, et une flotte bâtie avec les débris de leurs maisons faillit surprendre les galères romaines. Après tout un jour d'efforts, Scipion les refoula dans le port, et en garda l'entrée en y plaçant des machines qui couvraient de traits la nouvelle passe.

Réduction des villes voisines; dernières attaques; combat de six jours. — Laissant la famine faire d'affreux ravages dans la ville, il alla durant l'hiver forcer le camp de Nèphéris. La destruction de cette armée, seul espoir qui restait aux Carthaginois, décida les villes voisines à lui ouvrir leurs portes. Au retour du printemps, il reprit avec activité les opérations contre Carthage et enleva la muraille qui enceignait le port. Les Romains étaient dans la ville; mais pour arriver jusqu'à la forteresse Byrsa, placée au centre, il fallut traverser de longues rues étroites, où les Carthaginois, retranchés dans les maisons, firent une résistance acharnée. L'armée mit six jours et six nuits à atteindre la citadelle. Sur la promesse

qu'ils auraient la vie sauve, 50 000 hommes en sortirent, il y restait 11 000 transfuges, réfugiés avec Asdrubal au sommet de la citadelle dans le temple d'Esculape. Jusqu'alors Asdrubal avait dirigé la défense avec habileté et courage. Un moment de faiblesse le déshonora : il vint demander la vie à Scipion, qui le montra aux transfuges prosterné à ses pieds. Sa femme n'avait pas voulu le suivre. Elle monta au sommet du temple, parée de ses plus beaux vêtements, et s'adressant à Scipion : « Souviens-toi, s'écria-t-elle, de punir cet infâme, qui a trahi sa patrie, ses dieux, sa femme et ses enfants. O le plus vil des hommes, va orner le triomphe de ton vainqueur, et recevoir à Rome le prix de ta lâcheté ! » A ces mots elle égorgea ses deux enfants, et se précipita elle-même au milieu de l'incendie que les transfuges avaient allumé.

Destruction de la ville (146) ; réduction de l'Afrique carthaginoise en province. — Scipion abandonna au pillage ces ruines fumantes, et des commissaires envoyés par le sénat firent du territoire carthaginois une *province*. Ils renversèrent ce qui était encore debout dans la ville; et par les plus terribles imprécations vouèrent à une éternelle solitude la place où avait été Carthage. Du haut d'une colline, Scipion voyait s'accomplir l'œuvre de destruction. En face de cet empire écroulé, de ce peuple anéanti, de cette immense cité où il n'allait bientôt plus rester pierre sur pierre, il se sentit ému, et, au lieu de l'ivresse de la victoire, une mélancolique pensée le saisit. Il songea à l'avenir de Rome, et l'historien Polybe l'entendit tristement répéter ce vers d'Homère : « Un jour aussi verra tomber Troie, la cité sainte, et Priam, et son peuple invincible. »

CHAPITRE XXV

SOUMISSION DES GAULOIS CISALPINS ET DES ESPAGNOLS; FORMATION D'UNE PROVINCE ROMAINE DANS LA GAULE TRANSALPINE.

Soumission des Gaulois cisalpins. — Soumisssion des Ligures. — Guerres contre les Espagnols. — Viriathe (149-140). — Numance (133). — Formation d'une province romaine dans la Gaule transalpine (125).

Soumission des Gaulois cisalpins. — Les Gaulois de la Cisalpine croyaient qu'une vie meilleure était réservée à ceux qui tombaient, dans la bataille, sous le fer ennemi. De là ce courage invincible et cette résistance désespérée qu'ils opposèrent aux Romains. Ils comprirent trop tard qu'ils avaient eu tort d'abandonner Annibal. Quand il fut vaincu ils firent un dernier effort, et luttèrent sept années contre les Romains; mais ils étaient divisés, Rome ne l'était pas : ils succombèrent. Le sénat offrait la paix à un de ces peuples, les Boïens, à condition qu'ils céderaient la moitié de leur pays: ils aimèrent mieux abandonner le tout, et aller chercher au delà des Alpes sur les bords du Danube, d'abord dans la Bohême, plus tard en Bavière, une autre patrie où ils pussent vivre libres (192).

Soumission des Ligures. — A l'ouest des Gaulois cisalpins, dans l'Apennin septentrional, habitaient les Ligures. C'était un peuple sobre, brave, d'une activité infatigable. Ces montagnards agiles exercèrent pendant quarante ans la patience et le courage des légions romaines. En 189, ils tuèrent un préteur; en 186, ils battirent un consul, et mirent Paul-Émile lui-même en danger. Pour en venir à bout, il fallut les arracher au sol où ils se

montraient si braves, et en transporter 47 000 dans les solitudes du Samnium (180).

Guerres contre les Espagnols. — Les Carthaginois avaient soumis l'Espagne. Durant la seconde guerre punique, Scipion les en avait chassés, et les Espagnols l'y avaient aidé. Rome crut que ce peuple n'avait combattu que pour elle, dans le seul but de changer de maîtres. Après le traité qui suivit la bataille de Zama, elle déclara que l'Espagne formerait deux nouvelles provinces romaines. Mais cette population était si jalouse de son indépendance que les femmes combattaient comme les hommes, et qu'on vit des prisonniers espagnols percer les vaisseaux sur lesquels on les embarquait, et les faire couler bas en pleine mer plutôt que de se laisser conduire à Rome. A la nouvelle que le sénat les regardait comme des sujets, ils se soulevèrent, et en peu de temps les légions furent refoulées au nord de l'Èbre (197). Il fallut soixante-quatre années de combats pour les soumettre. Un homme et une ville, Viriathe et Numance, eurent principalement l'honneur de cette longue résistance

Viriathe (149 - 140). — Le préteur Galba ayant perdu 9000 hommes dans une bataille contre les Lusitaniens, peuple qui habitait la vallée inférieure du Tage, avait eu recours à une ruse atroce. Feignant de traiter avec eux, il leur avait offert des terres fertiles, les avait dispersés, sous ce prétexte, en divers cantons, puis était tombé sur eux à l'improviste, et en avait massacré plus de 30000.

Un pâtre, nommé Viriathe, échappa à ce guet-apens : il ranima le courage de ses compatriotes, les enflamma du désir de la vengeance, et commença contre les Romains une guerre de surprises et d'escarmouches, où ils perdirent leurs meilleurs soldats (149). Après sept ans de succès partiels, il mit le comble à sa gloire en forçant le consul Fabius Servilianus, enfermé dans un défilé, à signer un traité où il était dit : « Il y aura paix entre le peuple romain et Viriathe » (141). Mais un nouveau crime arrêta le héros lusitanien dans sa fortune. Le successeur de Servilius Cépion le fit assassiner (140). Son

peuple se soumit. On transporta une partie des Lusitaniens sur le rivage de la Méditerranée, où fut fondée pour eux la ville de Valence. Le successeur de Cépion, Junius Brutus, pénétra chez les Gallaïques jusqu'au bord du Grand Océan. Il croyait la domination romaine arrivée aux extrémités de la terre, et il montra à ses légions le soleil allant éteindre ses rayons dans les mers inconnues de l'Occident, limite dernière du monde.

Prise de Numance (133). — Numance était une petite ville bâtie sur une hauteur escarpée au bord du Douro, et qui refusa de reconnaître la domination romaine quand le reste de l'Espagne l'acceptait. Les Numantins n'étaient que 8000 hommes : ils n'en battirent pas moins deux consuls. Un troisième, Mancinus, se laissa envelopper dans une gorge sans issue. Il promit la paix, si l'on ouvrait les passages. Les Numantins exigèrent du consul que le traité fût juré par son questeur Tibérius Gracchus, fils d'un autre Gracchus qui avait commandé avec justice en Espagne et dont le nom y était vénéré (137). Comme aux Fourches Caudines, le sénat déchira le traité, livra Mancinus, et recommença la guerre.

Les consuls suivants ne surent pas effacer cette honte : deux armées échouèrent honteusement devant cette petite cité. Les soldats se mutinaient et perdaient courage, s'enfuyant dès que paraissait l'ennemi. Ces vainqueurs du monde ne pouvaient plus soutenir la vue d'un Numantin. Rome dut envoyer contre cette bourgade le destructeur de Carthage, Scipion Émilien, et 60 000 hommes.

Dès qu'il fut au camp, Scipion en bannit la mollesse et l'oisiveté. Il exigea des soldats les plus rudes travaux, leur fit faire de longues marches chargés de sept pieux, de leurs armes, de vingt jours de vivres, les força à creuser des fossés pour les combler, à élever des murs pour les abattre ; et, comme ils se plaignaient : « Couvrez-vous de boue, leur dit-il, puisque vous craignez de vous couvrir de sang ! » Bientôt Numance fut enfermée d'une quadruple ligne de retranchements, et la famine y devint intolérable. Les habitants supplièrent Scipion de

leur accorder une bataille : ils voulaient mourir en gens de cœur. Il ne quitta point son camp : alors ils mirent le feu à leurs maisons et s'entr'égorgèrent (133). Scipion ne put mener derrière son char de triomphe que cinquante de ces braves et point de butin.

L'Espagne était soumise, moins les montagnards du Nord, les Astures, les Cantabres, les Vascons, qui restèrent indépendants jusqu'au temps d'Auguste.

Formation d'une province romaine dans la Gaule transalpine (125). — En l'année 133, Rome était maîtresse de l'Italie et de l'Espagne, mais il lui manquait une route allant de l'une à l'autre péninsule ; elle n'avait pas un pouce de terre entre les Pyrénées et les Alpes. Marseille lui fournit l'occasion d'y gagner une province.

La ville phocéenne prospérait, grâce à un gouvernement habile et fort, et elle couvrait de ses comptoirs toute la côte, depuis le Var jusqu'à l'Èbre. Les peuples du voisinage, inquiets d'une ville qu'ils avaient vue naître, se jetèrent sur les terres des Massaliotes. Ceux-ci, ennemis, à cause de leur marine, des Carthaginois et des Étrusques, avaient soigneusement cultivé l'amitié de Rome. Menacés, ils l'appelèrent à leur secours (154).

Une première fois les légions vainquirent pour eux. Mais en 125, les Romains, de nouveau accourus aux cris de détresse de Marseille, gardèrent ce qu'ils avaient conquis. Ils en formèrent une province à laquelle le consul Sextius donna une capitale, en fondant *Aquæ Sextiæ* (Aix, 112).

Les Éduens, entre la Saône et la Loire (Bourgogne), demandèrent aussitôt à entrer dans l'alliance de Rome. Les Allobroges (Savoie et Dauphiné), plus rapprochés de la nouvelle province, vinrent au contraire l'attaquer : 20 000 barbares restèrent sur le champ de bataille (121). L'année suivante, les Romains franchirent à leur tour l'Isère ; mais le roi des Arvernes, Bituit, les rappela soudain en jetant derrière eux 200 000 Gaulois. Quand le roi barbare, monté sur son char d'argent et entouré de sa meute de chiens de combat, vit le petit nombre des lé-

gionnaires : « Il n'y en a pas là, dit-il, pour un repas de mes chiens ; » mais la discipline, la tactique, surtout les éléphants, vainquirent cette multitude. Quelque temps après, Bituit, attiré à une conférence, fut enlevé, chargé de chaînes et conduit à Rome.

On réunit à la province tout le pays que le Rhône enveloppe, depuis le lac Léman jusqu'à son embouchure. Les consuls des années suivantes passèrent le Rhône et étendirent la province jusqu'aux Pyrénées. La colonie de *Narbo Martius* (Narbonne) dut veiller sur les nouveaux sujets.

CHAPITRE XXVI

CATON LE CENSEUR

État de la République romaine : ruine des mœurs. — Caton le Censeur; austérité de sa vie. — Il est questeur de Scipion. — Sa préture; son consulat. — Il fait accuser Scipion l'Africain — Exil et mort de Scipion (183). — Censure de Caton (184).

État de la République romaine : ruine des mœurs. — Rome avait déjà conquis ce qui devait faire la meilleure part de l'héritage des Césars : toute l'Italie, la Grèce, l'Asie occidentale, une partie de l'Afrique, l'Espagne et le sud-est de la Gaule. Mais à ces conquêtes qu'avait-elle gagné? Au dehors une grande gloire, au dedans de grandes misères. Les richesses, fruit de tant de victoires, avaient causé une perturbation profonde par leur introduction soudaine au milieu d'une société sans industrie ni commerce. Les mœurs ne purent y résister. « Tu demandes, dit Juvénal, d'où viennent nos désordres ! Une humble fortune conservait jadis la vertu des femmes latines. De longues veilles, des mains endurcies au travail,

Annibal aux portes de Rome, et les citoyens en armes sur les murailles, défendaient du vice les modestes demeures de nos pères. Maintenant la luxure a fondu sur nous, et le monde vaincu s'est vengé en nous donnant ses vices. »

Ce n'étaient pas seulement les bonnes mœurs des anciens jours qui avaient disparu, mais le patriotisme, le respect de la loi et l'égalité des citoyens. Au lieu d'un peuple uni, il y avait à Rome deux classes qui se haïssaient : d'une part, quelques familles très riches, très fières et qui faisaient des magistratures et des commandements leur patrimoine héréditaire ; de l'autre une foule immense de pauvres prêts à vendre leur vote pour une élection ou leurs bras pour une émeute. La ruine de la république était donc imminente. Deux hommes essayèrent de la sauver : Caton le Censeur, en ramenant l'antique sévérité des mœurs ; Tibérius Gracchus, par une révolution politique et sociale

Caton le Censeur. Austérité de sa vie. — Caton, qu'on a surnommé le Censeur pour le distinguer d'un de ses descendants appelé Caton d'Utique, naquit en 233, dans le village de Tusculum, aujourd'hui Frascati. Il cultiva longtemps de ses mains une petite propriété dans le pays des Sabins, près de la chaumière de Curius Dentatus (voy. ci-dessus, p. 64). Il s'inspira des exemples de désintéressement et de vie laborieuse et frugale qu'avait donnés ce grand citoyen. Économe pour lui-même comme pour l'État, il disait qu'une chose dont on peut se passer, ne valût-elle qu'une obole, est toujours trop chère ; et tant qu'il fut à la tête des légions, il ne prit, dans les greniers publics, pour lui et sa suite, que trois médimnes de blé par mois. Durant son consulat, jamais son dîner ne lui coûta plus de 30 as, et, avant de quitter l'Espagne, il vendit son cheval de guerre pour épargner à la république les frais du transport.

Il est questeur de Scipion. — Un patricien, Valérius Flaccus, témoin de ses vertus et voulant voir un tel homme arriver aux charges publiques, le fit venir à

Rome, où il se fit promptement connaître par un caractère qui ne savait se plier à aucune complaisance mauvaise et par une éloquence qui réalisait la définition donnée par lui-même de l'orateur : l'homme honnête, habile dans l'art de bien dire. A l'armée, où il servit dès l'âge de dix-sept ans, ses talents, son courage, le firent arriver rapidement au grade de tribun légionnaire. En 205 il fut envoyé en Sicile comme questeur de Scipion l'Africain. En attendant que ses préparatifs fussent achevés, Scipion, à Syracuse, vivait au milieu des livres, du faste et des plaisirs. Caton s'irrita de cette mollesse et de ces dépenses. Il fit des représentations ; le général y répondit avec hauteur et le renvoya en disant : « Je n'ai pas besoin d'un questeur si exact. » Caton ne le quitta pas à la veille de la guerre, mais de ce jour Scipion lui devint suspect.

Sa préture; son consulat. — Après avoir exercé l'édilité plébéienne, Caton obtint la préture de Sardaigne. Il bannit de l'île tous les usuriers et refusa l'argent que la province voulait lui allouer, suivant l'usage, pour frais de représentation. Cette conduite, la sévérité de ses mœurs et sa rude éloquence attirèrent sur lui tous les regards. Dès l'année 195 les comices l'élevèrent au consulat. On demandait alors l'abrogation d'une loi qui limitait la dépense des femmes dans leur parure. Caton s'y opposa par un discours éloquent. Plaute aussi venait de tracer au théâtre, dans l'*Aulularia*, une mordante satire du luxe des matrones. Mais le poète et le consul échouèrent. La loi fut abrogée. Caton partit aussitôt pour l'Espagne. A son arrivée, il renvoya tous les fournisseurs. « La guerre nourrira la guerre, » dit-il. De continuels exercices, une infatigable vigilance, rendirent à son armée l'aspect des vieilles légions. Cette campagne, que Caton écrivit, fit beaucoup d'honneur à ses talents militaires, et lui valut le triomphe ; sa conduite à la bataille des Thermopyles accrut encore sa réputation (voy. p. 103).

Il fait accuser Scipion l'Africain. — Caton, voulant régénérer l'État par un retour à l'ancienne rusticité,

était naturellement l'ennemi de Scipion l'Africain, qui introduisait à Rome toute l'élégance des Grecs. En l'année 187, le tribun Pétilius, à son instigation, somma Scipion de rendre compte de l'emploi des trésors que le roi de Syrie, Antiochus, lui avait livrés après la bataille de Magnésie (voy. p. 103). L'Africain fit apporter ses registres dans le sénat, et les déchira en s'écriant : « Il n sera pas dit que j'aurai subi l'affront de répondre à une pareille accusation ; qu'il m'aura fallu rendre raison de 4 millions de sesterces, quand j'en ai fait entrer 200 millions dans le trésor. »

Caton, décidé à ramener sous le niveau de l'égalité républicaine cet orgueilleux citoyen, dont l'exemple encourageait le mépris des lois et des magistrats, le dédain des mœurs et des institutions de son pays, le fit accuser par un autre tribun d'avoir vendu la paix au roi de Syrie.

Au jour marqué, Scipion monta à la tribune : « Tribuns et vous, Romains, dit-il avec une magnifique insolence, c'est à pareil jour que j'ai vaincu Annibal et les Carthaginois. Comme il convient, dans une telle journée, de surseoir aux procès, je vais de ce pas au Capitole rendre hommage aux dieux. Venez avec moi les prier de vous donner toujours des chefs qui me ressemblent ; car si vos honneurs ont devancé mes années, c'est que mes services avaient prévenu vos récompenses. » Et il monta au Capitole, entraînant le peuple tout entier sur ses pas.

Exil et mort de Scipion (183). — Toutefois, ne prévoyant désormais qu'attaques de la jalousie et débats avec les tribuns, il se retira à Liternum pour ne point comparaître. On allait le condamner absent. Un tribun, Sempronius Gracchus, s'écria : « Tant que P. Scipion ne sera pas de retour à Rome, je ne souffrirai pas qu'il soit mis en cause. Eh quoi ! ni les services ni les honneurs mérités n'assureront donc jamais aux grands hommes un asile inviolable et sacré, où, sinon entourés d'hommages, du moins respectés, ils puissent reposer leur vieillesse ! » L'affaire fut abandonnée, et le sénat en corps remer-

cia Gracchus d'avoir sacrifié ses inimitiés personnelles à l'intérêt général. Retiré dans sa villa, dont n'aurait pas voulu le plus obscur des contemporains de Sénèque, Scipion y acheva sa vie dans le culte des Muses. Polybe place sa mort dans la même année que celle de Philopœmen et d'Annibal (183). On croit voir encore aujourd'hui à Pratica, l'antique Liternum, son tombeau et le second mot de cette inscription qu'il y avait fait graver : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes cendres. »

L'exil de Scipion enhardit ses ennemis ; Caton fit reprendre l'accusation contre Scipion l'Asiatique, qui laissa saisir et vendre ses biens. Leur produit ne put couvrir l'amende. Sa pauvreté prouvait son innocence.

Censure de Caton (184). — Caton triomphait. Les Scipions étaient humiliés, et avec eux toute la noblesse. En l'année 184, le peuple, malgré la vive opposition des nobles, donna la censure à cet homme nouveau. La noblesse et les républicains furent rudement flagellés. Il raya sept membres du sénat, et parmi eux un consulaire. Il afferma les impôts à de très hauts prix et les travaux publics au rabais. Il comprit dans le recensement de la fortune des citoyens les bijoux, les voitures, les parures des femmes et les jeunes esclaves pour une valeur décuple du prix qu'ils avaient coûté, et il les frappa d'un impôt onéreux. Il supprima les prises d'eau qui appauvrissaient les fontaines publiques au profit de quelques riches particuliers. Il fit paver les abreuvoirs, nettoyer et construire des égouts, percer un chemin à travers la montagne de Formies, et élever la basilique[1] Porcia. Il fit défendre aux rois de venir à Rome, où ils laissaient toujours quelques vices de leur cour, et chasser le philosophe Carnéade, qui enseignait le mépris des dieux.

Un parti nombreux sympathisait avec le rigide censeur, et quand il sortit de charge, le peuple lui érigea une statue avec cette inscription : « A Caton, pour avoir,

1. *Basilique*, bâtiment qui servit d'abord aux négociants pour leurs affaires, plus tard aux tribunaux, plus tard encore au culte chrétien ; de là le sens moderne du mot.

par de salutaires ordonnances et de sages institutions, relevé la république romaine, que l'altération des mœurs avait mise sur le penchant de sa ruine. »

Dans cette rude guerre que Caton fit aux mœurs de son temps, il eut des luttes à soutenir : il fut cinquante fois accusé et appelé en justice. La dernière fois il avait 83 ans. A 85, il cita encore devant le peuple Servilius Galba, car il avait, dit Tite-Live, une âme et un corps de fer, et la vieillesse, qui use tout, ne put le briser. Mais ses efforts furent inutiles : Rome, oubliant chaque jour davantage ses dieux, ses mœurs et la liberté, fut entraînée à une révolution inévitable.

CHAPITRE XXVII

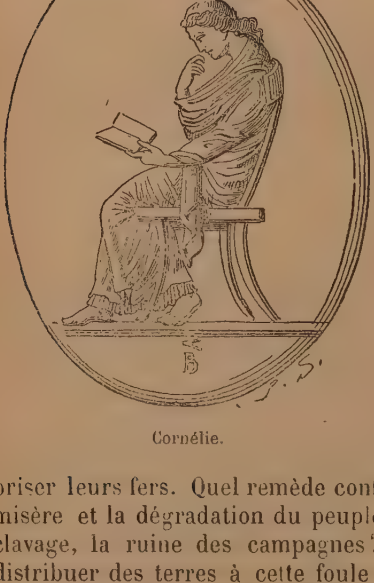
LES GRACQUES (133-121)

Cornélie. — Tibérius Gracchus (133). — Loi agraire de Tibérius Gracchus. — Opposition des grands. — Déposition du tribun Octavius. — Difficultés pour l'exécution de la loi agraire. — Meurtre de Tibérius (133). — Mort de Scipion Émilien (129). — Tribunat de Caïus Gracchus (123). — Opposition de Livius Drusus. — Meurtre de Caïus (121)

Cornélie. — Tibérius et Caïus Gracchus étaient fils de Sempronius Gracchus, le pacificateur de l'Espagne, et de la fameuse Cornélie, fille de Scipion l'Africain. Ils perdirent jeunes leur père, mais Cornélie le remplaça dignement. Elle les entoura des maîtres les plus habiles de la Grèce, et dirigea elle-même leur éducation. Une dame campanienne étalait un jour devant elle une foule de bijoux et de joyaux, et lui demanda à voir les siens. Cornélie appela ses enfants, les lui montra et dit : « Voilà

ma parure. » Après la mort de son époux, elle refusa, avec la main d'un Ptolémée, la couronne d'Égypte.

Tibérius Gracchus (133). — Tibérius, plus âgé que son frère de neuf ans, servit d'abord en Afrique avec distinction; il monta le premier sur les murs d'une ville ennemie. Plus tard, il suivit en Espagne, comme questeur, le consul Mancinus dont il sauva l'armée, en obtenant des Numantins un traité qu'ils refusaient au consul. Le sénat déchira le traité et voulut livrer à l'ennemi le consul et son questeur, nus et les mains liées, comme des esclaves. Mais le peuple ne permit pas que Tibérius fût puni pour l'impéritie de son chef, et Mancinus seul fut livré.



Cornélie.

En revenant de Numance, Tibérius trouva les fertiles campagnes de l'Étrurie désertes; dans Rome une multitude oisive et affamée; dans l'Italie entière, des millions d'esclaves qui songeaient à briser leurs fers. Quel remède contre ce triple mal : la misère et la dégradation du peuple, l'extension de l'esclavage, la ruine des campagnes? Un seul, peut-être : distribuer des terres à cette foule indigente, ce qui la ferait refluer de la ville vers les champs, et l'obligerait à travailler, au lieu de mendier. C'est parce que dans l'ancienne Rome il y avait peu d'esclaves et de mendiants, mais beaucoup de petits propriétaires très laborieux, que le peuple romain avait été si fort et avait fait

de si grandes choses. Tibérius ne se proposa rien moins que de reconstituer cet ancien peuple qui maniait tour à tour la bêche et l'épée, en distribuant aux pauvres les terres qui appartenaient à l'État, mais que les grands avaient usurpées. C'est là ce qu'on appelle sa loi agraire.

Loi agraire de Tibérius Gracchus. — Dès que Tibérius eut été élevé au tribunat, le peuple attendit de lui de grandes choses. Les portiques, les murs des temples et les tombeaux furent couverts d'écrits par lesquels on l'excitait à faire rendre aux pauvres les terres du domaine public. Après avoir pris conseil de son beau-père Appius, ancien consul et censeur, du grand pontife Licinius Crassus et du fameux jurisconsulte Mucius Scævola, consul de cette année, il proposa, dans une assemblée du peuple, la loi suivante :

« Que personne ne possède plus de 500 arpents de terres conquises ;

« Que personne n'envoie aux pâturages publics plus de 100 têtes de gros bétail ou plus de 500 têtes de petit bétail ;

« Que chacun ait sur ses terres un certain nombre d'ouvriers de condition libre. » C'était l'ancienne loi de Licinius Stolon, qu'aucune prescription légale n'avait abolie.

Opposition des grands. — Les riches, détenteurs des terres publiques, furent frappés de stupeur. On voulait donc, disaient-ils, leur arracher les tombeaux de leurs aïeux, la dot de leurs épouses, l'héritage de leurs pères, des terres qu'ils avaient légitimement acquises à prix d'argent, qu'ils avaient améliorées, couvertes de constructions?

Et beaucoup disaient vrai, car ces terres avaient été depuis bien longtemps usurpées sur l'État, et depuis longtemps aussi avaient passé de main en main, comme des propriétés particulières.

Le jour des comices venu, Tibérius monta à la tribune, et s'adressant aux riches : « Cédez quelque peu de votre richesse, si vous ne voulez pas vous voir tout ravir un

jour. Eh quoi ! les bêtes sauvages ont leurs tanières, et ceux qui versent leur sang pour l'Italie ne possèdent rien que l'air qu'ils respirent ! Sans toit où s'abriter, sans demeure fixe, ils errent avec leurs femmes et leurs enfants. Les généraux les trompent quand ils les exhortent à combattre pour les temples des dieux, pour les tombeaux de leurs pères. De tant de Romains, en est-il un seul qui ait un tombeau, un autel domestique ? Ils ne combattent, ils ne meurent que pour nourrir le luxe et l'opulence de quelques-uns. On les appelle les maîtres du monde, et ils n'ont pas en propriété une motte de terre. »

Déposition du tribun Octavius. — Le peuple allait voter, lorsque le tribun Octavius, gagné par les riches, opposa son veto. En vain Tibérius employa les plus éloquentes prières ; en vain il lui offrit, pour le désintéresser, de lui rendre sur son propre bien les terres que la loi lui enlèverait : le tribun resta inébranlable ; cette fermeté poussa Tibérius à des mesures violentes.

« Puisque, tous deux tribuns du peuple, dit Tibérius à son collègue, nous sommes égaux en puissance, il faut que l'un de nous deux soit déposé ; prenez sur moi les suffrages. » Octavius s'y refusant : « Eh bien, demain le peuple décidera si un tribun opposé aux intérêts qu'il doit défendre peut rester en charge. » Déjà dix-sept tribus sur trente-cinq avaient voté toutes pour la destitution. Tibérius veut tenter un dernier effort ; il arrête les suffrages, et tenant Octavius étroitement embrassé, il le conjure, au nom de leur vieille amitié, de ne pas s'exposer à l'affront d'une destitution publique, de lui épargner à lui-même l'odieux d'une mesure si dure. Octavius fut ému de ces prières, ses yeux se remplirent de larmes, et il garda longtemps le silence ; mais ses regards s'étant portés sur la foule des riches, il craignit leurs reproches et répondit : « Qu'il soit fait ainsi que le peuple le voudra. » Il fut déposé, arraché de la tribune, et il aurait été massacré par la foule furieuse, si Tibérius ne fût accouru pour le sauver. Un esclave qui le précédait

tomba percé de coups. Ce fut le premier sang versé dans ces guerres civiles, comme la déposition d'Octavius fut la première atteinte à l'inviolabilité tribunitienne.

Difficultés pour l'exécution de la loi agraire. — Alors la loi passa; trois commissaires furent nommés : Tibérius, son frère Caïus, en ce moment en Espagne, et son beau-père Appius. Mais aussitôt commencèrent les innombrables difficultés d'exécution que Tibérius n'avait pas prévues. Comment reconnaître ces terres du domaine usurpées depuis des siècles? Par où commencer? comment distribuer les lots? Puis il fallait contenir l'impatience des pauvres et déjouer le mauvais vouloir des grands. Rome présentait un curieux spectacle : les riches avaient pris des vêtements de deuil, et parcouraient la ville en sollicitant la pitié du peuple; en secret, ils apostaient des assassins pour tuer le tribun. Tibérius, averti, porta sous sa robe un poignard dont il laissa passer la pointe.

Meurtre de Tibérius (133). — Mais le peuple, n'ayant plus rien à attendre de lui, le délaissait peu à peu. Cependant on l'aimait encore. Un de ses amis étant mort subitement, ils voulurent porter le corps eux-mêmes, et quand Tibérius parut sur la place publique en vêtements de deuil, conduisant par la main ses deux enfants, et demandant pour eux, pour leur mère, la protection du peuple, la foule s'émut et un grand nombre de citoyens firent pendant quelque temps, le jour et la nuit, une garde vigilante autour de leur tribun. Mais déjà ils lui reprochaient l'atteinte portée par lui au tribunat. Un certain Annius, qu'il accusait, lui ayant dit : « Si j'en appelle à un de tes collègues, et qu'il oppose son veto, le feras-tu déposer? » Tibérius, déconcerté, congédia l'assemblée sans répondre.

Pour échapper à toutes les haines qu'il avait soulevées, il lui fallait un second tribunat : il le demanda. Mais le plus grand nombre de ses partisans étaient alors retenus aux champs par la moisson, et parmi les tribuns, ses collègues, plusieurs lui étaient contraires. Cependant le

jour de l'élection il fut accueilli avec les acclamations les plus affectueuses, et l'on veilla à ce que personne ne l'approchât qui ne fût bien connu. Mais, quand il voulut prendre les suffrages, les riches et quelques-uns de ses collègues s'écrièrent qu'un tribun ne pouvait être continué deux ans de suite dans sa charge. Une collision était inévitable : les amis de Tibérius se jetèrent sur les opposants qui s'enfuirent avec les tribuns de leur parti, en répandant le bruit, par la ville, que Tibérius avait destitué tous ses collègues et s'était proclamé lui-même tribun pour l'année suivante.

Dans ce moment survint le sénateur Fulvius Flaccus. Il monta sur un lieu d'où il pouvait être vu de toute l'assemblée, et fit signe de la main qu'il avait à parler à Tibérius. Le tribun ordonna qu'on lui ouvrît passage. Fulvius déclara que, dans l'assemblée du sénat, les riches avaient formé le dessein de le tuer, et qu'ils avaient armé un grand nombre de leurs amis et de leurs esclaves.

A cet avis, ceux qui entouraient Tibérius ceignirent leurs robes, et s'armèrent de tout ce qui se trouva à leur portée. Ceux à qui l'éloignement n'avait pas permis d'entendre les paroles de Fulvius demandant la cause de ces préparatifs, Tibérius porta la main à sa tête, pour faire connaître le danger qui le menaçait. Aussitôt ses ennemis coururent dire au sénat qu'il demandait le diadème.

Sur cette fausse nouvelle, Scipion Nasica requit le consul d'aller au secours de Rome et d'abattre le tyran. Scævola répondit avec douceur qu'il ne donnerait pas l'exemple d'employer la violence, et qu'il ne ferait périr aucun citoyen qui n'aurait pas été jugé dans les formes. « Si le peuple, ajouta-t-il, ou gagné ou forcé par Tibérius, rend quelque ordonnance qui soit contraire aux lois, je ne la ratifierai pas. » Alors Nasica s'élançant de sa place : « Puisque le premier magistrat, s'écria-t-il, trahit la république, que ceux qui veulent aller au secours des lois me suivent! » En disant ces mots, il se couvrit la tête

d'un pan de sa robe et marcha au Capitole, où se trouvait le tribun, entraînant avec lui une partie du sénat et des riches, qui, suivis de leurs esclaves armés de bâtons et de massues, saisissaient encore les débris et les pieds des bancs que le peuple brisait dans sa fuite. Ils montèrent ainsi vers Tibérius et frappèrent tous ceux qui lui faisaient un rempart de leurs corps. Plusieurs furent tués D'autres furent poussés jusqu'à la roche Tarpéienne et précipités; le reste s'enfuit.

Tibérius lui-même tournait autour du temple dont les prêtres avaient fermé les portes; s'étant heurté contre un cadavre, il tomba près des portes mêmes, au pied des statues des rois. Au moment où il se relevait, un de ses collègues le frappa à la tête avec le pied d'un banc; le second coup fut porté par un autre tribun, qui s'en vanta comme d'une belle action. Plus de trois cents de ses partisans périrent avec lui. Après avoir épuisé sur leurs cadavres tous les outrages, on les jeta dans le Tibre.

La terreur remplit quelque temps la ville : les amis de Tibérius furent bannis ou exécutés ; toutefois personne n'osa toucher à sa loi. Il arriva même, peu à peu, que le tribun mort redevint redoutable ; le peuple s'accusait de l'avoir laissé périr, et le sénat fut obligé de donner à son meurtrier, Scipion Nasica, une mission lointaine, pour le soustraire aux insultes de la multitude.

Mort de Scipion Emilien (129). — Un adversaire inattendu se leva contre le parti populaire. Le destructeur de Carthage et de Numance, Scipion Émilien, s'indignait de la lâcheté de ce peuple qui avait refusé d'échanger sa misère contre l'aisance que lui offrait Tibérius, à condition de quitter Rome pour retourner au travail des champs. Il voulait, lui aussi, réorganiser l'Etat, afin de prévenir une révolution, mais en s'appuyant pour la faire sur les peuples italiens et non sur la populace de la ville, qui, recrutée par l'affranchissement dans toutes les nations vaincues, n'avait que des sentiments d'esclaves. Il osa leur dire, un jour qu'ils l'interrompaient au Forum : « Silence! vous que l'Italie ne reconnaît pas pour ses

enfants! » Et, comme des murmures s'élevaient encore. « Ceux que j'ai amenés ici enchaînés ne m'effrayeront point, s'écria-t-il, parce qu'aujourd'hui on leur a ôté leurs fers » Et les affranchis se turent.

Mais un matin on le trouva mort dans son lit. Il ne fut point fait d'enquête sur cette mort; on craignait de rencontrer quelque grand coupable, car une partie du sénat le redoutait autant que Tibérius. Celui qui avait détruit *les deux terreurs de Rome* n'eut pas même de funérailles publiques; mais un de ses adversaires politiques lui rendit un glorieux témoignage. Métellus le Macédonique voulut que ses fils portassent le lit funèbre. « Jamais, leur dit-il, vous ne rendrez le même devoir à un plus grand homme » (129).

Tribunat de Caius Gracchus (123). — Caïus Gracchus avait vingt et un ans à la mort de son frère. Plus éloquent, plus ambitieux, il donna à la lutte commencée par Tibérius des proportions plus grandes. Celui-ci n'avait voulu que soulager les pauvres; Caïus prétendit changer toute la constitution. Élu tribun pour l'an 123, il fit confirmer de nouveau la loi agraire, établit des distributions de blé au peuple, de vêtements aux soldats, fonda des colonies pour les citoyens pauvres et porta un coup fatal à la puissance du sénat, en lui enlevant l'administration de la justice pour la donner aux chevaliers. « D'un coup, dit-il, j'ai brisé l'orgueil et la puissance des nobles. »

Ceux-ci le savaient et le menaçaient de leur vengeance. « Mais, répondait-il, quand vous me tueriez, arracheriez-vous de vos flancs le glaive que j'y ai enfoncé? » Il proposa ensuite de donner aux alliés latins tous les droits des citoyens romains, et aux Italiens celui de suffrage. Pendant deux années, aimé du peuple, des chevaliers et des Italiens, il fut tout-puissant dans Rome.

Opposition de Livius Drusus. — Le sénat, pour ruiner son crédit et le battre par ses propres armes, fit, à chaque mesure qu'il proposait, ajouter par un tribun à lui, Livius Drusus, des dispositions plus populaires.

Fatigué de cette lutte étrange, Caïus partit pour conduire 6000 colons romains à Carthage. Cette absence, imprudemment prolongée durant trois mois, laissait le champ libre à Drusus. Lorsque Caïus reparut, sa popularité était ruinée, ses amis menacés, les chevaliers détachés de lui, et un de ses plus violents ennemis, Opimius, élevé au consulat ; lui-même il ne put obtenir sa réélection à un troisième tribunat.

Meurtre de Caïus (121). — Le nouveau consul ordonna une enquête sur la colonie de Carthage, et parla tout haut de casser les lois de Caïus. Des deux côtés on se prépara au combat. Opimius, investi de la puissance dictatoriale par la formule consacrée : *Caveat consul*, fit prendre les armes aux sénateurs, aux chevaliers et à leurs esclaves, et durant la nuit occupa en force le Capitole. Caïus et l'ancien consul Fulvius allèrent se retrancher dans le temple de Diane sur l'Aventin, après avoir appelé sur leur route les esclaves à la liberté. Le consul avait des archers crétois et de l'infanterie régulière. La lutte ne pouvait être douteuse. Caïus, poursuivi jusqu'au delà du Tibre, se fit tuer par un esclave, qui se poignarda sur le corps de son maître. Opimius avait promis de payer la tête de l'ancien tribun son pesant d'or. Septimuléius en fit sortir la cervelle, coula du plomb fondu à la place, et l'apporta au consul. Ce jour-là, 3000 partisans de Caïus périrent ; ceux qu'on ne tua pas dans l'action furent égorgés en prison. On rasa leurs maisons ; on confisqua leurs biens ; on défendit à leurs veuves de porter leur deuil ; on prit même la dot de la femme de Caïus.

Plus tard le peuple dressa aux Gracques des statues, et il éleva aux lieux où ils avaient péri, des autels ; longtemps on y fit des sacrifices et des offrandes. Cette tardive reconnaissance consola Cornélie, trop fidèle peut-être à son grand caractère. Retirée dans sa maison du cap Misène, au milieu des envoyés des rois et des lettrés de la Grèce, elle se plaisait à raconter à ses hôtes surpris la vie et la mort de ses deux fils, sans verser une larme, et

comme si elle eût parlé de quelques héros des anciens temps. Seulement on l'entendait quelquefois ajouter au récit des exploits de son père l'Africain : « Et les petits-fils de ce grand homme étaient mes enfants. Ils sont tombés dans les temples et les bois sacrés des dieux. Ils ont les tombeaux que leurs vertus méritent, car ils ont sacrifié leur vie au plus noble but, au bonheur du peuple. »

CHAPITRE XXVIII

JUGURTHA; MARIUS; GUERRE DES CIMBRES

Jugurtha. — Guerre contre Jugurtha (111-106). — Marius. — Premier consulat de Marius (107). — Guerre des Cimbres (113-101). — Bataille d'Aix (102). — Les Cimbres en Italie (101). — Bataille de Verceil (101).

Jugurtha. — Un prince numide, Jugurtha, semblait avoir hérité de l'indomptable courage et de l'ambition de son aïeul, Masinissa. C'était le meilleur cavalier de l'Afrique, et nul n'attaquait le lion avec plus d'ardeur ; personne aussi n'avait moins de scrupules. Élevé par son oncle Micipsa, il le força de lui laisser, quand il mourut, une part de son royaume, bien que Micipsa eût deux fils. De ces deux princes, Jugurtha égorgea l'un et chassa l'autre, Adherbal. Celui-ci se plaignit à Rome (117) : le sénat envoya des commissaires pour lui faire rendre justice ; Jugurtha les acheta, prit son cousin par famine dans Cirta (Constantine) et le fit périr dans les supplices.

Tant d'audace appelait un châtiment ; mais le premier général qu'on envoya contre Jugurtha lui vendit la paix (111). Un tribun cita le roi à Rome ; il osa comparaître, et quand

le tribun lui ordonna de répondre, un autre, qu'il avait acheté, lui défendit de parler. Un compétiteur au trône de Numidie était dans la ville ; il le fit tuer (110). Le sénat lui commanda de sortir à l'instant de Rome. « Ville à vendre ! s'écria-t-il lorsqu'il en franchit les portes, il ne te manque qu'un acheteur. »

Guerre contre Jugurtha (111-106). — Les légions le suivirent en Afrique ; mais, mal commandées, elles passèrent sous le joug. On s'était joué d'abord de cette guerre : elle devenait inquiétante, parce qu'une autre plus terrible, celle des Cimbres, s'approchait de l'Italie. On envoya en Numidie un homme intègre et sévère, Métellus, qui rétablit la discipline, et ensuite poursuivit, sans trêve ni relâche, son infatigable adversaire. Le roi effrayé demanda la paix, et livra 200 000 livres d'argent avec ses éléphants et tous les transfuges. Mais quand il reçut l'ordre de venir lui-même se rendre au consul, il ne put s'y résoudre. Métellus recommença les hostilités en gardant ce qu'il avait reçu. Marius était un de ses lieutenants.

Marius. — Marius, d'Arpinum, était un homme nouveau, rude et illettré, que l'appui des Métellus avait fait arriver, en 119, au tribunat. D'abord Marius avait secondé loyalement son général. Durant l'action, nul n'était plus intrépide ; au camp, dans les marches, personne n'était comme lui infatigable ; les soldats voyaient avec étonnement un légat consulaire dormir sur la terre nue, travailler aux fossés et planter les palissades. Métellus était dur et fier ; au moins, dans son lieutenant, la sévérité du commandement était tempérée par des manières populaires, et il n'ordonnait rien qu'il ne fût prêt à faire lui-même. Aussi était-ce à lui que les soldats rapportaient tous les succès de la campagne ; et déjà les devins lui prédisaient une haute fortune.

Il avait alors quarante-huit ans, et il ambitionnait le consulat ; mais depuis longtemps les nobles fermaient obstinément cette charge aux hommes nouveaux. En quatorze ans les seuls Métellus avaient eu six consulats. Aussi, quand Marius demanda à son général la permis-

sion d'aller à Rome se porter candidat, Métellus, étonné de cette étrange audace, lui répondit : « Chasse de ton esprit ces chimères, et proportionne tes désirs à ta condition ; il sera temps de te présenter quand mon fils aura l'âge. » Le jeune Métellus faisait alors ses premières armes (108).

Marius.

Premier consulat de Marius (107). — Blessé dans son ambition et dans son orgueil, Marius ne contint plus sa haine ; devant les soldats, il accusait la dureté du proconsul ; à Utique, il promettait aux marchands italiens, que cette guerre ruinait, de prendre en quelques jours Jugurtha mort ou vif, si on lui donnait seulement la moitié des troupes. Dans un soulèvement des habitants de Vacca, toute la garnison romaine avait été massacrée, à l'exception de son chef Turpilius, hôte et ami de Métellus. Marius le fit condamner à mort dans un conseil de guerre, puis se vanta tout haut d'avoir attaché à l'âme du proconsul une furie vengeresse. Métellus, fatigué de cette guerre acharnée, céda enfin ; mais douze jours seulement avant les comices consulaires.

Marius fit une telle diligence, qu'il arriva le septième jour à Rome. Les tribuns le présentèrent aux suffrages du peuple; il fut élu, et on lui assigna la Numidie pour province. Dès lors il ne garda plus de mesure contre les grands, qui s'étaient opposés à son élection. « Mon consulat et ma province, disait-il, sont des dépouilles opimes enlevées sur les nobles; ces gens-là méprisent ma naissance, moi leurs vices; ils oublient que le plus noble, c'est le plus brave. On dit que je suis un homme grossier, parce que je ne sais pas ordonner un festin et que j'estime plus un laboureur qu'un cuisinier ou qu'un histrion. Je l'avoue volontiers, car j'ai appris de mon père et d'autres gens de bien que l'élégance appartient aux femmes, aux hommes le travail; et que pour nous les armes sont la plus belle parure. » Et il continua longtemps à flageller, dans son rude langage, la cupidité, la sottise et l'orgueil des nobles, les trois vices, disait-il, qui jusqu'ici avaient protégé Jugurtha.

Ce qui fut plus grave que ces paroles haineuses, c'est qu'il ouvrit les légions aux prolétaires et aux Italiens. Il y avait dans cette mesure toute une révolution. Jusqu'alors on n'avait enrôlé que des citoyens et des hommes qui, possédant quelque bien, laissaient à la république un gage de leur fidélité. Sous les drapeaux, ces soldats restaient citoyens. Quand Marius eut donné des armes à la populace, le service militaire devint un métier, et les pauvres qui à la ville vendaient leurs votes, au camp vendirent leur courage. Les légions ne furent plus les armées de la république, mais celles des chefs qui surent les acheter par l'indiscipline, le butin ou la gloire (107).

Sur le bruit de nouveaux succès de Métellus, Marius se hâta de partir; quand il arriva, le plus rude de la tâche était fait : il n'eut qu'à mener plus vivement la guerre. Il enleva à Jugurtha ce qui lui restait de villes, et le vainquit dans deux batailles. Le roi des Numides, réfugié en Maurétanie, auprès de son beau-père Bocchus, fut par lui chargé de liens et remis à Sylla, qui lui fit traverser, enchaîné, tout son royaume (106). Marius l'emmena à

Rome. Après le triomphe, le roi fut jeté dans la prison du mont Capitolin. « Par Dieu, s'écria-t-il en riant, que vos étuves sont froides ! » Il y lutta six jours contre la faim (104). La province romaine d'Afrique fut agrandie d'une partie de la Numidie.

Guerre des Cimbres (113-101). — Pour s'assurer une route d'Italie en Espagne, les Romains avaient fait, en 125, la conquête de la Narbonaise (Provence et Languedoc). Ils agrandissaient cette nouvelle province, quand 300 000 Cimbres et Teutons, reculant devant un débordement de la Baltique, franchirent le Rhin, pénétrèrent en Gaule (110) et écrasèrent successivement six armées romaines.

Heureusement qu'au lieu de passer les Alpes, ils tournèrent vers l'Espagne, où ils restèrent trois ans. Ce retard fut le salut de Rome. Elle eut le temps de rappeler Marius d'Afrique et de l'envoyer garder les portes de l'Italie Trois années de suite il fut continué dans le consulat.

Quand les Barbares revinrent, ils se séparèrent : les Cimbres prirent à gauche à travers l'Helvétie, pour descendre en Italie par le Tyrol et la vallée de l'Adige, tandis que les Teutons marchaient droit à Marius campé près du Rhône. Afin d'aguerrir ses soldats, il les avait soumis aux plus pénibles ouvrages; pour les habituer à voir de près les Barbares, quand ils furent arrivés, il leur refusa longtemps de combattre. L'action s'engagea enfin près d'Aix.

Bataille d'Aix (102). — Marius s'était établi dans une forte position, sur une colline ; l'eau y manquait. Quand les soldats se plaignirent de la soif, il leur montra de la main une rivière qui baignait le camp des Teutons : « Allez-en chercher là, leur dit-il; mais il faudra du sang pour la payer. Commençons donc par fortifier notre camp. » Il n'en eut pas le temps. Les valets de l'armée, qui n'avaient d'eau ni pour eux ni pour les bêtes, étaient descendus en foule vers la rivière; les Barbares, se croyant attaqués, coururent prendre leurs armes, et revinrent, frappant leurs boucliers en mesure, et marchant

en cadence au son de cette musique sauvage. En passant la rivière, ils rompirent leur ordonnance ; ils n'avaient pas eu le temps de la rétablir lorsque les Romains fondirent sur eux de leur poste élevé, et les heurtèrent avec tant de force, qu'ils les obligèrent, après un grand carnage, à prendre la fuite. Parvenus à leurs chariots, les Barbares trouvèrent un ennemi auquel ils ne s'attendaient pas ; c'étaient leurs femmes, qui, grinçant les dents de rage et de douleur, frappaient également et les fuyards et ceux qui les poursuivaient ; elles se jetaient au milieu des combattants, et de leurs mains nues s'efforçaient d'arracher aux légionnaires leurs épées et leurs boucliers.

Les Romains regagnèrent leur poste à la nuit tombante, mais ne firent pas entendre, comme il était naturel après un si grand avantage, des chants de victoire. Ils passèrent toute la nuit dans l'anxiété, car leur camp n'avait ni clôture ni retranchements, et il restait un grand nombre de Barbares qui n'avaient pas combattu ; toute la nuit ceux-ci poussèrent d'horribles clameurs, mêlées de menaces et de lamentations ; on eût dit des hurlements de bêtes féroces. Les cris de cette multitude immense faisaient retentir les montagnes voisines, et dans le camp romain les cœurs les plus fermes étaient ébranlés. Marius s'attendait à une attaque nocturne, dont il craignait le désordre. Mais ils ne sortirent de leur camp ni cette nuit ni le lendemain ; ils employèrent ce temps à se préparer au combat.

Cette seconde bataille, livrée deux jours après la première, ne fut pas plus heureuse pour les Barbares ; attaqués en face par les légions, surpris en arrière par un lieutenant de Marius, ils ne purent résister. Le massacre fut horrible, comme dans toutes ces mêlées de l'antiquité, où l'on se battait à l'arme blanche, homme à homme. Plutarque raconte que les corps consumés dans les champs engraissèrent tellement la terre, qu'elle fut depuis d'une fécondité prodigieuse, et qu'il resta tant d'ossements que les Marseillais s'en servirent pour enclore leurs vignes (102).

Après la bataille, Marius, ayant choisi pour son triomphe les plus belles armes et les plus riches dépouilles, fit du reste un amas, comme Paul-Émile après Pydna, pour le brûler en l'honneur des dieux. Déjà l'armée entière entourait le bûcher, couronnée de lauriers ; lui-même, vêtu de pourpre, les reins ceints de la toge, comme pour les sacrifices solennels, et élevant de ses deux mains vers le ciel un flambeau allumé, allait mettre le feu, lorsque l'on vit accourir à toute bride quelques-uns de ses amis ; ils lui apportaient la nouvelle qu'on l'avait élu consul pour la cinquième fois. L'armée témoigna sa joie par des cris de triomphe, qu'elle accompagna du bruit guerrier des armes ; les officiers couronnèrent de nouveau Marius de lauriers ; alors il mit le feu au bûcher, et acheva le sacrifice.

Les Cimbres en Italie (101). — Les Teutons seuls avaient été exterminés ; restaient les Cimbres. Catulus, qu'on avait envoyé pour défendre contre eux le passage des Alpes, désespérant de garder ces défilés, était redescendu en Italie, et s'était réfugié derrière l'Adige. Il éleva des deux côtés du fleuve de bons retranchements, afin d'en empêcher le passage. Pour insulter à la timidité des Romains et pour faire parade de leur force et de leur audace, les Barbares s'exposaient tout nus à la rigueur des frimas, grimpaient sur les montagnes à travers des monceaux de neige et de glace, et glissaient sur la pente rapide des rochers, au bord de précipices d'une effrayante profondeur.

Quand ils eurent transporté leur camp près de celui du consul, et qu'ils eurent examiné comment ils pourraient passer la rivière, ils résolurent de la combler. Coupant donc les tertres des environs, déracinant les arbres, détachant d'énormes rochers et de grandes masses de terre, ils les roulaient dans le fleuve, pour en resserrer le cours ; ils jetaient en même temps, au-dessus du pont que les Romains avaient construit, des masses d'un grand poids, qui, entraînées par le courant, venaient en battre les piles et en ébranlaient les fondements. Les légions

effrayées forcèrent leur général de reculer jusque derrière le Pô, en abandonnant dans un fort, sur la rive gauche de l'Adige, quelques soldats qui se défendirent jusqu'à la dernière extrémité. Les Barbares les y forcèrent; mais, remplis d'admiration pour leur courage, ils les laissèrent aller à des conditions honorables, dont ils convinrent en jurant sur un taureau d'airain. Les ennemis, trouvant le pays sans défense, firent partout un horrible dégât. Heureusement on venait d'apprendre à Rome la victoire de Marius ; il fut rappelé en toute hâte et envoyé au secours de son collègue.

Cependant les Cimbres attendaient toujours l'arrivée des Teutons; ils ne voulaient pas croire à leur défaite, et envoyèrent même à Marius des ambassadeurs chargés de lui demander pour eux et pour leurs frères des terres et des villes où ils pussent s'établir. « Ne vous inquiétez pas de vos frères, leur dit le consul, ils ont la terre que nous leur avons donnée, et qu'ils conserveront à jamais. » Les Barbares s'emportèrent en injures et en menaces : « Il allait, disaient-ils, être puni de ses railleries, d'abord par les Cimbres, ensuite par les Teutons, lorsqu'ils seraient arrivés — Ils le sont, répliqua Marius, et il serait peu honnête de vous en aller sans avoir salué vos frères. » En même temps il ordonna qu'on amenât, chargés de chaînes, les rois des Teutons, que les Séquanes avaient faits prisonniers comme ils s'enfuyaient vers la Germanie.

Bataille de Verceil (101). — Aussitôt que les Cimbres eurent entendu le rapport de leurs ambassadeurs, ils marchèrent contre Marius. Boïorix, leur roi, s'approcha de son camp à la tête de quelques cavaliers, et le provoqua à fixer le jour et le lieu du combat. Marius lui répondit que les Romains ne prenaient jamais conseil de leurs ennemis; que cependant il voulait bien satisfaire les Cimbres sur ce qu'ils demandaient. Ils convinrent que la bataille se donnerait à trois jours de là dans la plaine de Verceil. Les Barbares furent exacts au rendez-vous. Le jour venu, leur infanterie se rangea en bataille dans la plaine : elle formait une phalange carrée qui avait autant de front

que de profondeur, et dont chaque côté couvrait trente stades de terrain (550 mètres). Les cavaliers, au nombre de 15 000, étaient magnifiquement parés : leurs casques se terminaient en gueules béantes et en mufles de bêtes sauvages, surmontés de hauts panaches semblables à des ailes, ce qui ajoutait à la hauteur de leur taille; ils étaient couverts de cuirasses de fer et de boucliers resplendissants ; ils avaient chacun deux javelots à lancer de loin, et dans la mêlée ils se servaient d'épées longues et pesantes.

A peine le combat était-il commencé qu'il s'éleva sous les pas de cette multitude un tel nuage de poussière, que les deux armées ne purent se voir. Marius, qui s'était avancé pour tomber le premier sur l'ennemi, le manqua dans cette obscurité, et poussa bien loin du champ de bataille, de sorte qu'il erra longtemps dans la plaine, tandis que Catulus avait seul à soutenir tout l'effort des Barbares. Une circonstance favorisa beaucoup les Romains : les rayons brûlants du soleil donnaient dans le visage des Cimbres : ces hommes, habitués à des lieux froids et couverts, n'en pouvaient supporter la chaleur ; inondés de sueur et tout haletants, ils se couvraient le visage de leurs boucliers, et exposaient leurs corps sans défense aux coups de l'ennemi.

Les plus braves d'entre les Cimbres furent d'abord taillés en pièces ; car, pour empêcher que ceux des premiers rangs ne rompissent leur ordonnance, ils s'étaient liés ensemble par de longues chaînes attachées à leurs baudriers. Les vainqueurs poussèrent les fuyards jusqu'à leurs retranchements, et ce fut là qu'on vit le spectacle le plus affreux. Les femmes, vêtues de noir et placées sur les chariots, tuaient elles-mêmes les fuyards ; elles étouffaient leurs enfants, les jetaient sous les roues des chariots ou sous les pieds des chevaux et se tuaient ensuite elles-mêmes. Une d'entre elles, après avoir attaché ses deux enfants à ses deux talons, se pendit au timon de son char. Les hommes, faute d'arbres pour se pendre, se mettaient au cou des nœuds coulants qu'ils attachaient

aux cornes ou aux jambes des bœufs, et les piquant ensuite pour les faire courir, périssaient étranglés ou foulés aux pieds de ces animaux. Malgré le grand nombre de ceux qui se tuèrent ainsi de leurs propres mains, on fit plus de 60 000 prisonniers, et on en tua deux fois autant (101).

Les honneurs rendus à Marius après cette victoire témoignèrent de la crainte des Romains. Il fut surnommé le troisième Romulus. Chaque citoyen, à la nouvelle de sa victoire, répandit des libations en son nom. Lui-même s'imagina avoir égalé les exploits de Bacchus dans l'Inde, et il fit ciseler sur son bouclier la tête d'un barbare tirant la langue. Rome croyait, en effet, avoir étouffé la barbarie dans ses bras puissants[1].

1. *Synchronismes :* 109, le grand prêtre Jean Hyrcan détruit Samarie ; — 107, Aristobule, son fils, prend le titre de roi des Juifs.

CHAPITRE XXIX

RIVALITÉ DE MARIUS ET DE SYLLA

Sixième consulat de Marius (100). — Révolte des Italiens (90). — Proscription et fuite de Marius (88). — Retour de Marius (87) ; proscriptions ; sa mort (86). — Retour de Sylla (83). — Proscriptions de Sylla. — Constitution aristocratique de Sylla. — Abdication (79) et mort de Sylla (78).

Sixième consulat de Marius (100). — Marius compromit la gloire qu'il venait d'acquérir en montrant une ambition éhontée. Il voulut avoir un sixième consulat. Et, comme les grands s'opposaient à cette violation des lois que le danger public ne justifiait plus, il se ligua avec un démagogue, le tribun Saturninus. Des troubles san-

glants éclatèrent dans la ville. Marius obtint par ces violences son sixième consulat, mais il le passa sans honneur, et au sortir de charge il fut obligé de s'éloigner de Rome pour y laisser tomber les ressentiments qu'il avait soulevés.

Révolte des Italiens (90). — Une guerre plus dangereuse pour Rome que celle des Cimbres éclata en l'année 90. C'étaient les Italiens qui se soulevaient pour obliger le sénat à leur accorder tous les droits des citoyens romains. Ils étaient habitués à combattre dans les légions, ils avaient la même discipline, le même courage, les mêmes qualités militaires. Aussi Rome fut-elle sur le point de succomber. Elle mit sur pied toutes les forces qui lui restaient, et elle appela à la tête des troupes ses meilleurs généraux. Marius ne fut pas oublié, mais il ne fit rien qui fût digne de sa réputation, tandis qu'un jeune noble, Sylla, avait tout l'honneur de cette guerre. Les succès qu'il remporta permirent au sénat de faire des concessions qui ne parurent pas un acte de faiblesse, puisque Rome était victorieuse. Les Italiens obtinrent ce qu'ils avaient demandé : l'égalité des droits avec les citoyens de Rome.

Proscription et fuite de Marius (88). — En récompense de ses services, Sylla obtint le consulat et le commandement d'une armée que Rome envoyait alors contre Mithridate. Marius ambitionnait ce commandement ; il s'entendit avec le tribun Sulpicius, qui suscita une émeute dans la ville et força Sylla à sortir de Rome (88). Mais le général avait une armée dans la Campanie ; il y courut, rentra dans Rome à la tête de ces soldats, et Marius, à son tour, fut obligé de fuir. Sa tête fut mise à prix, et des cavaliers furent envoyés de tous côtés à sa poursuite.

En sortant de Rome, il était descendu à Ostie, où un de ses amis tenait pour lui une barque toute prête ; il en partit aussitôt. Mais il n'avait pas de provisions. Son fils alla en chercher chez Mucius. Surpris par le jour, il fut sur le point d'être découvert par quelques cavaliers qui, soupçonnant que Marius était dans cette maison, étaient venus

l'y chercher. Heureusement l'intendant de Mucius les vit de loin et eut le temps de cacher le jeune homme dans un chariot de fèves ; il y attela ses bœufs, et, les ayant fait marcher du côté de Rome, il alla au-devant des cavaliers. Le jeune Marius, conduit ainsi jusqu'à la maison de sa femme, y prit tout ce qui lui était nécessaire, puis se rendit la nuit au bord de la mer, et s'embarqua sur un vaisseau qui partait pour l'Afrique.

Pendant ce temps, le vieux Marius côtoyait l'Italie ; il voulut éviter Terracine, dont un des principaux habitants, Géminius, était son ennemi personnel ; mais le vent changea, et, soufflant de la haute mer, souleva une si furieuse tempête, que les matelots eurent peur pour le vaisseau. D'ailleurs Marius se trouvait fort incommodé de la mer. On débarqua donc près de Circéi. Après avoir erré quelque temps sur le rivage, les fugitifs trouvèrent des bouviers qui n'eurent rien à leur donner, mais qui, ayant reconnu Marius, l'avertirent de s'éloigner promptement, parce qu'ils venaient de voir passer plusieurs cavaliers qui le cherchaient. Privé de toutes ressources, affecté surtout de voir ceux qui l'accompagnaient près de mourir de faim, Marius quitta le grand chemin, et se jeta dans un bois épais, où il passa la nuit.

Le lendemain, il se remit en marche le long de la mer, encourageant les gens de sa suite, et leur racontant des présages qui lui avaient promis un septième consulat. Ils n'étaient plus qu'à vingt stades de Minturnes, lorsqu'ils aperçurent de loin une troupe de cavaliers qui venaient à eux, et ils virent en même temps deux barques qui côtoyaient le rivage ; ils coururent de toutes leurs forces vers la mer, et ayant gagné à la nage les deux barques, ils montèrent sur l'une, qui était précisément celle de Granius, fils de la femme de Marius. Marius, gros et pesant, ne se remuait qu'avec peine : il fut porté par deux esclaves qui, le soulevant sur l'eau avec beaucoup d'efforts, le mirent dans l'autre barque, au moment où les cavaliers, arrivant sur le rivage, criaient aux mariniers de ramener la barque à terre ou de jeter Marius

à la mer. Celui-ci les conjurait, les larmes aux yeux, de ne pas le sacrifier à ses ennemis. Les maîtres de la barque, après avoir formé en quelques instants plusieurs résolutions contraires, répondirent enfin qu'ils ne trahiraient pas Marius. Les cavaliers s'étant retirés en leur faisant des menaces, les mariniers changèrent de sentiment, et, gagnant la terre, allèrent mouiller près de l'embouchure du Liris, dont les eaux, en se répandant hors de leur lit, forment un marais. Ils conseillèrent à Marius de descendre pour prendre de la nourriture sur le rivage et attendre que le vent devînt favorable.

Il les crut et descendit à terre, où il se coucha sur l'herbe, mais les mariniers, remontant aussitôt dans leur barque, levèrent les ancres et s'éloignèrent : ils avaient pensé qu'il n'était ni honnête de livrer Marius ni sûr pour eux de le sauver. Abandonné ainsi, il resta longtemps sans proférer une parole ; enfin, reprenant courage, il s'avança par des chemins détournés, à travers des marais profonds, des fossés pleins d'eau et de boue. Arrivé à une cabane où il voit un vieillard, il se jette à ses pieds, le supplie de sauver un homme qui, s'il échappait à son malheur présent, le récompenserait un jour bien au delà de ses espérances. Le vieillard, soit qu'il connût depuis longtemps Marius, soit qu'à son air il le jugeât un personnage distingué, lui dit que, s'il ne voulait que se reposer, sa cabane lui suffirait; mais que, s'il errait pour fuir ses ennemis, il le cacherait dans un lieu plus sûr et plus tranquille. Marius l'ayant prié de le faire, cet homme le mena près de la rivière, dans un endroit creux du marais, où il le fit coucher et le couvrit de roseaux et d'autres plantes légères dont le poids ne pouvait le blesser.

Il n'y avait pas longtemps que Marius y était caché lorsqu'il entendit un grand bruit du côté de la cabane. Géminius avait envoyé de Terracine plusieurs cavaliers à sa poursuite ; quelques-uns d'entre eux vinrent par hasard en cet endroit, et cherchèrent à effrayer le vieillard en lui criant qu'il cachait un ennemi des Romains. Marius, qui

les entendit, se leva du lieu où il était, pour s'enfoncer dans l'endroit où l'eau était le plus épaisse et le plus boueuse; ce mouvement le fit découvrir. Retiré de là tout nu et couvert de fange, il fut conduit à Minturnes, où on le remit entre les mains des magistrats; car le décret du sénat qui ordonnait à tout Romain de le poursuivre et de le tuer, s'il était pris, avait déjà été publié dans toutes les villes.

Les magistrats et les décurions de Minturnes, après une longue délibération, résolurent d'obéir au décret, mais aucun des citoyens ne voulut se charger de l'exécution; enfin il se présenta un cavalier gaulois ou cimbre, qui entra l'épée à la main dans la chambre où Marius reposait. Comme elle recevait peu de jour et qu'elle était fort obscure, le cavalier, à ce qu'on assure, crut voir des traits de flamme s'élancer des yeux de Marius, et de ce lieu ténébreux il entendit une voix terrible lui dire : « Oses-tu, misérable, tuer Caïus Marius ! » Le barbare, effrayé, jette son épée et sort dans la rue en criant ces seuls mots : « Je ne puis tuer Caïus Marius! »

L'étonnement d'abord, ensuite la compassion et le repentir gagnèrent toute la ville. Les magistrats se reprochèrent la résolution qu'ils avaient prise comme une ingratitude envers un homme qui avait sauvé l'Italie. « Qu'il s'en aille, disaient-ils, errer où il voudra et accomplir ailleurs sa destinée, et prions les dieux de ne pas nous punir de ce que nous rejetons de notre ville Marius nu et dépourvu de tout secours. » D'après ces réflexions, ils se rendent en foule dans sa chambre, l'en font sortir et le conduisent au bord de la mer. Comme chacun lui donnait de bon cœur ce qui pouvait lui être utile, il se passa un temps assez considérable; d'ailleurs il y a sur le chemin qui mène à la mer le bois sacré de la nymphe Marica, singulièrement respecté de tous les Minturniens, qui ont grand soin de n'en rien laisser sortir de ce qu'on y a une fois porté. Ne pouvant le traverser pour se rendre au rivage, ils allaient prendre un long circuit qui les aurait fort retardés, lorsqu'un des plus vieux de la troupe se

mit à crier qu'il n'y avait point de chemin où il pût être défendu de passer pour sauver Marius, et prenant quelques-unes des provisions qu'on portait au vaisseau, il entra le premier dans le bois. Dans la suite, Marius fit représenter toute cette histoire sur un grand tableau qu'il consacra dans le temple de Marica.

Il se dirigea vers l'Afrique et débarqua près de Carthage. A peine était-il à terre, qu'un licteur du gouverneur romain vint lui ordonner de se rembarquer aussitôt. Marius garda longtemps le silence, en jetant sur l'officier de sombres regards. Le licteur lui ayant enfin demandé ce qu'il le chargeait de dire au gouverneur : « Dis-lui, répondit-il, que tu as vu Marius assis sur les ruines de Carthage. »

Retour de Marius (87); proscriptions; sa mort (86). — Durant ces vicissitudes, les affaires changeaient en Italie. Sylla était parti pour la Grèce, après avoir promulgué des lois qui diminuèrent le pouvoir des tribuns du peuple. Un nouveau consul, Cinna, chassé de Rome pour avoir voulu renverser ces lois de Sylla, avait commencé la guerre contre le sénat. Marius, à ces nouvelles, revint et s'unit à Cinna. Avec une armée d'esclaves fugitifs et d'Italiens ennemis de l'aristocratie romaine, ils battirent les troupes du sénat et forcèrent les portes de Rome. Marius se vengea des grands, amis de Sylla, en proscrivant tous ceux qui lui étaient suspects. Pendant cinq jours et cinq nuits on tua sans relâche, jusque sur les autels des dieux. De Rome, la proscription s'étendit à l'Italie entière ; on tuait dans les villes, sur les chemins ; et, comme défense était faite, sous peine de mort, d'ensevelir les cadavres, ils restaient aux places où ils étaient tombés, jusqu'à ce que les chiens et les oiseaux de proie les eussent dévorés.

Le 1er janvier 86, Marius prit avec Cinna possession du consulat sans élection. Il n'était pas rassuré cependant, en songeant que Sylla était à la tête d'une armée victorieuse. La nuit il croyait entendre une voix menaçante lui crier : « Le gîte du lion, même absent, est terrible ! »

Et, pour échapper à ses craintes, il se plongea dans des débauches qui hâtèrent sa fin. Poursuivi jusqu'à ses derniers moments par des rêves de gloire militaire et des images de bataille, il faisait, dans son délire, tous les gestes d'un homme qui combat; il se levait sur son séant, commandait la charge, poussait des cris de victoire. Le septième jour il expira, dans sa soixante-dixième année et son septième consulat (13 janvier 86).

Il eut des funérailles dignes de lui. Fimbria traîna à son bûcher le grand pontife Mucius Scævola, coupable d'avoir voulu s'interposer en médiateur entre les deux partis, et l'égorgea comme ces victimes humaines qu'anciennement on immolait sur le tombeau des grands. Mucius tomba, mais non blessé à mort. Il guérissait même, quand Fimbria, l'apprenant, le cite en jugement. « Eh! de quoi donc l'accuses-tu? lui demanda-t-on. — Je l'accuse dit-il, de n'avoir pas reçu le poignard assez avant. » Et il le fit achever. Marius avait donné l'exemple de ces sacrifices humains. Sur la tombe de Varius, il avait fait couper en morceaux l'ancien censeur L. César.

Retour de Sylla (83). — En l'année 83, Sylla arriva à la tête de 40 000 vétérans, et vainquit ses adversaires dans toutes les rencontres. La bataille la plus sanglante fut celle de la porte Colline. Un chef samnite avait essayé de surprendre Rome et de la détruire. On se battit tout un jour et une nuit entière; l'aile gauche, que Sylla commandait, fut mise en déroute; mais Crassus, avec l'aile droite, dispersa l'ennemi. Le champ de bataille fut couvert de 50 000 cadavres, dont la moitié étaient romains.

Sylla.

Proscriptions de Sylla. — Le lendemain de ce combat, Sylla haranguait le sénat dans le temple de Bellone; tout à coup on entend des cris de désespoir; les sénateurs se troublent : « Ce n'est rien, dit-il, seulement quelques factieux que je fais châtier, » et il continua son discours; en ce moment 8000 prisonniers samnites et lucaniens

périssaient égorgés. Quand il revint de Prêneste, qui avait ouvert ses portes et dont toute la population fut massacrée, il monta à la tribune, parla longtemps de lui-même en termes magnifiques, et termina par ces paroles sinistres : « Qu'aucun de mes ennemis n'espère de pardon. » De ce jour les proscriptions commencèrent.

Un préteur, parent de Marius, Marius Gratidianus, fut poursuivi par Catilina, qui lui creva les yeux, lui arracha la langue, les oreilles, les mains, lui rompit les bras et les jambes, et, quand ce cadavre, encore animé, ne fut plus qu'un monceau de chairs meurtries et d'ossements brisés, il lui trancha la tête, qu'il porta toute sanglante à Sylla. Le cadavre du vainqueur des Cimbres fut exhumé, livré aux outrages et jeté dans l'Anio. César, alors âgé de dix-huit ans, était parent de Marius et gendre de Cinna ; Sylla voulut le contraindre à répudier sa femme. Il refusa et s'enfuit dans les montagnes de la Sabine, où il faillit plusieurs fois périr. Les larmes de sa famille, les prières des vestales arrachèrent sa grâce : « Je vous le laisse, dit le tout-puissant proconsul, mais dans cet enfant il y a plusieurs Marius. » Un grand nombre de victimes avaient déjà péri quand un Métellus lui demanda : « Où et quand comptes-tu enfin t'arrêter? — Je ne sais encore. — Mais au moins déclare ceux que tu destines à la mort. — Je le ferai. » Et aussitôt il dressa une liste de quatre-vingts noms qu'il fit afficher dans le Forum ; il laissa passer un jour, et le lendemain il publia une seconde liste de 220 personnes, puis une troisième de pareil nombre. « J'ai proscrit tous ceux dont je me suis souvenu, dit-il au peuple, mais j'en ai oublié beaucoup ; leurs noms seront écrits à mesure qu'ils reviendront à ma mémoire. »

Du 1er décembre 82 au 1er juin 81, pendant six longs mois, on put tuer impunément ; on tua encore longtemps après, car Roscius d'Amérie fut égorgé le 15 septembre. Les familiers de Sylla, ses affranchis et surtout ce Chrysogonus, dont Cicéron, qui débutait alors au barreau, immortalisé l'infamie, vendaient le droit de faire placer un nom sur la liste fatale. « Celui-ci, disait-on, c'est sa

belle villa qui l'a fait périr; celui-là, ses bains dallés de marbre; cet autre, ses magnifiques jardins. » Les biens des proscrits étaient confisqués et vendus à l'encan : ceux de Roscius valaient 6 millions de sesterces, Chrysogonus les eut pour 2000.

Quel fut le nombre des victimes? les uns parlent de 90 sénateurs, de 2600 chevaliers; les autres, de 4700 proscrits. Mais qui pourrait compter tous ceux qu'immolèrent les haines privées? La proscription ne s'arrêta pas aux victimes : les fils et les petits-fils des proscrits furent déclarés indignes d'occuper jamais une charge publique. Dans l'Italie, des peuples furent condamnés en masse; les plus riches cités, Spolète, Interamna, Préneste, Terni, Florence, furent comme vendues à l'encan. Dans le Samnium, Bénévent resta seul debout.

Constitution aristocratique de Sylla. — Après avoir tué ses adversaires par le glaive, Sylla essaya de tuer leur parti par des lois. Il promulgua, comme dictateur, une constitution qui assura tout pouvoir dans Rome à l'aristocratie.

Abdication (79) et mort de Sylla (78). — Quand Sylla eut établi le nouveau gouvernement, il le crut assez fort pour le laisser fonctionner tout seul, et il se crut lui-même assez redouté pour être inviolable. Il abdiqua et se retira dans une de ses maisons à Cumes (79) ; il y vécut une année encore et mourut d'une maladie affreuse. Il avait écrit lui-même son épitaphe; elle était véridique: « Nul n'a jamais fait plus de bien à ses amis, ni plus de mal à ses ennemis. »

CHAPITRE XXX

POMPÉE

Pompée. — Guerre de Sertorius (82-72). — Les gladiateurs. — Guerre contre Spartacus (71). — Pompée fait rendre au tribunat tous ses droits (70). — Guerre des pirates (67). — Mithridate. — Première guerre contre Mithridate (86). — Campagnes de Lucullus contre Mithridate (74-67). — Commandement de Pompée en Asie (66-63). — Gloire de Pompée.

Pompée. — Après la mort de Sylla, Pompée eut dans la république le premier rang. Son père, Pompeius Strabo, avait pris à la guerre sociale une part considérable. Lui-même s'était distingué dans la lutte contre les marianistes. A vingt ans il avait su lever une armée et en rester le chef. Envoyé en Afrique par Sylla, il n'y eut que des succès, et comme le dictateur lui refusait le triomphe : « Qu'il prenne donc garde, osa dire l'impétueux jeune homme, que le soleil levant a plus d'adorateurs que le soleil couchant ! » Sylla surpris céda.

Quelques années plus tard, quand Lépidus, homme nouveau, parut en armes aux portes de Rome, annonçant l'intention de casser tous les actes de Sylla, Pompée le vainquit en trois rencontres et l'obligea à se réfugier en Sardaigne, où il mourut (77).

Guerre de Sertorius (82-72). — Sertorius était le plus habile des chefs marianistes ; il avait réussi, après bien des vicissitudes, à s'établir solidement en Espagne. Il y dominait, non par la force, mais par la confiance des habitants. Il avait su leur persuader qu'il était en rapport avec les dieux : une biche, qui toujours le suivait, servait d'intermédiaire. Lui arrivait-il secrètement une nouvelle importante, la biche s'approchait de son oreille et semblait lui communiquer le mystérieux message, qu'il répé-

tait tout haut et que l'événement bientôt confirmait.

On envoya d'abord contre lui une armée nombreuse commandée par Métellus, que Sertorius comparait, pour la lenteur de ses mouvements, à une vieille femme. Il le

Pompée.

fatigua par de continuelles escarmouches, vainquit ses lieutenants et le força de repasser les Pyrénées. Le sénat, malgré sa répugnance à demander à Pompée de nouveaux services, fut obligé de l'envoyer au secours de Métellus (76). Le nouveau général ne fut pas plus heureux que

l'ancien. Sertorius était en train de le battre et allait l'accabler, quand Métellus parut : « Sans cette vieille, dit Sertorius, j'aurais renvoyé ce petit garçon à Rome, châtié comme il le mérite. »

Mais Sertorius perdit l'affection des Espagnols : il avait voulu rester Romain au milieu des Barbares ; il ne leur donnait aucune place dans son sénat, aucun grade dans son armée. Des signes de mécontentement éclatèrent. Il les réprima avec dureté, et se laissa aller à des actes cruels. Une conspiration se forma dans son camp même, et il fut assassiné (72).

Gladiateur thrace.

Le meurtrier de Sertorius, Perpenna, prit sa place ; il n'avait ni ses talents ni la confiance des troupes. Vaincu en toutes rencontres, il tomba aux mains de Pompée. Dans le but de racheter sa vie, il offrit de livrer les lettres que plusieurs citoyens avaient écrites de Rome à Sertorius pour l'engager à passer en Italie. Pompée brûla les lettres sans les lire, et fit exécuter le traître.

Les gladiateurs. — On appelait gladiateurs les esclaves destinés à combattre les uns contre les autres. Pour rendre plus intéressant ce cruel spectacle, on exerçait ces malheureux longtemps à l'avance dans l'art de l'escrime. Il fallait qu'ils apprissent à se tuer avec grâce. Mais un jour, 78 gladiateurs, échappés

de Capoue, se sauvèrent sur le mont Vésuve, sous la conduite d'un Thrace nommé Spartacus. On envoie contre eux 3000 hommes : les gladiateurs descendent par des rochers taillés à pic, et d'assiégés devenus assiégeants, enveloppent et dispersent l'ennemi, qui leur abandonne son camp et ses armes.

Guerre contre Spartacus (71). — Ce succès attire à Spartacus un grand nombre de bouviers et de pâtres des environs; sa petite troupe devient une armée : il bat successivement un préteur et deux consuls. Alors le sénat remet le commandement suprême à Licinius Crassus, un des plus illustres et le plus riche des citoyens de Rome. Spartacus voulait conduire les siens vers les Alpes pour que chaque esclave pût regagner son pays. Mais Crassus lui barre le chemin et enferme les gladiateurs à l'extrémité du Bruttium par un mur et un large fossé. Spartacus profite d'une nuit neigeuse pour combler les travaux. Il s'échappe et remporte de nouveaux avantages. La confiance que ces succès inspirèrent aux esclaves finit par le perdre. Ils l'obligèrent à livrer une bataille générale où il succomba, après avoir montré un courage héroïque (71).

Pompée fait rendre au tribunat tous ses droits (70). — Pompée revenait alors d'Espagne; il rencontra une bande de cinq à six mille fuyards qu'il extermina. Puis il écrivit au sénat : « Crassus a vaincu Spartacus; moi j'ai arraché les racines de cette guerre : elle ne renaîtra plus. »

La ville entière sortit à sa rencontre, et il reçut plutôt qu'il ne demanda le consulat et le triomphe. Mais il fallait payer ces applaudissements. Pour plaire au peuple, il proposa une loi qui restituait au tribunat ses anciens droits que Sylla avait supprimés (70).

Guerre des pirates (67). — Cette conduite rendit Pompée si populaire qu'un tribun proposa de l'investir pour trois ans, avec une autorité absolue et irresponsable, du commandement des mers et de toutes les côtes de la Méditerranée. Il s'agissait de détruire les pirates

qui avaient profité de la guerre civile pour étendre leurs brigandages jusqu'en Italie. Ils avaient récemment pillé Ostie, le port de Rome ; ils empêchaient l'arrivage des blés d'Afrique qui nourrissaient l'immense cité. Le peuple romain se trouva menacé de la famine. Il crut ne pouvoir trop donner à qui l'en délivrerait. Pompée, muni de pleins pouvoirs, eut 500 galères et 125 000 soldats.

Avec de pareilles forces, le succès de la guerre était assuré. En quatre-vingt-dix jours Pompée purgea la mer de ces bandits et brûla 1500 de leurs vaisseaux.

Mithridate. — Ce prince, que les anciens ont surnommé le Grand, avait reçu de son père un petit pays baigné par la mer Noire, le Pont. Il accrut par la perfidie ou par la force l'héritage paternel, au point de devenir le plus redoutable ennemi que Rome eût trouvé après Annibal. En l'année 88, profitant des embarras que la guerre sociale causait aux Romains, il envahit l'Asie Mineure, la soumit rapidement, fit égorger tous les Italiens qui s'y trouvaient et envoya en Grèce une armée de 150 000 hommes.

Mithridate.

Première guerre contre Mithridate (86). — C'est contre cet ennemi que Sylla marchait lorsque Marius l'avait fait proscrire à Rome et y avait égorgé tous ses amis. Athènes s'était déclarée pour Mithridate ; Sylla l'assiégea, perça les Longs Murs, emporta le Pirée, et alors put envelopper la ville, où la famine se déclara. Cependant Aristion, qui y commandait, ne parlait pas de se rendre, et du haut des murailles insultait le général romain, qu'il appelait, par allusion à son teint couperosé, une mûre saupoudrée de farine. A la fin pourtant, il fallut envoyer à Sylla deux députés qui lui parlèrent longtemps des exploits de Thésée, d'Eumolpe et de Miltiade. « Je ne suis pas venu ici prendre des leçons d'éloquence,

répondit le général, mais châtier des rebelles, » et il les congédia. Le 1er mars, quelques soldats surprirent un endroit mal gardé, et la ville fut prise, après un siège de neuf mois. Sylla voulut entrer par la brèche ; il fit abattre un pan de muraille, et à minuit, au bruit des trompettes sonnant la charge, aux cris furieux de l'armée entière, il pénétra dans la place. Tel fut, dit-on, le carnage, que le sang, après avoir rempli le quartier appelé le Céramique, regorgea jusqu'aux portes et ruissela dans les faubourgs.

Les victoires de Chéronée et d'Orchomène (86) achevèrent ce qui avait été commencé à Athènes. De la Grèce Sylla s'avança vers l'Asie, et Mithridate, effrayé, demanda à traiter. Ses députés rejetèrent d'abord les conditions imposées par le Romain : « Eh quoi, s'écria Sylla, je lui laisse la main qui a signé la mort de tant de nos citoyens, et il ose réclamer ! Dans quelques jours je serai en Asie, il tiendra alors un autre langage. » Le roi s'humilia et demanda une entrevue. Elle eut lieu à Dardanum dans la Troade. Quand Mithridate, s'avançant à la rencontre de Sylla, lui tendit la main : « Avant tout, dit celui-ci, acceptez-vous les conditions que j'ai faites? » Le roi gardait le silence : « C'est aux suppliants à parler, aux vainqueurs d'attendre et d'écouter les prières. » Mithridate, subjugué, se soumit à tout, restitua ses conquêtes, livra les captifs, les transfuges, 2000 talents et 70 galères (84).

Campagnes de Lucullus contre Mithridate (74-67). — Tant que Sylla vécut, Mithridate ne recommença pas de guerre sérieuse contre Rome. Mais, à la mort du dictateur, quand il vit l'empire de Rome chanceler sous les coups de tant d'ennemis étrangers ou domestiques, il s'allia au roi d'Arménie, Tigrane, leva d'innombrables auxiliaires chez les Barbares, et envahit la Bithynie (74). Lucullus, en ce moment gouverneur de la Cilicie, l'en chassa, puis pénétra dans le Pont et assiégea Amisus, ville riche par son commerce et importante par sa situation. Mithridate avait rassemblé de nouvelles forces pour la

délivrer. Lucullus le vainquit une seconde fois et même l'eût pris, si le roi n'avait semé ses trésors sur la route pour arrêter la poursuite. L'avidité des Romains le sauva (71). C'est alors que, pour empêcher ses sœurs et ses femmes de tomber au pouvoir de l'ennemi, il envoya l'ordre de leur donner la mort. Monime, une d'elles, voulut s'étrangler avec son diadème, il se rompit : « Funeste bandeau ! s'écria-t-elle, à quoi m'as-tu jamais servi? Aujourd'hui même tu ne peux m'aider à mourir. » Et elle se jeta sur l'épée qu'une esclave lui tendait.

Mithridate trouva un asile auprès de Tigrane III, le plus puissant prince de l'Asie, qui prenait le titre de roi des rois. Lucullus n'en demanda pas moins avec hauteur que le fugitif lui fût livré, et sur le refus de Tigrane, entra en Arménie à la tête de 15 000 soldats. Le roi avait réuni 250 000 hommes ; à la vue du petit nombre des Romains, il s'écria : « S'ils viennent comme ambassadeurs, ils sont beaucoup ; si c'est comme ennemis, ils sont bien peu. » Lucullus pourtant fut complètement vainqueur ; il n'eut, dit-on, que cinq morts et cent blessés (69).

Plein de mépris pour ces princes et ces armées de l'Asie, il voulait passer de l'Arménie à demi conquise dans l'empire des Parthes. Ses officiers et ses soldats, devenus trop riches par le butin, refusèrent de le suivre. C'est alors que son commandement fut donné à Pompée.

Commandement de Pompée en Asie (66-63). — Mithridate était encore à la tête d'une petite armée : il la perdit dès la première rencontre, et Pompée poursuivit le roi de Pont jusque dans le Caucase sans réussir à l'atteindre.

Laissant Mithridate fuir au delà de cette haute barrière de l'Europe et de l'Asie, Pompée revint organiser en provinces romaines le Pont, la Syrie, la Cilicie, la Phénicie, et intervint en Palestine entre deux compétiteurs au trône de Judée. Il se déclara pour l'un, Hyrcan ; prit, après trois mois de siège, le temple de Jérusalem et en enleva tous les trésors (63).

Cependant Mithridate, qu'on avait cru mort, venait de reparaître avec une armée à Phanagorie, dans le Bosphore. Malgré ses soixante ans, cet infatigable ennemi de Rome voulait pénétrer dans la grande vallée du Danube, entraîner sur ses pas les Barbares de ces régions, et, nouvel Annibal, descendre en Italie à la tête de leurs hordes innombrables. Mais ses soldats s'épouvantèrent de si grands desseins, et préférèrent servir la coupable ambition de son fils Pharnace. Pour ne pas être livré vivant aux Romains, Mithridate prit du poison ; la liqueur mortelle restant sans effet, il essaya de se percer de son épée. Sa main le trompa encore : un Gaulois lui rendit ce dernier service (63). En récompense de son parricide, Pharnace reçut de Pompée le Bosphore Cimmérien.

Gloire de Pompée. — Ainsi Pompée avait encore la gloire de terminer cette guerre, comme il avait fini celles des Pirates, des Gladiateurs et de Sertorius. Il semblait que rien de considérable ne pût être achevé sans lui, et qu'en ses mains étaient la fortune et la grandeur de Rome. Après avoir tout réglé souverainement en Asie, après avoir disposé, à son gré, des provinces, des royaumes, il revint à Rome avec un orgueil extrême et sans nul désir de redescendre à la condition d'un simple citoyen.

CHAPITRE XXXI

CATILINA ET CICÉRON (63)

Conjuration de Catilina. — Cicéron. — Les *Catilinaires*. — Supplice des conjurés — Mort de Catilina. — Cicéron proclamé Père de la patrie.

Conjuration de Catilina. — Catilina appartenait à cette classe alors si nombreuse de jeunes patriciens

qui, perdus de dettes et de vices, se trouvaient écartés des honneurs par leur vie infâme, et n'avaient rien à espérer que d'un bouleversement. Durant les proscriptions de Sylla, il s'était distingué parmi les meurtriers les plus féroces. Il égorgea son fils et sa femme pour être libre de contracter un nouveau mariage. Envoyé comme gouverneur en Afrique, il y commit d'abominables exactions. Il n'en brigua pas moins le consulat, mais ne put se faire élire. Depuis longtemps il était uni à tout ce que Rome et l'Italie renfermaient de mécontents, d'ambitieux trompés, de débiteurs insolvables, d'agents de débauche et de vice. Il les enrôla dans une vaste conjuration; fit, en divers lieux, d'immenses amas d'armes, et gagna les vétérans de Sylla, qui avaient besoin d'une nouvelle guerre civile, parce qu'ils avaient déjà dépensé les profits de l'ancienne. En plein sénat il osa dire : « Le peuple romain est un corps robuste, mais sans tête ; je serai cette tête. »

Un nouvel échec aux comices consulaires le décida à agir. On apprit que des rassemblements armés avaient été vus en Apulie ; qu'un ancien officier de Sylla, Mallius, réunissait une armée en Étrurie; qu'à Rome même des menées mystérieuses menaçaient la république.

Cicéron. — Cicéron était alors consul. C'est le prince des orateurs romains et un des hommes qui ont le plus honoré l'humanité par leur génie et leur vertu. Il surveillait attentivement les manœuvres de Catilina, pour sauver l'Etat de ses fureurs.

Cicéron

Cependant il n'y avait pas un moment à perdre. Le sénat investit les consuls d'un pouvoir discrétionnaire ; on plaça des gardes aux portes et sur les murailles; on ordonna des rondes dans tous les quartiers. Deux proconsuls venaient d'arriver d'Orient avec quelques troupes : le premier fut dirigé contre Mallius, le second sur l'Apulie.

Les Catilinaires. — Malgré ces précautions qui annonçaient que le complot était découvert, Catilina restait dans Rome : bien plus, il osait venir au sénat. Pour le contraindre à démasquer ses projets, Cicéron le força à se déclarer lui-même ennemi public : « Jusques à quand, Catilina, abuseras-tu donc de notre patience ? » s'écria-t-il dans une apostrophe fameuse. « Quoi ! ni la garde qui veille la nuit sur le mont Palatin, ni les troupes réunies dans la ville, ni la consternation du peuple, ni ce concours des bons citoyens, ni ce lieu fortifié où le sénat s'assemble, ni les regards indignés que tous ici jettent sur toi, rien ne t'arrête !... O temps ! ô mœurs ! tous ces complots, le sénat les connaît, le consul les voit, et il vit ! Que dis-je, il vit ? Il vient au sénat pour y marquer ses victimes. » Cicéron continua longtemps ainsi jusqu'à ce que, chassé par l'éloquente parole du grand orateur, qui ce jour-là fut un grand citoyen, Catilina sortît du sénat, la menace à la bouche. La nuit venue, il alla se mettre à la tête des troupes de Mallius.

Supplice des conjurés. — Mais il laissait à Rome des lieutenants, Lentulus, Céthégus, Bestia. Cicéron, qui manquait contre eux de preuves écrites, n'osait les frapper ; l'imprudence des conjurés lui en donna. Lentulus voulut affilier à la conjuration des députés allobroges qui se trouvaient alors à Rome, afin de gagner l'appui de ce peuple gaulois. Il leur remit des lettres ; le consul, averti, les fit enlever, et, armé de ces pièces, conduisit les conjurés au sénat, les força de tout avouer, et le surlendemain ouvrit la délibération sur leur compte. Silanus, consul désigné, vota pour la *peine dernière*. Tous les consulaires se rangèrent à son avis. César, alors préteur désigné, vota pour la détention perpétuelle dans un municipe avec la confiscation des biens. Il avait ébranlé la plupart des sénateurs, lorsque Caton, venant en aide à Cicéron avec sa rude éloquence, entraîna l'assemblée à voter la mort.

Cicéron fit procéder sur-le-champ à l'exécution. Lentulus fut étranglé le premier. Sur son cadavre, les autres

subirent la même mort. Quand le consul traversa pour la seconde fois le Forum, en descendant de la prison, il ne dit que ces mots : « Ils ont vécu » ; et la foule, frappée de stupeur, s'écoula en silence (5 décembre 63).

Mort de Catilina. — Cette énergie intimida le reste des conjurés, et une bataille délivra les consuls de leur chef. Elle eut lieu à Pistoie, en Étrurie. Avant l'action, Catilina renvoya son cheval, ne voulant de refuge que dans la victoire, et se plaça au centre avec un corps d'élite. Le combat fut acharné; pas un de ses soldats ne recula ni ne demanda quartier : lui-même fut trouvé, bien en avant des siens, au milieu d'un monceau de cadavres ennemis et respirant encore. On lui coupa la tête et on l'envoya à Rome.

Cicéron proclamé Père de la patrie. — Cicéron se flattait d'avoir à jamais effrayé les ambitieux et les partis. « Que les armes le cèdent à la toge ! » s'écriait-il. Il fut vite détrompé. En déposant les faisceaux consulaires, il s'était promis d'adresser un discours au peuple pour glorifier son consulat : « L'homme qui n'a pas permis aux accusés de se défendre, ne se défendra pas lui-même, » dit le tribun Métellus Népos, faisant allusion à la condamnation sans jugement de Lentulus et de ses complices, et il lui ordonna de se borner au serment d'usage, qu'il n'avait rien fait de contraire aux lois. « Je jure, s'écria Cicéron, je jure que j'ai sauvé la république ! » A ce cri éloquent, Caton et les sénateurs répondirent en le saluant du nom de Père de la patrie, que le peuple entier confirma par ses applaudissements. Mais l'ivresse de ce dernier triomphe ne devait pas être de longue durée.

CHAPITRE XXXII

GUERRE CIVILE ENTRE CÉSAR ET POMPÉE (49-48)

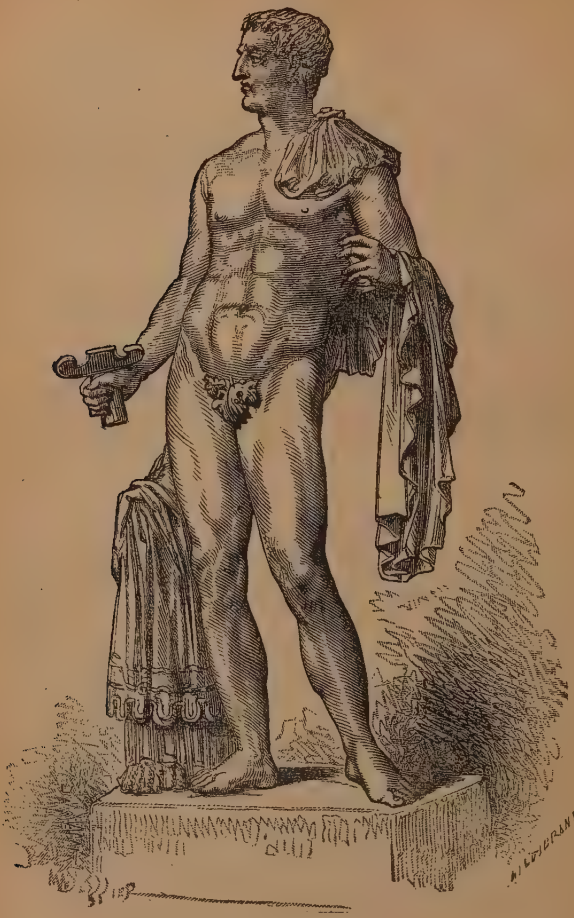
Commencements de César. — Formation du premier triumvirat. — Guerre des Gaules (58-50). — Troubles à Rome de 58 à 50 av. J.-C. — Expédition contre les Parthes (54). — Rupture entre César et Pompée (49). — César s'empare de Rome et de l'Italie (49). — Il soumet l'Espagne. — Campagne en Épire (48). — Bataille de Pharsale. — Mort de Pompée.

Commencements de César. — Ce premier rang où Catilina avait voulu arriver par des complots et des assassinats, César prétendait y monter par de grandes actions.

Il rattachait son origine aux dieux mêmes ; il prétendait descendre, par Énée, de Vénus. Magnifique, fier et actif, il avait l'instinct et le génie du commandement. Durant un voyage en Asie, il tombe aux mains des pirates ; ils lui demandent vingt talents pour sa rançon : « Vous en aurez cinquante, répondit-il, mais je vous ferai pendre ; » et il leur tint parole. A peine libre, il ramassa quelques vaisseaux, courut après les pirates, se saisit d'eux et les pendit.

Tout jeune encore il avait osé braver Sylla ; et on rapporte que le dictateur, surpris, s'était écrié : « Il y a dans cet enfant plusieurs Marius. » Il ne voulait pas d'égaux. Un jour qu'il traversait un pauvre village des Alpes : « J'aimerais mieux, dit-il, être le premier ici que le second à Rome. » Une autre fois ses amis l'avaient vu pleurer devant une statue d'Alexandre, en répétant : « A mon âge il avait conquis le monde, et moi je n'ai encore rien fait ! » Ses commencements furent pénibles et lents. Né avec le siècle, il n'était, en l'année 68, à trente-deux ans, qu'édile curule ; en 63, il obtint le grand pontificat et la pré-

ture ; mais il paya ces charges de toute sa fortune En



César.

l'année 62, il devait déjà près de 7 millions de francs.

Formation du premier triumvirat. — Il avait donc

besoin d'une révolution pour rétablir ses affaires, comme Crassus et Pompée en avaient besoin pour rétablir leur crédit dans l'État. L'un, Crassus, le plus riche citoyen de Rome, le propriétaire de plusieurs quartiers de la ville et de 20 000 esclaves, estimait qu'on n'accordait pas à tant de richesses l'influence qu'elles méritaient. L'autre, Pompée, aurait voulu trouver, de la part des sénateurs romains, la déférence que lui avaient montrée les rois de l'Asie.

César leur persuada d'unir leurs ressentiments et leurs ressources pour former à eux trois une secrète union, qui leur permettrait de dominer le peuple, le sénat et les lois. Cette association a été appelée le premier triumvirat (60 avant J.-C.).

César y gagna le consulat, que ses deux amis lui firent donner, et au sortir de cette charge le gouvernement des deux Gaules, Cisalpine et Transalpine.

Guerre des Gaules (58-50). — On a vu que Rome avait acquis, au delà des Alpes, une province qui s'étendait de Genève à Toulouse. Le reste des Gaulois étaient indépendants. César, qui avait besoin, pour ses desseins ultérieurs, d'une grande guerre qui lui donnât de la gloire, du butin et des soldats dévoués, entreprit de soumettre les Gaulois, et y réussit par huit années d'efforts surhumains.

Je rappellerai seulement les principaux faits[1]. Dans la première campagne (58), il vainquit les Helvètes et les Suèves qui envahissaient la Gaule ; dans la seconde (57), la Belgique ; dans la troisième (56), l'Armorique et l'Aquitaine ; dans la quatrième et la cinquième (55-54), il pénétra en Germanie et dans l'île des Bretons ; dans la sixième (53), il étouffa des soulèvements partiels en Gaule. Dans la septième enfin, il eut à combattre la révolte générale dirigée par Vercingétorix, et à exécuter le siège fameux d'Alésia (52). La huitième année fut employée à étouffer les derniers restes de l'insurrection (51) ;

1. Le récit détaillé de cette lutte héroïque ne peut se placer ici. Il est dans mon *Histoire Romaine* et surtout dans mon *Histoire des Romains*, t. III.

la neuvième, à organiser le pays et à le gagner par d'habiles ménagements à la cause de son vainqueur : car la guerre des Gaules finissait à peine que la guerre civile commençait.

Troubles à Rome de 58 à 50 av. J.-C. — Tandis que César gagnait en Gaule un renom immortel, Rome était agitée par de misérables intrigues. Le tribun Clodius avait fait exiler Cicéron, l'accusant d'avoir envoyé au supplice les complices de Catilina, sans qu'un jugement régulier eût prononcé leur culpabilité. Puis il avait rempli la ville de ses violences. Entouré d'une bande de gladiateurs, il régna par la terreur, jusqu'au moment où un autre tribun, Milon, se servit pour le combattre des mêmes armes. Un jour les deux bandes se rencontrèrent, et Clodius resta mort sur la place.

Expédition contre les Parthes (54). — Pour leur part dans les profits du triumvirat, Pompée avait eu le gouvernement de l'Espagne, Crassus celui de la Syrie. Jaloux des succès de César, Crassus voulut accomplir à l'orient des exploits aussi brillants et surtout aussi profitables. Il entreprit une grande expédition contre les Parthes. Mais il se laissa attirer par eux, avec ses lourdes légions, au milieu des sables de la Mésopotamie, où tout manquait à ses soldats, et il ne put trouver une occasion de livrer bataille à un ennemi qui fuyait toujours. A la fin ses troupes, épuisées de fatigue, sous un soleil brûlant, voulurent reculer. Elles trouvèrent partout cet insaisissable ennemi qui, de loin, les criblait de ses flèches. Une bonne partie de l'armée périt. Crassus, attiré à une entrevue, y fut tué ; les débris de ses légions regagnèrent avec peine la Syrie.

Rupture entre César et Pompée (49). — Crassus maintenait l'équilibre entre César et Pompée ; lui mort, les deux associés devinrent deux rivaux. L'un avait sa valeureuse armée des Gaules ; l'autre tenait la capitale de l'empire, et le sénat s'était rapproché de lui. Pompée se crut assez fort pour précipiter César et rester seul maître. Il lui fit ordonner de quitter son commandement et

ses légions. César répondit à ce décret en passant le Rubicon à la tête de ses troupes.

César s'empare de Rome et de l'Italie (49). — Cette nouvelle surprit Rome comme un coup de foudre; Pompée se trouva pris au dépourvu. Nuls préparatifs, nulle mesure de défense. « En quelque endroit de l'Italie que je frappe du pied la terre, avait-il dit, il en sortira des légions. — Frappe donc la terre, lui dit Favonius, le moment est venu. » Il lui fallut avouer son imprévoyance, reculer de Rome à Capoue, de Capoue à Brindes, de Brindes fuir en Grèce par delà l'Adriatique. César se trouva, en quelques semaines, maître de Rome et de l'Italie.

Il soumet l'Espagne. — En Espagne il y avait une armée pompéienne. César y courut. « Je vais, dit-il, combattre une armée sans général; ensuite j'attaquerai un général sans armée. » La campagne fut laborieuse, mais c'était au milieu des difficultés que brillait le génie de César : les pompéiens cernés furent contraints de mettre bas les armes.

Campagne en Épire (48). — L'Espagne soumise, il prit Marseille en passant et revint en Italie. Peu de temps après, il était en Épire, ayant profité de l'hiver, qui retenait dans le port la flotte pompéienne, pour franchir l'Adriatique et débarquer avec 15 000 hommes. Antoine devait lui amener le reste. Mais les jours s'écoulaient, et Antoine n'arrivait pas. Peu accoutumé à ces lenteurs, César voulut aller lui-même chercher ses légions. Un soir, il sortit seul de son camp, monta sur une barque et ordonna au pilote de cingler vers la haute mer. Un vent contraire, qui souffla presque aussitôt, refoulait les vagues, et le pilote, effrayé par la tempête, refusait d'avancer. Alors se faisant connaître: « Que crains-tu? lui dit-il, tu portes César et sa fortune. » Il fallut cependant reculer devant la fureur des flots.

Antoine arrivé, César marcha vers Dyrrachium, entreprit d'y assiéger les pompéiens, plus nombreux que ses troupes, et éleva une ligne de fortifications qui n'avait pas

moins de sept lieues de développement. Maîtres de la mer, les pompéiens vivaient dans l'abondance. Les soldats de César en vinrent à broyer des racines pour en faire une sorte de pâte, et comme l'ennemi les raillait sur leur disette, ils lui jetaient de ces pains en criant « qu'ils mangeraient l'écorce des arbres plutôt que de lâcher Pompée. »

Bataille de Pharsale. — Ils furent cependant obligés de renoncer à ce siége. Les vivres allaient leur manquer tout à fait, et le beau-père de Pompée, Scipion, arrivait d'Orient avec deux légions. César marcha à sa rencontre. Comme il l'avait prévu, Pompée le suivit, et les deux armées se trouvèrent en présence près de Pharsale.

Pompée voulait encore éviter une action décisive; mais son entourage lui força la main. Ces jeunes nobles trouvaient la guerre bien longue : « Nous ne mangerons donc pas cette année de figues de Tusculum? » disait Favonius. Tous se croyaient si sûrs de vaincre qu'ils ne pensaient qu'à la manière dont ils exploiteraient la victoire.

L'infanterie pompéienne, forte de 45 000 hommes, était deux fois plus nombreuse que celle de l'ennemi; mais Pompée comptait avant tout sur sa cavalerie. C'étaient 7000 hommes magnifiquement armés, et parmi eux l'élite des chevaliers romains. Ils s'étaient promis d'écraser, sous les pieds de leurs chevaux, la dixième légion, si fameuse depuis ses exploits dans les Gaules. Mais la vive attaque de ces vieux soldats les déconcerta, ils tournèrent bride; l'infanterie dégarnie fut enveloppée et mise en déroute.

Mort de Pompée. — Pompée, dès le moment où il avait vu sa cavalerie repoussée, s'était retiré dans sa tente, désespéré et inactif. Tout à coup il entend des clameurs qui s'approchent : « Quoi! s'écria-t-il, jusque dans mon camp! » et jetant les insignes du commandement, il sauta sur un cheval et s'enfuit. Il s'embarqua sur un vaisseau qu'il trouva aux bouches du Pénée, et se dirigea, avec sa femme Cornélie, vers l'Égypte, dont

le roi lui devait sa couronne. Les ministres de ce prince ne voulurent pas unir leur destinée à celle d'un vaincu. Une barque fut envoyée au vaisseau sous prétexte de conduire le général auprès du roi. Pompée y descendit. Il s'y trouvait deux centurions romains, soldats de fortune, au service de Ptolémée. Du haut de sa galère, Cornélie suivait des yeux la barque qui déjà touchait au rivage ; tout à coup elle jeta un grand cri. Un des soldats, passant derrière son époux, venait de le frapper d'un coup d'épée, l'autre acheva le meurtre. Quand Pompée fut tombé, ils lui coupèrent la tête et jetèrent hors de la barque sur le rivage le corps dépouillé. Le lendemain, son affranchi Philippe et un pauvre vieillard ramassèrent les débris d'un bateau pêcheur pour lui faire un bûcher. De la pleine mer un autre vaincu de Pharsale, Lentulus, aperçut la flamme. « Quel est celui, dit-il, qui est venu terminer ici sa destinée et se reposer de ses travaux ? » Il débarqua et eut le même sort (48).

CHAPITRE XXXIII

DICTATURE DE CÉSAR (47-44).

Guerre d'Alexandrie (48-47). — Guerre d'Asie et retour à Rome ; César dictateur (47). — Bataille de Thapsus (46). — Mort de Caton (46). — Triomphe de César. — Bataille de Munda (45). — Puissance de César. — Mort de César.

Guerre d'Alexandrie (48-47). — Quelques jours après César arriva devant Alexandrie. Théodote lui présenta la tête de Pompée ; il détourna les yeux avec horreur et plaignit cette triste fin d'un homme fameux. Les minis-

tres du roi d'Égypte, qui avaient commis l'attentat, furent blessés de la manière dont César accueillait leur crime, et le voyant mal accompagné (il n'avait amené que 4000 hommes), ils osèrent l'attaquer. César resta six mois comme assiégé dans Alexandrie. Enfin il reçut quelques renforts qui lui permirent de prendre l'offensive, et il détruisit l'armée égyptienne dans une seule bataille. Le roi se noya dans le Nil en fuyant. César donna sa couronne à Cléopâtre (47).

Guerre d'Asie et retour à Rome; César dictateur (47). — D'Égypte César alla en Asie combattre Pharnace. Ce fils de Mithridate avait profité de la guerre civile pour envahir la Cappadoce. César termina tout en cinq jours. « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu, » écrivait-il à un ami.

Après vingt mois d'absence, il rentra à Rome où le sénat lui avait décerné la dictature. Contre l'attente de beaucoup, son retour ne fut marqué par aucune proscription. Seulement il confisqua les biens de ceux qui portaient encore les armes contre lui, et fit vendre à l'encan ceux de Pompée.

Bataille de Thapsus (46). — Les principaux chefs pompéiens, Labiénus, Caton, Afranius, s'étaient réfugiés en Afrique après la bataille de Pharsale et y avaient réuni de grandes forces. Juba, roi de Maurétanie, s'était joint à eux. César alla les chercher et les força d'accepter une bataille décisive près de Thapsus. Ils furent complètement battus. Tous les chefs périrent ou se tuèrent pour ne pas tomber vivants entre ses mains, à l'exception de Sextus Pompée, qui se sauva en Espagne, où son frère s'était déjà rendu.

Mort de Caton (46). — Caton commandait à Utique; il était bien résolu à ne pas survivre à la ruine de la liberté romaine, mais il s'occupa avant tout d'assurer la fuite de ceux qui s'étaient retirés dans la ville. Il fit fermer toutes les portes, excepté celle du port, donna des vaisseaux à ceux qui en manquaient et veilla à ce que tout se fît avec ordre. Après le bain, il soupa en compagnie

nombreuse; et quand il eut congédié ses convives, il se retira et lut dans son lit le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme. Il s'interrompit après quelques pages pour chercher son épée ; ne la trouvant pas, il appela ses esclaves pour la leur demander et frappa l'un d'eux si violemment que sa main en fut ensanglantée. Son fils entra, fondant en larmes avec ses amis. Caton lui dit d'un ton sévère : « Tu m'enlèves mes armes pour me livrer sans défense : que ne me fais-tu lier aussi les mains derrière le dos? Ai-je besoin d'un glaive pour m'ôter la vie? » On lui envoya son épée par un enfant : « Maintenant je suis mon maître, » dit-il. Alors il reprit le *Phédon*, le relut deux fois en entier, et s'endormit d'un profond sommeil.

Comme les oiseaux commençaient à chanter, dit son biographe, il se réveilla, prit son épée, et se l'enfonça au-dessous de la poitrine. En luttant contre la douleur, il tomba de son lit. A ce bruit, on accourut : les entrailles lui sortaient du corps, et il regardait fixement. La blessure cependant n'était pas mortelle. Un médecin la banda; mais Caton, lorsqu'il reprit ses sens, arracha l'appareil, rouvrit la plaie et expira sur-le-champ. « O Caton! s'écria César en apprenant cette fin, tu m'as envié la gloire de te sauver la vie. »

Triomphe de César. — Au retour, César célébra quatre triomphes : sur les Gaulois, l'Égypte, Pharnace et Juba. Ni Pharsale ni Thapsus n'étaient nommées, comme s'il n'y avait eu que des guerres étrangères : parmi les captifs on ne voyait pas un Romain. Après le triomphe il donna des fêtes splendides, des spectacles de toutes sortes et distribua du blé, de l'argent, des terres. Un jour il y eut un prodigieux festin : vingt-deux mille tables à trois lits[1] furent servies au peuple entier.

Bataille de Munda (45). — La bataille de Thapsus ne

1. Les Romains ne mangeaient pas assis, comme nous, mais à demi couchés sur des lits qui recevaient chacun plusieurs convives, ordinairement trois.

fut pas la dernière résistance des républicains. Ceux qui s'étaient échappés d'Afrique avaient trouvé un refuge dans l ancienne province de Pompée.

L'Espagne était en feu. Les deux fils de Pompée, Cnéus et Sextus, venaient d'y relever le drapeau du parti et avaient déjà réuni treize légions. En vingt-sept jours César arrive de Rome à Cordoue, et remporte près de Munda la dernière de ses victoires. Cnéus, atteint dans sa fuite, fut tué; Sextus réussit à échapper à toutes les recherches en se tenant caché dans les Pyrénées (45).

Puissance de César. — Le parti pompéien n'avait plus ni chefs ni soldats, et César n'avait plus d'adversaire ; il était maître de Rome.

Le sénat, devenu son instrument docile, le nomma dictateur à vie, et lui donna, sous le nom latin d'*imperator* qui signifie général victorieux, et dont nous avons fait empereur, la puissance militaire. — Finances, armées, justice, religion, tout se trouvait dans ses mains. De fait, il était roi : il voulut en porter le nom. Un jour, lors de la fête des Lupercales, Antoine lui offrit le diadème en le saluant du titre de roi · mais le peuple fit entendre des murmures. César repoussa, non sans regret, cet insigne encore odieux aux Romains. Je ne m'appelle pas roi, dit-il, mais César. » Et le Forum retentit d'applaudissements.

Le dictateur comprit que, pour faire oublier le nom de république, il fallait éblouir les esprits par l'éclat de nouvelles victoires. Il résolut de venger Crassus sur les Parthes, de suivre jusqu'à l'Indus les traces du conquérant macédonien et de revenir à Rome à travers la Scythie et le pays des Germains domptés. Après avoir soumis le monde, César se proposait d'unir tous les peuples dans la même vie politique et morale, en leur donnant à tous les lois, la langue et la civilisation de Rome.

Mort de César. — Mais la mort interrompit ces vastes projets : l'Alexandre de l'Occident n'eut pas plus que l'autre le temps d'achever son œuvre. Depuis plusieurs mois une conspiration était formée ; Cassius en était le chef.

Il avait entraîné Brutus, neveu et gendre de Caton et qui semblait avoir hérité de sa rigidité inflexible comme de sa vertu. César l'avait épargné à Pharsale et lui avait confié l'important gouvernement de la Gaule Cisalpine; mais Brutus, tout en aimant celui que les grands appelaient un tyran, détestait la tyrannie.

Cassius, pour l'entraîner, dut lui montrer qu'il était la seule espérance de la noblesse romaine, et écrire sur le tribunal où il siégeait comme préteur : « Tu dors, Brutus; non, tu n'es plus Brutus ! » Brutus céda : il se crut l'instrument nécessaire d'une vengeance légitime. Son nom en gagna d'autres que pour la plupart César avait comblés de faveurs. Cicéron, quoique lié avec les principaux conjurés, ignora tout.

Les avis ne manquèrent pas à César; on lui parla d'un complot où Brutus était entré. « Brutus, dit-il en se touchant, attendra bien la fin de ce corps misérable. » Cependant, un jour qu'on dirigeait ses soupçons sur les deux consuls Dolabella et Antoine : « Ce ne sont pas ces hommes si bons convives que je redoute, mais les gens au visage blême et maigre. » Il voulait désigner Cassius et Brutus. Le maintien calme de Brutus ne trompait pas non plus sa femme Porcia; on sait que pour éprouver ses forces, avant de lui demander son secret, elle se fit à la cuisse une profonde blessure.

On racontait aussi des prodiges, des feux aperçus au ciel, des bruits nocturnes, etc. César s'impatientait de ces continuelles menaces et refusait d'y croire, au moins d'y penser. « Rome, disait-il, est plus intéressée que moi-même à ma vie; » et il avait renvoyé sa garde espagnole.

Le jour des ides (15 mars 44), les conjurés se rendirent de bonne heure au sénat. Les devins avaient défendu à César de sortir. Décimus Brutus lui fit honte de céder à ces vagues terreurs, et, lui prenant la main, l'entraîna sur la route. Un Grec, Artémidore de Cnide, lui remit tout le plan de la conjuration : « Lisez, lui dit-il, cet écrit, seul et promptement; » il n'en put trouver le temps.

Les conjurés eurent d'autres sujets d'inquiétude. Un sénateur, Popilius Lénas, ayant salué Brutus et Cassius d'un air plus empressé qu'il ne faisait ordinairement, leur dit à l'oreille : « Je prie les dieux qu'ils donnent une favorable issue au dessein que vous méditez ; mais je vous conseille de ne pas perdre un moment, car l'affaire n'est plus secrète ; » et peu après ils le virent avoir avec César un long entretien auquel le dictateur paraissait donner la plus grande attention. Déjà Cassius et quelques autres mettaient la main sous leurs robes pour en tirer leurs poignards et s'en frapper eux-mêmes, lorsque Brutus reconnut aux gestes de Lénas qu'il s'agissait, entre César et lui, d'une prière très vive, plutôt que d'une accusation.

Quand César entra, tous les sénateurs se levèrent pour lui faire honneur ; dès qu'il fut assis, les conjurés, se pressant autour de lui, firent avancer Tullius Cimber pour lui demander le rappel de son frère. Ils joignirent leurs prières aux siennes, et, comme ils insistaient, il se leva pour les repousser de force. Alors, Tullius lui arracha sa toge et Casca lui porta un premier coup le long de l'épaule. César saisit la poignée de l'arme en s'écriant : « Scélérat ! que fais-tu ? » Mais, dès qu'il vit Brutus lever le poignard sur lui, il quitta la main de Casca, se couvrit la tête de sa robe, et livra son corps au fer des conjurés. Comme ils le frappaient tous à la fois, Brutus reçut une blessure à la main ; tous les autres furent couverts de sang.

CHAPITRE XXXIV

FORMATION DU SECOND TRIUMVIRAT (43).

Antoine maître de Rome. — Octave. — Guerre de Modène. — Triumvirat d'Octave, d'Antoine et de Lépide. — Proscriptions. Mort de Cicéron.

Antoine maître de Rome. — Ce grand crime causa dans Rome une profonde stupeur et un immense effroi. Chacun sentit que l'ère des révolutions, un moment suspendue par César, allait recommencer, et qu'on était sur le point de revoir les luttes sanglantes des partis avec les proscriptions.

Marc-Antoine.

César avait des amis intéressés au maintien de son ouvrage, puisqu'il leur avait donné une partie du pouvoir qu'il avait saisi. Ainsi, Antoine qui était consul, Lépide qui était maître de la cavalerie, n'entendaient pas être dépossédés. Les césariens et les républicains s'accordèrent d'abord une trêve. Le sénat, sur la proposition de Cicéron, décréta le maintien des actes de César et proclama une amnistie. Les conjurés descendirent du Capitole, où ils s'étaient réfugiés après le meurtre. Cassius alla souper chez Antoine, Brutus chez Lépide.

Mais cette feinte réconciliation ne dura guère. Le jour où se firent les funérailles de César, Antoine excita dans la foule une telle colère en lui montrant le cadavre percé de vingt-trois blessures, qu'elle se porta à la curie et l'incendia, cherchant de tous côtés les meurtriers, qui n'échappèrent à la mort que par une fuite précipitée. Ils se retirèrent dans les provinces que César leur avait données.

Antoine, maître par là de Rome, s'empara des papiers du dictateur, les falsifia à son gré, et vendit les places, les honneurs, les provinces. En un mois, il amassa cent trente-cinq millions, qui lui servirent à acheter des soldats, des sénateurs et le peuple. Alors il fit décréter la destitution de Brutus et de Cassius. « Le tyran est mort, s'écriait douloureusement Cicéron, mais la tyrannie vit toujours. » Antoine prenait la place de son maître sans avoir son génie pour jouer le même rôle.

Octave. — Sur ces entrefaites arriva Octave, neveu de César et son fils par adoption. C'était un jeune homme de dix-neuf ans, d'une belle figure, d'un esprit réservé, prudent par caractère, mais hardi par ambition.

Il fallait de l'audace pour accepter l'héritage de César. Malgré ses amis, malgré sa mère, Octave se rendit à Rome, déclara qu'il accomplirait tous les legs de son oncle, et, Antoine refusant de lui remettre l'argent laissé par César, il vendit les terres du dictateur et ses propres biens. Le peuple gagné, il envoya des émissaires auprès des vétérans, débaucha deux des légions d'Antoine et se trouva à la tête d'une armée. Alors il se rapprocha du sénat. Déjà il avait séduit Cicéron en lui montrant une confiance empressée. Le vieux consulaire se laissa prendre à cette apparente docilité. « Quelques légers honneurs, disait-il, suffiront à cette vanité de vingt ans. Après la victoire, on brisera l'instrument. »

Guerre de Modène. — Antoine était parti de Rome pour aller combattre Décimus Brutus, un des meurtriers de César, et le tenait assiégé dans Modène. Sur la proposition de Cicéron, le sénat nomma Octave propréteur, et le chargea, conjointement avec les deux consuls, Hirtius et Pansa, de marcher contre Antoine, qui fut contraint de prendre la fuite après deux batailles sanglantes (43). Décimus était délivré, mais les deux consuls avaient péri. Octave resta seul maître des troupes victorieuses.

Le sénat ne l'entendait pas ainsi. Il voulut mettre Octave de côté. Celui-ci marcha sur Rome avec huit légions et se

fit proclamer consul par le peuple, quoiqu'il fût loin d'avoir l'âge requis. Alors, chef légal de l'État par cette magistrature et maître d'une armée nombreuse, il revint à son rôle naturel, rompit avec le sénat et se rapprocha d'Antoine et de Lépide.

Triumvirat d'Octave, d'Antoine et de Lépide. — Tous trois se réunirent près de Bologne, dans une île du Reno, et y formèrent le plan du second triumvirat. Ils se donnaient pour mission d'organiser la république, et prenaient ouvertement le titre de triumvirs. Sous ce nom, ils s'attribuaient pour cinq ans l'autorité consulaire et le pouvoir législatif.

Octave et Antoine devaient aller combattre en Orient Brutus et Cassius, tandis que Lépide demeurerait à Rome pour veiller aux intérêts de l'association. Enfin ils s'engageaient à donner aux soldats, après la guerre, cinq mille drachmes (quatre mille cinq cents francs) par tête, et les terres des dix-huit plus belles villes d'Italie. Ces conditions écrites, Octave en donna lecture aux troupes.

Proscriptions. Mort de Cicéron. — L'inauguration du nouveau pouvoir fut sanglante : les triumvirs débutèrent par un édit de proscription. On vit alors recommencer les scènes hideuses des jours de Marius et de Sylla. L'envie, la haine, l'avidité, toutes les mauvaises passions se déchaînèrent.

Les triumvirs eux-mêmes donnaient l'exemple. Chacun d'eux avait livré un des siens pour n'être point gêné dans ses vengeances. Octave, son tuteur; Antoine, son oncle; Lépide, son frère. « Il y eut, dit un auteur contemporain, du dévouement dans les esclaves, un peu dans les affranchis, point dans les fils. »

La ville tremblait devant une soldatesque recrutée de bandits et d'esclaves échappés à leurs bagnes. Tous les habitants de Rome et de l'Italie, sans distinction de classes ni de personnes, furent contraints de prêter aux triumvirs le dixième de leurs biens, et de donner une année de leurs revenus.

Nulle mort ne causa plus de regrets que celle de Cicé-

ron. De Tusculum il s'était rendu par mer à sa villa de Formies, près Gaëte. Après quelques instants de repos, il allait se rembarquer, quand les assassins arrivèrent, conduits par un certain Popilius qu'il avait autrefois sauvé de la mort par son éloquence. Lorsqu'il les entendit approcher, il fit poser à terre sa litière, et portant la main gauche à son menton (c'était son geste ordinaire), il attendit les meurtriers, le visage pâle de fatigue, mais le regard fixe et calme. Eux ressentirent une sorte de crainte respectueuse, et se couvrirent le visage pendant que leur centurion, Hérennius, l'égorgeait. Cet homme lui coupa la tête et la main. On les apporta à Antoine pendant qu'il était à table. Il montra une joie féroce, et Fulvie, sa femme, perça d'une aiguille la langue du prince des orateurs romains. Ces tristes restes furent attachés à la tribune aux harangues. On accourut en foule pour les voir, mais avec des larmes et des gémissements.

Après ces massacres et ces exactions, Octave et Antoine passèrent la mer d'Ionie pour aller combattre les républicains

---

CHAPITRE XXXV

GUERRES DES TRIUMVIRS CONTRE LES RÉPUBLICAINS ET CONTRE SEXTUS POMPÉE (42-35).

Batailles de Philippes (42). — Antoine en Asie. — Cléopâtre. — Guerre de Pérouse (40); traité de Brindes. — Paix de Misène (39). — Mort de Sextus. Déposition de Lépide.

Batailles de Philippes (42). — Les deux armées se rencontrèrent près de Philippes : elles étaient égales en nombre, mais les républicains avaient une flotte formi-

dable qui interceptait aux césariens tous les arrivages par mer. Aussi Antoine, menacé de la disette, hâtait de ses vœux la bataille que Cassius, par la raison contraire, voulait différer. Brutus, pressé de sortir d'inquiétude et de mettre fin à la guerre civile, opina dans le conseil pour le combat et entraîna la majorité. On dit qu'une nuit, quelques semaines auparavant, un spectre, d'une figure étrange et terrible, s'était présenté à lui. « Qui es-tu, homme ou dieu ? » dit l'intrépide général. « Je suis ton mauvais génie, répondit le fantôme : tu me reverras dans la plaine de Philippes, » et il disparut. Le lendemain, il raconta cette vision de son esprit troublé à Cassius, qui lui parla de l'inanité des songes, mais ne put dissiper ses pensées lugubres.

Il y eut deux batailles livrées à vingt jours d'intervalle. Dans la première, les troupes d'Octave furent culbutées par celles de Brutus. Mais à l'autre aile, Antoine avait dispersé l'ennemi ; Cassius, retiré sur une hauteur voisine, aperçut un gros de cavalerie qui marchait à lui ; il le prit pour un corps ennemi et se fit tuer. C'était Brutus qui venait à son secours.

Dans la seconde action, l'aile que conduisait Octave fut encore mise en désordre. Mais Antoine, vainqueur de son côté, revint sur les troupes de Brutus et les enveloppa : Brutus, échappé avec peine, s'arrêta sur une hauteur pour accomplir ce qu'il appelait sa délivrance. Straton, son maître de rhétorique, lui tendit une épée en détournant les yeux ; il se précipita sur la pointe avec tant de force qu'il se perça d'outre en outre et expira sur l'heure. Ainsi périrent Brutus et Cassius : on les appela les derniers des Romains.

Antoine en Asie. — Cette victoire donnait aux vainqueurs l'empire du monde; il restait à faire la part des soldats. Antoine se chargea de lever en Asie les 200 000 talents nécessaires (plus d'un milliard de francs) ; Octave, de distribuer aux vétérans les terres qu'on leur avait promises. Les délices de l'Asie ne tardèrent pas à corrompre Antoine : son entrée dans la ville d'Éphèse fut

une honteuse parodie du triomphe de Bacchus. C'étaient tous les jours de nouvelles orgies, et, pour suffire à ces profusions, il foulait horriblement les peuples.

Cléopâtre. — La reine d'Égypte avait fourni à Cassius quelques troupes et de l'argent. Antoine la cita devant son tribunal, à Tarse, en Cilicie. Elle y vint dans le plus brillant appareil. Elle remonta le Cydnus dans un navire dont la poupe était d'or, les voiles de pourpre, les avirons d'argent. Le mouvement des rames était cadencé au son des flûtes qui se mariait à celui des lyres. Elle-même, magnifiquement parée, était couchée sous un pavillon broché d'or. Ses femmes, vêtues en Néréides et en Grâces, tenaient le gouvernail ou les cordages. Les parfums qu'on brûlait sur le navire embaumaient au loin les deux rives. Antoine fut gagné et la suivit à Alexandrie. Alors commencèrent ces excès qu'ils appelèrent *la vie inimitable*, les soupers sans fin, les chasses, les courses, sous déguisement, la nuit, pour battre et insulter les gens, au risque du retour (41).

Guerre de Pérouse (40); traité de Brindes. — La guerre de Pérouse arracha, pour un moment, Antoine à ces honteuses débauches. Sa femme, Fulvie, et son frère Antonius, voyant le jeune César se rendre maître de l'Italie et de Rome, excitèrent contre lui un soulèvement qu'on appela la guerre de Pérouse, à cause de cette ville, qui y joua le rôle principal. Antonius fut assiégé dans cette place par Agrippa, le meilleur officier du triumvir; une affreuse famine le força de capituler (40).

Antoine, réveillé enfin de sa longue inaction, vint à Brindes avec une flotte de trois cents vaisseaux. Mais les soldats forcèrent leurs chefs à traiter, et la mort de Fulvie rendit un accommodement plus facile. Antoine et Octave se partagèrent le monde romain : au premier, l'Orient, jusqu'à la mer Adriatique; au second, l'Occident. On ne laissa que l'Afrique à Lépide. La paix de Brindes fut cimentée par un mariage : Antoine épousa Octavie, sœur du jeune César.

Paix de Misène (39). — Mais le peuple de Rome man-

quait de pain, parce que Sextus Pompée, maître, par sa flotte, de la Sicile et de la Méditerranée occidentale, interceptait l'arrivage des blés d'Afrique. Antoine pressa son collègue d'accorder la paix à Pompée. Ils s'abouchèrent tous trois au cap Misène, et l'on convint que Sextus aurait pour province la Sicile, la Sardaigne et l'Achaïe. Pompée traita ses nouveaux amis à bord de sa galère amirale. Au milieu du festin, son affranchi Ménas vint lui dire à l'oreille : « Voulez-vous que je coupe les câbles, et vous êtes le maître du monde. » Il réfléchit un instant, puis répondit : « Il fallait le faire sans m'en prévenir. » (39.)

Mort de Sextus. Déposition de Lépide. — La paix de Misène ne fut qu'une trêve. Octave n'entendait point laisser à la merci de Pompée les approvisionnements de Rome, et Pompée voulait élever une vaste domination. Il tenait à Syracuse une cour brillante, se montrait en public avec les attributs de Neptune, un trident à la main et couvert d'un manteau couleur de mer. Des deux côtés on se prépara à petit bruit; en l'année 36 la guerre éclata.

Grâce à la trahison de Ménas, qui livra la Sardaigne et la Corse, et surtout aux talents supérieurs d'Agrippa, Octave parvint à débarquer en Sicile avec 100 000 hommes. Sextus n'avait d'espoir que dans ses 300 vaisseaux : il attaqua la flotte ennemie entre Myles et Naulocque. Agrippa, comme jadis Duillius (voy. p. 70), avait armé ses navires de *corbeaux*. La victoire lui resta. Sextus s'enfuit à Milet, où, quelque temps après, un officier d'Antoine le tua (35).

Ses troupes de terre se réunirent à celles de Lépide, qui se trouva alors à la tête de vingt légions et voulut garder la Sicile. Octave gagna ses soldats et le contraignit de demander grâce. Il lui laissa ses biens, même sa dignité de grand pontife, mais le relégua à Cercéi, où il vécut encore vingt-trois ans.

CHAPITRE XXXVI

DUUMVIRAT D'OCTAVE ET D'ANTOINE (35-30).

Revers et fautes d'Antoine. — Habileté d'Octave. — Rupture entre Antoine et Octave (32). — Bataille d'Actium (31). — Mort d'Antoine et de Cléopâtre (30).

Revers et fautes d'Antoine. — Il n'y avait plus que deux hommes dans l'empire; c'était trop d'un pour leur ambition. Il était inévitable que l'un chercherait à précipiter l'autre. Les esprits clairvoyants ne tardèrent pas à juger lequel l'emporterait.

Antoine avait passé au milieu de fêtes continuelles les cinq années si utilement employées par Octave depuis la bataille de Philippes, et il avait laissé ses lieutenants défendre seuls la frontière romaine en Asie. Cependant en la même année où Octave abattait Sextus Pompée, Antoine se résolut à secouer un moment sa faiblesse; il marcha avec 100 000 hommes contre les Parthes, en prenant par les montagnes de l'Arménie pour éviter les plaines de la Mésopotamie, si fatales à Crassus. Mais il commit la faute d'abandonner ses machines de guerre, de sorte qu'il ne put s'emparer de Phrahata, la première ville qu'il assiégea. Le roi d'Arménie, découragé par cet échec, quitta le camp. Pour relever le courage de ses troupes, Antoine alla chercher l'ennemi, le battit et le poursuivit longtemps. Pauvre victoire! les Parthes n'avaient eu que trente morts, et reparurent le lendemain aussi hardis, aussi gênants.

L'hiver approchait : il fallut rebrousser chemin. Cette retraite, de vingt-sept jours, ne fut qu'un long combat. Antoine s'y montra brave ; durant l'action, il animait par son exemple l'ardeur des siens, et le soir il parcourait

les tentes, prodiguant aux blessés les secours et les consolations, mais il précipita tellement sa marche, que depuis Phrahata jusqu'en Phénicie la route fut marquée par les cadavres de 36000 légionnaires (36).

Au lieu de venger ce revers éclatant, il se laissa entraîner à Alexandrie par Cléopâtre, et, oubliant qu'il était Romain, donna le titre de roi aux deux fils de l'Égyptienne avec des provinces romaines pour royaumes. On ne le voyait plus en public que portant la robe et le diadème des rois orientaux, ou dans l'attirail d'Osiris et de Bacchus, traîné sur un char, paré de guirlandes, chaussé du cothurne comme un histrion et le thyrse en main.

Habileté d'Octave. — Tandis qu'Antoine se déshonorait aux yeux des Romains, Octave rétablissait dans l'Occident l'ordre, la sécurité. Il avait pour maxime de se hâter lentement, et répétait souvent ce proverbe : *Tu arriveras assez tôt si tu arrives*. Rome et l'Italie, affamées de repos après tant de guerres civiles, respiraient enfin sous son administration intelligente, et la popularité venait d'autant plus vite au triumvir qu'il avait cessé d'être cruel.

Rupture entre Antoine et Octave (32). — Lorsque Octave se crut assez fort pour ne pas craindre l'issue d'une lutte suprême, il demanda compte à Antoine de son étrange conduite et rompit le triumvirat. Antoine, prêt le premier, réunit à Éphèse huit cents navires avec seize légions (32). Mais il perdit tout l'été dans les fêtes et laissa à son rival le temps d'achever ses préparatifs. « Ce n'est pas à Antoine ni à des Romains que nous faisons la guerre, disait Octave; c'est à cette reine en délire qui rêve la chute du Capitole et les funérailles de l'empire. »

Bataille d'Actium (31). — Antoine avait 100 000 fantassins et 12 000 cavaliers. Tous ses généraux lui conseillaient de combattre sur terre : Cléopâtre s'y opposa pour rester sur sa flotte, et comme toujours il céda. C'est à l'entrée du golfe d'Ambracie, près du promontoire d'Actium, que s'engagea la bataille. La flotte d'An-

toine comptait 500 gros navires de guerre, dont plusieurs étaient à huit et dix rangs de rames, mais lourdement construits et dégarnis de rameurs, de matelots et de soldats. Octave n'avait que 250 vaisseaux : leur légèreté et l'expérience de leurs équipages, formés dans la guerre difficile contre Sextus, compensaient et au delà l'infériorité du nombre. Au plus fort de l'action, Cléopâtre eut peur et s'éloigna avec toute la flotte égyptienne. A peine Antoine eut-il reconnu à ses voiles de pourpre le vaisseau qui emportait la reine, que son courage tomba, et qu'oubliant ceux qui mouraient en ce moment pour lui, il suivit ses traces. Malgré la fuite honteuse de leur chef, les soldats ne se rendirent qu'après une longue résistance. L'armée de terre attendit sept jours avant de faire sa soumission.

Mort d'Antoine et de Cléopâtre (30).—Le vainqueur suivit les fugitifs jusqu'en Égypte, où ils se retirèrent. Antoine voulait combattre encore, mais il n'avait plus d'armée : Cléopâtre elle-même le trahit. Il vit la flotte et la cavalerie égyptiennes passer sous les drapeaux d'Octave. Pour ne pas tomber vivant aux mains de son ennemi, il commanda à son esclave Éros de lui donner le coup mortel. L'esclave, sans répondre, tire son épée, se frappe lui-même et tombe sans vie à ses pieds. « Brave Eros, s'écrie Antoine, tu m'apprends ce que je dois faire » ; et il se perce à son tour.

Cléopâtre essaya d'apitoyer Octave. Il resta impassible et dur. Quelques jours après on la trouva couchée morte sur un lit d'or, revêtue de ses habits royaux. Elle n'avait pas voulu paraître enchaînée derrière le char du vainqueur (30).

CHAPITRE XXXVII

LE RÈGNE D'AUGUSTE (30 AV. J.-C., 14 APRÈS)

Octave empereur sous le nom d'Auguste. — Armée permanente. — Gouvernement des provinces. — Vigilance et libéralité d'Auguste. — Douceur du gouvernement d'Auguste. — Routes, postes, ordre public, développement du commerce. — Embellissements de Rome. — Guerres pour dompter les peuples de l'intérieur et donner à l'empire de bonnes frontières. — Varus. — Dernières années d'Auguste.

Octave empereur sous le nom d'Auguste. — Antoine mort et l'Égypte réduite en province romaine, Octave revint à Rome. Il était assez fort pour renverser violemment la république et instituer ouvertement la monarchie. Il se souvint de son père adoptif et des ides de mars. Il résolut d'arriver au même but par des voies détournées. Il ménagea tout ce qui restait de l'ancien régime, et sut se faire donner, sans avoir l'air d'y prétendre, toutes les charges et tous les pouvoirs.

En l'an 29 avant Jésus-Christ, il fut décoré du titre d'*empereur*. Ce nom lui conférait le commandement suprême de toutes les forces de la république; les généraux restaient ses lieutenants, les soldats lui juraient fidélité, et il gardait droit de vie et de mort sur tous ceux qui portaient l'épée.

En l'an 28, il reçut le titre de *prince* du sénat ou premier sénateur, ce qui lui permettait de diriger les délibérations de cette assemblée.

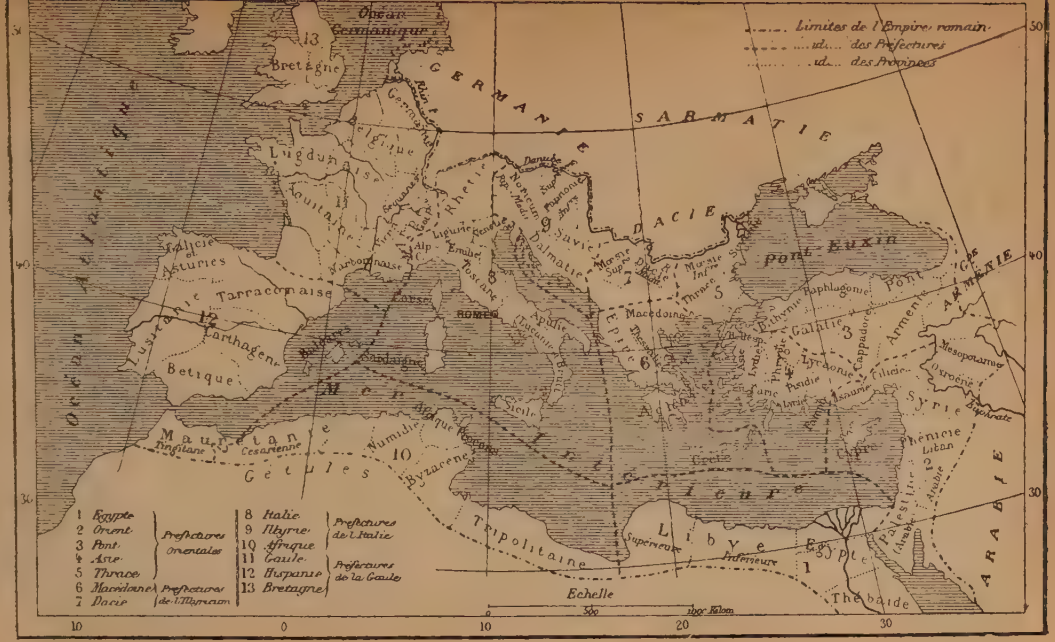
En l'an 23, il eut la *puissance tribunitienne* qui le rendait inviolable, et le *pouvoir proconsulaire* perpétuel qui mettait entre ses mains le gouvernement des provinces.

En l'an 19, il se fit donner l'autorité *consulaire* à vie et la censure sous le nom de *préfecture des mœurs*:

c'étaient des fonctions purement civiles, mais la première faisait de lui le représentant et le chef légal de

Auguste.

l'État ; la seconde lui donnait le droit de composer le sénat et l'ordre équestre à son gré.



I. Thuillier Del

Carte de l'empire romain.

Enfin en l'an 13, à la mort de Lépide, il prit la charge de *grand pontife*, ce qui le fit chef suprême de la religion. Depuis longtemps on ne l'appelait plus Octave, mais Auguste, nom qui jusqu'alors avait été réservé aux dieux.

C'est la réunion de tous ces pouvoirs entre les mains d'Auguste et de ses premiers successeurs qui forma ce qu'on appelle l'autorité impériale.

Son règne de 44 ans fut employé à organiser doucement la monarchie. Le *sénat* subsista comme conseil suprême de l'État, mais épuré, et Auguste, tout en lui ôtant le pouvoir réel, augmenta ses attributions; il le chargea du jugement de toutes les causes politiques et des procès importants. Le *peuple* garda aussi ses assemblées, mais pour la forme, les élections publiques n'étant plus que la confirmation des choix faits par le prince.

Armée permanente. — Le pouvoir d'Auguste reposant sur les soldats, il voulut une armée permanente; mais cette armée, composée de 400 000 hommes, il la rangea le long des frontières, dans des camps retranchés, pour faire face aux barbares. Une garde particulière, les cohortes prétoriennes, veilla à la sûreté du prince. Des flottes à Fréjus, à Misène, à Ravenne faisaient la police de la Méditerranée. Des flottilles stationnaient sur le Danube et l'Euxin.

Gouvernement des provinces. — Il partagea les provinces avec le sénat, lui laissa celles de l'intérieur, plus tranquilles, et se réserva celles des frontières où se trouvaient les légions. Il les fit gouverner par des légats impériaux qui restèrent en place tant qu'il lui plut. Innovation salutaire, car ces officiers, retenus longtemps en charge, purent étudier et connaître les besoins de leurs administrés, et les provinces n'eurent plus à faire chaque année la fortune d'un nouveau gouverneur.

Vigilance et libéralité d'Auguste. — Si tout appartenait à Auguste, son temps aussi, ses soins, sa fortune même appartenaient à tous. Pendant ses longs voyages dans les provinces, il soulageait les villes obérées et rebâtissait celles que quelque fléau avait détruites. Une année

même il paya de ses deniers tout l'impôt de la province d'Asie.

Douceur du gouvernement d'Auguste. — Pendant le triumvirat, Octave s'était montré cruel ; Auguste pardonna presque toujours. Cinna avait voulu l'assassiner, il le gagna par la clémence.

Routes, postes, ordre public, développement du commerce. — Pour rendre plus faciles l'administration des provinces et le maintien de l'ordre public, il répara les routes de l'Italie, fit faire celles de la Cisalpine et couvrit de chemins toute la Gaule et la péninsule Ibérique.

Sur ces routes un service de poste régulier fut organisé. Les messagers du prince et les armées purent se porter rapidement d'une province à l'autre et l'ordre fut aisément maintenu, parce que la répression devenait partout certaine et immédiate. Le commerce aussi y gagna, puisqu'il lui faut surtout pour prospérer de bonnes routes et de la sécurité.

Embellissements de Rome. — Auguste donna une attention particulière à tenir le peuple de Rome toujours repu de jeux et de distributions de vivres, pour qu'il oubliât ses anciens droits. Il lui embellit sa ville par de nombreuses constructions, créa un préfet et des cohortes urbaines pour veiller à la tranquillité publique, des gardes nocturnes pour prévenir ou arrêter les incendies, et il se vanta de laisser de marbre une ville qu'il avait trouvée de briques.

Guerres pour dompter les peuples de l'intérieur et donner à l'empire de bonnes frontières. — Un empire aussi vaste, et qui de tous côtés touchait aux Barbares, ne pouvait compter sur une paix absolue. Après Actium, Auguste y avait cru, et avait fermé pour la troisième fois les portes du temple de Janus. Cependant l'empire n'avait pas encore trouvé ses limites naturelles. Dans les provinces mêmes, il restait quelques peuples à soumettre.

Dans les Pyrénées, les Astures et les Cantabres gar-

daient leur liberte : il la leur prit. Les Salasses interceptaient les passages des Alpes occidentales : il les dompta. Pour mettre l'Italie à l'abri d'une invasion, il fallait être maître du cours du Danube ; Drusus et Tibère soumirent, en l'an 16, les peuples de la Rhétie (Tyrol) et de la Vindélicie (Bavière). Pour ne pas être inquiété sur la rive gauche du Rhin, il fallait chasser loin de la rive droite les tribus germaniques. En l'an 9, Drusus pénétra jusque sur les bords de l'Elbe, et, après sa mort, Tibère, son frère, prit des quartiers d'hiver au cœur même de la Germanie. En Orient, les Parthes se vantaient d'avoir vaincu deux fois les Romains, il les obligea de lui restituer les drapeaux enlevés à l'armée de Crassus.

Varus. — Cette politique si constamment heureuse n'éprouva qu'un échec. Trois légions de Germanie, attirées dans une embuscade par un jeune chef des Chérusques, Hermann, y périrent avec leur général Varus. C'était la Germanie du Nord qui se soulevait et refoulait sur le Rhin la domination romaine (9 de J.-C.). « Varus, Varus, rends-moi mes légions ! » s'écriait douloureusement Auguste. Par bonheur, les Germains se divisèrent ; Tibère eut le temps d'accourir en Gaule. Il fortifia tous les châteaux le long du Rhin, rétablit la discipline, et, pour ramener un peu de confiance, risqua même les aigles au delà du fleuve, mais sans faire de conquête. La défaite de Varus avait décidé que la domination romaine ne franchirait pas le Rhin, et montré que de ce côté étaient les plus grands périls.

Dernières années d'Auguste. — Auguste finit son règne dans le deuil et dans l'isolement. Il avait vu mourir l'un après l'autre tous ceux qui lui étaient chers : sa sœur Octavie, son neveu Marcellus, son lieutenant le grand Agrippa, Drusus, un des fils de Livie, Mécène, son conseiller, et ceux qui ont valu, par leurs écrits, à la plus belle période de la littérature latine le nom de *siècle d'Auguste*, Horace et Virgile. Il avait été contraint d'exiler sa fille Julie, à cause de ses désordres, dans l'îlot de Pandataria. Elle avait trois fils, Caïus, Lucius et Agrippa

Posthume. Les deux premiers moururent, et le troisième se rendit si odieux par ses débauches, que son aïeul le relégua dans l'île de Planasia. Une fille du grand Agrippa, la seconde Julie, accusée des mêmes crimes que sa mère, fut exilée comme elle, et le vieil empereur ne trouva plus dans son palais, de toute la famille impériale, que le fils de l'impératrice Livie, Tibère, qu'il avait adopté. Il mourut le 19 août de l'année 14 après la naissance de J.-C., durant un voyage en Campanie, à l'âge de 76 ans moins 35 jours.

Agrippa.

CHAPITRE XXXVIII

TIBÈRE (14-37)

Premières années de son gouvernement. — Germanicus. — Puissance de Séjan : ses crimes et sa chute.

Premières années de son gouvernement. — Tibère avait été associé par Auguste à sa toute-puissance, et personne n'était en état de la lui disputer. Il succéda donc à son père adoptif sans opposition. Il avait cinquante-six ans. Depuis la mort d'Agrippa, nul général ne pouvait invoquer d'aussi éclatants services. Il avait combattu en Espagne et dans les Alpes, gouverné la Gaule, dompté les Pannoniens, vaincu les Germains, et rassuré l'empire après la défaite de Varus. Malheureusement ses mœurs étaient dépravées, son caractère vindicatif et san-

guinaire. L'empire trouva en lui un administrateur vigi-

Tibère.

lant, mais sévère ; sa famille, un maître défiant qui finit par devenir cruel.

Tout alla bien d'abord. « Les affaires publiques, dit Tacite, le grand historien de cette époque, se traitaient au sénat, ainsi que les intérêts les plus graves des particuliers. Dans la distribution des honneurs, Tibère consultait la naissance, les services militaires et le talent civil; de sorte qu'il eût été difficile de faire de meilleurs choix. Quant aux lois, on en faisait bon usage. Pour ses

Apothéose de Germanicus.

affaires particulières, il choisissait les hommes les plus considérés, quelques-uns sans les connaître et sur leur réputation, et la plupart vieillirent dans leur fonction. Il veillait à ce que les provinces ne fussent pas chargées d'impôts. Ses domaines en Italie étaient peu étendus; ses esclaves sans insolence, ses affranchis peu nombreux.

Avait-il des contestations avec des particuliers, les tribunaux et les lois décidaient. »

Germanicus. — Au dehors, l'empire était vigoureusement défendu par le neveu de Tibère, Germanicus. Chéri de l'armée pour son courage et pour sa bonté, il repoussa dans une émeute, avec indignation, l'empire que lui offraient les soldats; et, pour rétablir la discipline, il les mena jusque dans la forêt Teutberg, où il ensevelit les restes mutilés des légions de Varus, qui depuis trois ans attendaient ce dernier honneur. Il pénétra même plus loin dans la Germanie, jusqu'aux bords du Weser, et remporta une grande victoire dans la plaine d'Idistaviso. Quand Tibère crut la frontière du Rhin bien garantie par ces succès, il envoya son neveu en Orient pour y raffermir aussi l'ordre ébranlé; mais cet héroïque jeune homme fut arrêté au milieu de sa glorieuse carrière par une mort prématurée. On accusa Pison de l'avoir empoisonné (19). Quand la veuve de Germanicus débarqua à Brindes, portant dans ses bras l'urne sépulcrale, une foule immense vint à sa rencontre et lui fit cortège de Brindes aux portes de Rome. Tibère, qu'on soupçonna d'avoir, sinon commandé, du moins autorisé le crime, renvoya au sénat le jugement du meurtrier : il siégea lui-même, et Pison le vit avec épouvante rester impassible et impénétrable, sans pitié, sans colère. Avant le jugement, Pison se tua dans sa maison.

Puissance de Séjan : ses crimes et sa chute. — Redoutant les grands, Tibère donna toute sa confiance à un homme de basse naissance, Séjan. Ce personnage avait su gagner son affection par une activité infatigable, d'habiles conseils et un dévouement absolu. Tibère lui devait la vie. Un jour qu'il dînait dans une grotte, la voûte s'écroule : tous les courtisans se sauvent; Séjan seul reste et fait un rempart de son corps à l'empereur. De ce jour il eut sur Tibère un grand ascendant; il reçut le consulat, le commandement des cohortes prétoriennes, et rien ne se fit plus que par lui.

Mais si haut que Séjan fût arrivé, il voulait monter

plus haut encore, et n'aspirait à rien moins qu'au souverain pouvoir. Son ambition ne recula pas devant un crime. Il empoisonna Drusus, fils de Tibère, et livra au bourreau la veuve et deux des enfants de Germanicus. Pour intimider les républicains, on condamna Crémutius Cordus à se donner la mort : il avait, dans une histoire des guerres civiles, appelé Brutus et Cassius les derniers des Romains. Enfin Séjan parvint à éloigner l'empereur lui-même de Rome. Tibère quitta cette ville pour habiter l'île inaccessible de Caprée (26 de l'ère chrétienne).

Séjan se voyait si près du but qu'il osa demander la main de la veuve de Drusus ; c'était presque demander à être l'héritier de l'empereur. Tibère ouvrit les yeux, e refusa son consentement. Le favori alors conspira : mais il n'était rien que par le prince. Celui-ci n'eut qu'à dire un mot, et Séjan tomba (33). Il fut arrêté en plein sénat, et étranglé dans sa prison : le peuple mit en pièces son cadavre. D'innombrables exécutions suivirent : on montre encore à Caprée la pointe d'où, sur un signe de Tibère, les condamnés étaient précipités dans la mer. Ce prince traîna encore quatre ans une vie misérable, empoisonnée par les soupçons (37 après J.-C.).

CHAPITRE XXXIX

CALIGULA ET CLAUDE (37-54).

Caligula. — Ses fureurs. — Assassinat de Caligula (41). — Avènement de Claude (41). — Faiblesse de Claude ; ses affranchis ; conspirations. — Guerre au dehors ; conquête de la Bretagne (43).

Caligula. — Tibère avait désigné deux héritiers : l fils de Drusus, nommé Tibérius Gémellus, et le dernier

des enfants de Germanicus, Caïus, surnommé Caligula. Celui-ci, aimé des soldats, n'eut pas de peine à faire casser ce testament par le sénat, et prit tous les pouvoirs.

Après Tibère, tout prince eût paru bon. Caligula sembla excellent. Il délivra les prisonniers, rappela les bannis, défendit les accusations de lèse-majesté, rechercha par tous les moyens l'amour du peuple et l'estime du sénat Mais, dans le huitième mois de son règne, il tomba malade. Rome entière fit des vœux publics pour sa guérison : malheureusement le ciel parut les exaucer, et Caïus vécut pour devenir l'horreur du genre humain.

Ses fureurs. — Cette maladie sembla avoir altéré sa raison. Ce ne fut plus un empereur, mais un fou furieux, en guerre avec les dieux qu'il insultait, avec la noblesse de Rome qu'il décima, avec les provinces qu'il épuisa par ses exactions. En moins de deux ans il dépensa l'épargne de Tibère, 300 millions ; pour remplir son trésor, ou, comme il disait, pour apurer ses comptes, il prenait la fortune des citoyens riches, le plus souvent avec leur vie. Un jour, en Gaule, il jouait aux dés et perdait; il se fait apporter les registres de la province et marque pour la mort les citoyens les plus imposés : « Vous jouez pour quelques misérables drachmes, dit-il à ses courtisans; moi, je viens d'un coup de gagner 150 millions. » Il faisait argent de tout. A Lyon, il vendit lui-même aux enchères les meubles du palais impérial, et des objets que ses aïeux avaient ou aimés ou portés.

Ce fou entreprit deux expéditions, l'une contre les Germains, l'autre contre les Bretons. Dans la première il fit cacher au delà du Rhin des soldats de sa garde germaine, et alla les faire prisonniers. Dans l'autre, arrivé au bord de l'Océan, il fait sonner la charge, puis commande à ses soldats étonnés de ramasser les coquillages épars sur la rive.

Assassinat de Caligula (41). — Le monde supporta quatre ans les fureurs de Caligula. « Combien je souhaiterais, disait ce monstre, que le peuple romain n'eût qu'une seule tête, pour l'abattre d'un coup! » Le sénat

se lassa de lui fournir des victimes, et un tribun des prétoriens, Chéréas, l'égorgea.

Avènement de Claude (41). — L'occasion semblait favorable pour rétablir la république : mais ce n'était le compte ni du peuple ni des soldats. Quelques prétoriens trouvent dans un coin du palais, où il se tenait blotti, le dernier des princes de la maison impériale. C'était Claude, oncle de Caligula, et petit-fils de Livie par son père Drusus. « Sois notre empereur ! » s'écrient les soldats. Lui, éperdu, tremblant, se laisse emporter au camp. Là il reprend un peu de courage, promet aux troupes de l'argent : les sénateurs se voient peu à peu abandonnés, et courent eux-mêmes au-devant du nouveau maître (41).

Cavaliers germains combattant.

Faiblesse de Claude ; ses affranchis ; conspirations. — Claude avait de bonnes intentions. Son gouvernement s'annonça par quelques mesures libérales. Il flétrit la mémoire de Caligula et montra de l'assiduité à rendre la justice. Il aimait à juger, et souvent il jugeait bien. Mais sa tenue sans dignité, sa tête branlante, son

bégayement et parfois des sentences ridicules le déconsidéraient.

Claude, faible et débonnaire jusqu'à l'imbécillité, se laissa toute sa vie dominer par son entourage. Son règne fut celui des affranchis, d'un Pallas, d'un Narcisse, sans compter l'impératrice Messaline, dont le nom seul est un opprobre. Neuf ou dix complots furent formés contre la vie de Claude. Trente-cinq sénateurs et trois cents chevaliers périrent. Les plus illustres furent Silanus, Valérius Asiaticus et Pætus, dont la femme Arria montra un stoïque courage. Comme il hésitait à se tuer, elle se frappa d'abord, et, lui tendant le poignard : « Tiens, Pætus, dit-elle ; cela ne fait pas mal. »

Guerre au dehors; conquête de la Bretagne (43). — Au dehors, d'habiles généraux soutenaient l'empire. Tandis qu'au delà du Rhin Galba et Corbulon forçaient les Germains à rendre la dernière des aigles de Varus, Suétonius Paulinus s'avançait, en Afrique, jusqu'au mont Atlas, et Plautius, secondé par Vespasien, soumettait la Bretagne (43). Le chef d'une des tribus bretonnes, Caractac, entra dans Rome chargé de chaînes. « Hélas! dit-il, à la vue des splendeurs de la grande ville, comment ceux qui possèdent tant de richesses peuvent-ils nous envier nos pauvres cabanes? »

Les scandaleux déportements de Messaline obligèrent Claude à signer son arrêt de mort. Il épousa ensuite Agrippine. Cette femme ambitieuse avait déjà un fils, Néron. Pour le faire empereur, elle osa tout : Claude empoisonné, et son fils Britannicus écarté, les prétoriens saluèrent Néron du titre d'*imperator* (54).

CHAPITRE XL

NÉRON (54-68)

Commencements de Néron. — Sénèque et Burrus. — Meurtre de Britannicus. — Meurtre d'Agrippine. — Folies de Néron. — L'incendie de Rome. — Mort de Sénèque et de Lucain. — Nouvelles folies, nouveaux meurtres. — Néron forcé de se tuer.

Commencements de Néron. — Comme Caligula, Néron s'annonça bien. Il diminua les impôts, rendit la justice avec équité, honora le sénat, se montra plein de zèle pour la chose publique : « Que je voudrais ne pas savoir écrire ! » disait-il un jour qu'on lui présentait à signer l'arrêt de mort d'un criminel. Et une autre fois que le sénat lui adressait des actions de grâces : « Attendez que je les mérite. »

Sénèque et Burrus. — Le philosophe Sénèque, son précepteur, et Burrus, son préfet du prétoire, semblaient avoir réussi à contenir les fougueuses passions de leur élève; mais l'ambition d'Agrippine perdit tout. Elle voulut exercer sur Néron cette domination qui avait avili Claude. Pour combattre l'influence de la mère, Sénèque et Burrus accordèrent aux vices naissants du fils une sorte de tolérance.

Meurtre de Britannicus. — Il se montra tel qu'il était le jour où il empoisonna dans un festin son frère adoptif Britannicus. Il le vit d'un œil sec expirer à sa table. Quand le jeune prince tomba foudroyé par le poison : « Ce n'est rien, dit-il, depuis son enfance il est sujet à ces évanouissements » (55). Un autre jour, il fit tuer sa femme Octavie.

Meurtre d'Agrippine. — Sa mère même ne trouva pas grâce devant lui. Elle l'importunait en lui rappelant

qu'elle lui avait donné l'empire. Elle le fatiguait de conseils et de reproches. Après une rupture, il l'attira à Baïes sous prétexte d'une réconciliation. Elle s'embarqua; mais le vaisseau était construit de telle sorte, qu'à un signal donné par le pilote il devait s'entr'ouvrir en pleine mer. Le coup manqua pourtant; Agrippine se sauva à la nage, mais Néron la fit poignarder par des soldats. Burrus vint lâchement lui offrir des félicitations de la part de l'armée et, sur la proposition de Sénèque, des actions de grâces furent rendues aux dieux dans tous les temples de la ville pour avoir sauvé l'empereur des complots de sa mère. Voilà à quel degré d'avilissement le peuple romain était tombé.

Folies de Néron. — Aux crimes s'ajoutèrent les plus indignes folies. On le vit conduire des chars dans l'arène, et même, durant ses voyages dans les provinces, monter sur le théâtre pour y chanter et y jouer de la lyre. L'empereur se ravalait au rang d'histrion.

L'incendie de Rome. — Si l'on ne peut lui imputer avec certitude l'incendie de Rome, il n'est que trop prouvé qu'il en prit occasion de persécuter les chrétiens. On les enveloppait de peaux de bêtes pour les faire déchirer par des chiens; on les mettait en croix, ou l'on enduisait leur corps de résine, et Néron s'en servit une nuit comme de flambeaux pour éclairer ses jardins (64). Rome fut reconstruite sur un nouveau plan. Il quitta la modeste habitation d'Auguste et se bâtit un palais immense qui renfermait des lacs, des forêts : on l'appela la *Maison d'or*. Pour suffire à ces dépenses, aux frais de ses festins, de son luxe, de sa prodigalité, Néron multiplia les exils, les confiscations et mit les emplois à l'encan.

Mort de Sénèque et de Lucain. — Cependant il se forma une vaste conspiration dans laquelle entrèrent les plus illustres citoyens de Rome. Mais les agents de l'empereur la découvrirent, et il y eut d'innombrables victimes. Sénèque, le poète Lucain, qui dans la *Pharsale* avait chanté la guerre civile, furent contraints de se faire

ouvrir les veines, ainsi que Thraséa, l'honneur de Rome par sa vertu.

Nouvelles folies, nouveaux meurtres. — Dès lors Néron ne garda plus de mesure; il osa monter, à Rome même, sur le théâtre; puis il alla en Grèce disputer le prix de la lutte et du chant aux athlètes et aux artistes, et revint avec dix-huit cents couronnes que les Grecs avaient facilement accordées à un prince qui, en retour, les exemptait d'impôts.

Néron chantant.

Néron forcé de se tuer. — L'empire se lassa d'obéir à un mauvais chanteur, comme disait Vindex. Tous les généraux se sentaient menacés depuis la mort de Corbulon. Ce grand capitaine, qui par sa seule présence avait arrêté une invasion des Parthes en Orient, avait, en récompense de ses services, reçu l'ordre de se tuer. « Je l'ai bien mérité, » dit-il, en se frappant de son épée (67). Vindex, propréteur en Gaule, fut plus hardi : il proclama empereur Sulpicius Galba, gouverneur de l'Espagne Tarraconaise. Mais, vaincu par Virginius, il se donna la mort.

Les légions victorieuses offrirent l'empire à leur général. Virginius le refusa. Il n'en était pas moins ennemi de Néron, qu'à Rome tout le monde abandonnait, même son préfet du prétoire. Réduit à fuir, le tyran chercha un asile dans la métairie d'un de ses affranchis; mais on trouva sa trace. Après beaucoup d'hésitation, il s'enfonça lui-même un poignard dans la gorge en s'écriant : « Ah! quel artiste le monde va perdre ! » (68).

CHAPITRE XLI

LES FLAVIENS (69-96).

Galba (68). — Soulèvement des prétoriens. — Othon (69). — Vitellius (69). — Les princes Flaviens : Vespasien (69-79). — Révolte du Batave Civilis. — Sabinus et Éponine. — Destruction de Jérusalem (70). — Habile administration de Vespasien. — Titus (79-81). — Domitien (81-96). Sa cruauté. — Campagnes d'Agricola en Bretagne (78-85). — Domitien est assassiné.

Galba (68). — La mort de Néron fut suivie de sanglantes rivalités : les légions des frontières et les gardes prétoriennes se disputaient entre elles à qui donnerait l'empire du monde. Cette anarchie dura dix-huit mois et ne s'arrêta que sous la main puissante de Vespasien.

Galba ne rencontra d'abord aucune opposition : c'était un vieillard dont tous espéraient hériter. Mais sa rigidité mécontenta les courtisans ; son avarice, les prétoriens. Comme ceux-ci lui demandaient le *donativum*[1] promis en son nom : « Je choisis mes soldats, répondit-il, et je ne les achète pas. » Pour justifier ces paroles sévères il aurait fallu savoir gouverner son palais comme l'armée, et Galba se laissait conduire aveuglément par trois favoris, Vinius, Laco et Icelus, qui commettaient mille injustices.

Soulèvement des prétoriens. — L'empereur, voyant s'accroître la haine publique, chercha un appui en adoptant Pison. Ce choix précipita sa ruine.

Othon avait espéré que Galba le prendrait pour collègue. Déçu dans son attente, il souleva les prétoriens. Galba et son héritier furent égorgés (69).

Othon (69). — Rome craignait tout du nouveau prince :

1. Gratification que chaque empereur donnait aux troupes à son avènement.

c'était un ancien ami de Néron. Contre l'attente générale, Othon se montra clément et habile. Il parvint à maîtriser la fureur des prétoriens qui voulaient massacrer la moitié du sénat. Mais il avait déjà un rival, Vitellius, que les légions du Rhin venaient de proclamer empereur. En vain Othon chercha à prévenir la guerre civile par des négociations : il fallut en venir aux mains. Battu près de Bédriac, il refusa d'attendre l'arrivée des troupes de Mœsie et, pour mettre fin à ces luttes cruelles, il se tua. C'était glorieusement expier les hontes de sa vie (69).

Vitellius (69). — Son successeur, à la fois cruel et débauché, sembla prendre l'empire pour un banquet. En huit mois de règne, Vitellius dépensa deux cents millions, et l'acte le plus solennel de son gouvernement fut l'invention d'un plat monstrueux qu'il appela le bouclier de Minerve. On se révolta de toutes parts contre cette indigne administration ; les légions d'Orient, qui voulaient faire aussi leur empereur, proclamèrent Vespasien. Un tribun légionnaire, Antonius Primus, souleva en son nom l'armée du Danube et, après trois victoires, s'empara de Rome, où un incendie allumé durant la lutte consuma le Capitole. Vitellius fut arraché du palais impérial et promené par la ville, les mains liées derrière le dos, la pointe d'une épée sous le menton pour qu'il fût forcé de voir ses statues brisées. Enfin on le tua et on jeta au Tibre son cadavre (69).

Les princes Flaviens : Vespasien[1] (69-79). — Rome avait besoin, après de tels ébranlements, d'un prince vigilant et sévère, qui réorganisât l'empire bouleversé par deux années de guerres civiles : Vespasien fut cet homme. Sobre et laborieux, il gouverna l'État comme sa maison, avec économie, tout en sachant faire les dépenses d'utilité publique, même celles qui semblaient alors un luxe nouveau. Ainsi, il institua le premier des professeurs payés par le Trésor.

Révolte du Batave Civilis. — Des mouvements séditieux avaient éclaté dans les Gaules et en Orient. Le Batave

1. Il s'appelait Flavius Vespasianus.

Civilis demandait aux Gaulois s'il n'y avait plus parmi eux de guerriers qui se rappelassent la vieille indépendance nationale, et si le joug romain était déjà tellement ancien et fort qu'on ne pût le briser. Sabinus, principal personnage chez les Lingons, répondit à son appel. Le lieutenant de Vespasien, Céréalis, eut beaucoup de peine à réprimer l'insurrection. Les Bataves ne posèrent les armes qu'à des conditions honorables.

Sabinus et Éponine. — Un trait touchant se rattache à cette guerre. Sabinus, vaincu, se réfugia dans une de ses maisons et y mit le feu; on le crut mort. Il s'était caché dans un souterrain, où il vécut neuf ans avec sa femme Éponine. Découvert, on le mena au supplice: Éponine voulut encore partager son sort.

Destruction de Jérusalem (70). — Au moment où Vespasien avait été proclamé, il était occupé à réduire les Juifs (65-70). Irrités par les exactions des derniers gouverneurs, ils avaient recommencé héroïquement la lutte des Machabées contre la domination étrangère. Ils croyaient les temps venus pour le Messie que les livres saints leur promettaient, et, refusant de le reconnaître dans la sainte victime qu'ils avaient attachée à la croix du Golgotha, ils pensaient qu'il allait se manifester, glorieux et puissant, au milieu du bruit des armes. Mais l'empire romain était plus fort que la monarchie débile d'Antiochus, et l'insurrection avait été peu à peu renfermée par Vespasien et Titus dans la capitale de la Judée. Après un siège mémorable et la mort de 1 100 000 Juifs, Jérusalem tomba; le temple fut incendié, la charrue passa sur ses ruines et la dispersion du peuple hébreu commença (70).

Habile administration de Vespasien. — Tandis que les généraux de Vespasien faisaient triompher ses armes, lui-même, à Rome, rétablissait la discipline parmi les légions et dégradait les sénateurs et les chevaliers indignes. Il améliora les finances, réédifia le Capitole et construisit l'immense Colisée dont nous admirons encore les ruines.

Esprit sérieux, homme d'affaires et d'ordre, Vespasien se riait des flatteries, même de l'apothéose. Depuis Auguste,

les Romains adoraient comme des dieux leurs empereurs morts. « Je sens que je deviens dieu », dit-il quand il vit approcher sa dernière heure. Il voulut se lever, en ajoutant : « Un empereur doit mourir debout ». Ces paroles le peignent tout entier (23 juin 79).

Titus (79-81). — Titus s'était distingué dans les guerres de Germanie et de Bretagne, surtout dans l'expédition de Judée, qu'il avait achevée. Mais on parlait aussi de ses débauches et de ses violences ; il démentit ces craintes. Sa douceur, ses manières affables lui valurent le surnom de « Délices du genre humain ». « J'ai perdu un jour », disait-il, le soir, quand par hasard il n'avait pas fait quelque bien. Deux sénateurs avaient conspiré contre lui et attendaient le dernier supplice : usant d'une belle prérogative impériale, Titus les fit asseoir à sa table pour dérober leurs têtes au bourreau.

D'affreuses calamités désolèrent ce règne : la peste, la famine, des inondations du Tibre, un incendie qui dévora une partie de Rome ; enfin, une éruption du Vésuve qui ensevelit sous la lave ou les cendres plusieurs villes de la Campanie, notamment Herculanum et Pompéi, et qui coûta la vie à Pline l'Ancien. Mais un malheur plus grand encore fut la mort prématurée de Titus, suivie de l'avènement de son frère Domitien (81).

Domitien (81-96). Sa cruauté. — Domitien montra de l'intelligence et de l'équité dans ses premiers actes. Mais il était soupçonneux ; il devint promptement cruel. Les délateurs reparurent et, avec eux, les bourreaux. Son cousin Sabinus fut mis à mort, parce que le crieur qui devait le nommer consul l'avait par mégarde appelé empereur. Un historien périt pour un passage de ses écrits qui avait déplu au tyran. Afin de s'attacher les soldats et le peuple, il leur prodigua l'or et les jeux, et, pour faire face à ces dépenses, confisqua souvent sans motifs le bien des riches. A ce penchant vers la cruauté se joignait une vanité sans bornes : il voulait qu'on l'appelât dieu et seigneur.

Il se plaisait à humilier les sénateurs ou à les effrayer. Je ne parle pas de la délibération sur la sauce qui conve-

nait le mieux à un turbot : ce ne fut qu'une plaisanterie. Mais un autre jour, invités par lui à un festin, les sénateurs trouvent, en entrant au palais, les salles tendues de noir, les esclaves vêtus ainsi qu'on disait que l'étaient les ombres des enfers, la table dressée comme pour les repas funèbres, et près de chaque siège une colonne funéraire. Pour des hommes qui connaissaient les sanglantes fantaisies du prince, c'était une annonce de mort. Domitien prend la parole : il n'a à la bouche que des mots lugubres ; il parle de morts, de supplices. L'angoisse redouble, et pourtant il faut manger et rire. Après s'être longtemps amusé de leur frayeur, Domitien les renvoya chez eux.

Il ambitionna la gloire militaire, et ravagea le pays des Quades pour revenir à Rome en triomphe. Mais on prétendit que les prisonniers conduits derrière son char n'avaient de Germain que le nom, ayant été achetés ou loués pour la cérémonie. Une autre guerre avec les Daces fut mêlée de succès et de revers.

Campagnes d'Agricola en Bretagne (78-85). — Les victoires de son général Agricola, beau-père de l'historien Tacite, furent plus sérieuses. Cet habile capitaine acheva la conquête de la Bretagne, commencée sous l'empereur Claude, et fit le tour de l'île avec sa flotte, sans toutefois dompter les montagnards de la Calédonie (Écosse). Il rentra dans Rome sans bruit et sans triomphe, obligé qu'il était de se faire pardonner sa gloire à force d'humilité.

Domitien est assassiné. — Après plusieurs années de terreur éprouvée par le tyran comme par ses sujets, il fut, malgré toutes ses précautions, assassiné par sa femme Domitia et d'autres personnes qu'il destinait à la mort (96). On place sous ce règne une persécution contre les chrétiens; quelques personnages furent mis à mort sur l'accusation nouvelle de judaïser, mais il n'y eut pas encore de décret général de proscription.

CHAPITRE XLII

LES ANTONINS (96-192)

Nerva (96-98). — Trajan (98-117). Son administration habile et juste. — Rescrit contre les chrétiens. — Guerres de Trajan contre les Daces et les Parthes (101-117). — Mort de Trajan (117). — Hadrien (117-138). Abandon des conquêtes de Trajan en Orient. — Dernière révolte des Juifs. — Il régularise l'administration impériale. — Son activité. — Antonin le Pieux (138-161). — Marc-Aurèle (161-180). Ses vertus. — Guerre contre les Marcomans. — Commode (180-192).

Nerva. — Les soldats voulaient venger Domitien, mais ils ne purent trouver de chef. Le sénat se hâta de proclamer le vieux consulaire Cocceius Nerva. Avec ce prince commence une période de quatre-vingts ans, la plus heureuse peut-être de l'histoire : on l'a appelée le siècle des Antonins, du nom du meilleur de ces princes.

Nerva régna seize mois et ne fit qu'une chose mémorable : il adopta Trajan.

Trajan (98-117). Son administration habile et juste. — C'était un Espagnol. Sa haute taille et son air martial imposaient ; mais son affabilité, sa déférence pour le mérite et pour l'âge, gagnaient bien vite les cœurs. Il ouvrit sa demeure à tous les citoyens.

« Je veux être avec les autres, disait-il, comme j'aurais voulu, étant citoyen, que les empereurs fussent avec moi. » On essaya un jour de lui inspirer des soupçons contre un sénateur : il alla sans gardes souper chez lui, et répondit le lendemain aux accusateurs : « S'il avait voulu me tuer, il l'eût fait hier. »

Avare des deniers publics, il put, grâce à une vie modeste et simple, augmenter les revenus du fisc, tout en diminuant les impôts et en faisant des constructions

utiles, comme des ponts, des aqueducs, des voies militaires, ou magnifiques, comme la colonne Trajane, qui existe encore et qui a servi de modèle à la colonne élevée à Paris, par Napoléon Ier, à la Grande armée.

Le sénat put croire que son ancienne puissance lui

Trajan.

était rendue; ses décrets étaient obéis et il disposait de toutes les charges. Trajan rendit même les élections au peuple, et briguait au champ de Mars pour ses amis, confondu dans la foule. En donnant au préfet du prétoire l'épée, signe de ses fonctions, il lui avait dit : « Sers-toi de ce glaive pour moi, si je fais bien; contre moi, si je fais mal. »

Rescrit contre les chrétiens. — Ce grand prince ne sut malheureusement pas échapper aux vices honteux et aux erreurs de ses contemporains. Il fut contraint d'ordonner qu'on n'exécutât pas les ordres qu'il donnerait après ses longs repas, et il continua de considérer la profession du christianisme comme un crime d'État, de sorte qu'il faut placer sous un des meilleurs empereurs une véritable persécution contre les chrétiens. I défendit qu'on les recherchât, mais ordonna de frapper du glaive ceux qui se présenteraient. Lui-même condamna aux lions l'évêque d'Antioche, Ignace : déplorable erreur qui lui faisait confondre des martyrs avec des coupables.

Guerres de Trajan contre les Daces et les Parthes (101-117). — La plus grande partie de ce règne fut remplie par des guerres étrangères. Au nord du Danube, dans la Hongrie actuelle et la Moldo-Valachie, Trajan battit les Daces, et réduisit leur pays en province (101-106).

L'Occident pacifié, il marcha contre les Parthes. Deux campagnes lui suffirent pour incorporer l'Arménie à l'empire et dicter au roi Khosroès une paix humiliante (114). Dans une seconde expédition, il s'empara de Ctésiphon, capitale des Parthes, et descendit en vainqueur jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate, dans le golfe Persique. « Si j'étais plus jeune, dit-il alors, j'irais conquérir les Indes. » Il se consola de ne pouvoir suivre jusqu'au bout les traces d'Alexandre, en soumettant une partie de l'Arabie, que ce prince n'avait pas envahie.

Mort de Trajan (117). — Ces rapides et brillantes conquêtes ne furent pas durables. Les vaincus se soulevèrent partout, et l'empereur mourut à Sélinonte, avant d'avoir achevé son œuvre (117). On rapporta ses cendres à Rome. Elles furent ensevelies au pied de la colonne qui porte encore son nom. Le sénat rendit à sa mémoire un hommage éclatant. C'était la coutume, à chaque avènement, de souhaiter au nouveau prince *le bonheur d'Auguste ;* on ajouta longtemps, *et la bonté de Trajan.*

Hadrien (117-138). Abandon des conquêtes de Trajan en Orient. — Trajan ne laissait point d'enfant et n'avait pas désigné un successeur. Sa veuve Plotine déclara qu'il avait, à ses derniers moments, adopté Hadrien, que les soldats proclamèrent.

Hadrien s'était distingué dans les dernières guerres : on pouvait croire qu'il allait continuer Trajan. Mais il trouvait l'empire assez grand; et, comme Auguste, il tâcha moins de l'accroître que de le bien gouverner. Des conquêtes de son prédécesseur il ne garda que la Dacie, où trop de colons romains s'étaient déjà établis pour qu'on pût les abandonner. En Orient, il renonça à tout ce qui avait été occupé au delà du Tigre; en Occident, il se contenta de protéger la Bretagne romaine contre les incursions des Calédoniens par un mur qui porta son nom, et d'achever les fortifications qui couvraient les bords du Rhin.

Dernière révolte des Juifs. — Son règne n'eut qu'une seule guerre, celle contre les Juifs. Elle fut atroce. Pour effacer jusqu'au dernier souvenir de leur ancienne indépendance, Hadrien avait fait de Jérusalem une colonie romaine appelée *Ælia Capitolina*, et avait installé dans le temple de Jéhovah le culte de Jupiter. Les Juifs se révoltèrent sous un chef, Barcochébas, qui se faisait passer pour le Messie. Six cent mille d'entre eux périrent encore; toute la Judée fut dévastée, et ce qui resta du peuple fut jeté en esclavage (133).

Hadrien, restaurateur de l'univers

Il régularise l'administration impériale. — Sauf ces horribles scènes, le règne d'Hadrien fut tout pacifique. Le prince s'efforça de régulariser l'administration. Il effaça les formes républicaines qui, depuis longtemps, s'étaient perpétuées, et rendit le gouvernement plus monarchique. Il divisa tous les offices

en trois classes : la première comprenait les charges de l'État, la seconde celles du palais, la troisième celles de l'armée. Il réunit et coordonna les dispositions des édits des préteurs, et en fit une sorte de code qu'on nomma l'*édit perpétuel* (131), et que tous les gouverneurs de provinces durent suivre ; mesure avantageuse aux sujets : une loi fixe valant mieux qu'une loi qui pouvait être changée chaque année.

Son activité. — L'empereur donnait à tous l'exemple. « Te voilà sauvé », disait-il à un de ses ennemis qu'il rencontra après son avènement. Et un jour qu'il refusait d'entendre une pauvre femme : « Pourquoi es-tu empereur ? » lui demanda-t-elle : il l'écouta patiemment. Il imposait aux soldats une sévère discipline, mais ils le voyaient avec admiration faire avec eux des étapes de vingt milles, à pied, tête nue, et vivant de leur nourriture. Il voulait tout examiner par lui-même, et passa onze ans à visiter les diverses parties de l'empire. Ces voyages ne coûtaient rien aux provinces, car l'empereur n'emmenait qu'une suite peu nombreuse, et ils produisaient de grands avantages. Combien d'abus corrigés, de coupables punis, de fonctions inutiles supprimées ! Aussi la reconnaissance des peuples, cette fois sincère, proclama-t-elle Hadrien le *restaurateur de l'univers*.

Tant d'activité, d'intelligence et de dévouement au bien public ne peuvent cependant faire oublier ses mœurs, qui étaient honteuses, et son caractère irascible, qui à la fin de son règne le rendit parfois cruel.

Antonin le Pieux (138-161). — Le nouveau prince, que son prédécesseur avait adopté, était né à Rome ; mais ses ancêtres étaient originaires de Nîmes. Sous son règne de vingt-trois années le monde jouit d'une paix profonde ; aussi l'histoire est-elle comme muette sur lui. On sait seulement que l'empire fut heureux de son administration paternelle, et que la renommée de ses vertus s'étendit si loin que des princes de l'Inde, de l'Hyrcanie et de la Bactriane le choisirent pour arbitre de leurs querelles. Il vint même à Rome des députés de peuples barbares qui demandèrent à être admis comme su-

jets de l'empire. Ses contemporains reconnaissants lui donnèrent le beau surnom de *Père du genre humain*.

Marc Aurèle (161-180). Ses vertus. — Lorsque Antonin se sentit mourir, il fit porter la statue d'or de la Victoire dans l'appartement de son fils adoptif, Marc Aurèle. C'était le reconnaître empereur. Marc Aurèle voulut partager le titre d'Auguste avec Lucius Vérus, son frère adoptif, qui se montra indigne de cette générosité. Envoyé en Orient, où les Parthes venaient de tailler en pièces les légions d'Arménie, Vérus laissa tout le poids de la guerre à un lieutenant, Avidius Cassius, et ne s'occupa que de honteuses débauches. Une mort prématurée débarrassa l'empereur et l'empire de ce prince (109).

Marc Aurèle.

Les vices de Lucius Vérus faisaient mieux ressortir la haute et pure vertu de son collègue. Marc Aurèle sembla prendre à tâche, par une conduite irréprochable, de justifier ce mot de Platon : « Que les peuples seraient heureux si les rois étaient philosophes, ou si les philosophes étaient rois ! » Il est resté dans la mémoire des hommes le modèle le plus accompli de la sagesse païenne.

Guerre contre les Marcomans. — Son règne ne fut pourtant pas heureux. La corruption précoce de Commode souilla le palais impérial. Une peste terrible sévit dans Rome et désola l'empire. Pour repousser une invasion formidable des Marcomans, qui pénétrèrent jusqu'aux environs d'Aquilée, il fallut armer les esclaves et même enrôler des gladiateurs.

En Orient, l'habile Avidius Cassius se laissa entraîner à la révolte, puis fut tué par ses propres soldats. « Qu'au moins, écrivit l'empereur, cette insurrection ne coûte la vie qu'à ceux qui sont morts dans le premier tumulte »,

et il pardonna à tous les complices du rebelle (175).

Les Marcomans et une foule de peuplades barbares, que la grande nation des Goths poussait devant elle, avaient repris les armes. Marc Aurèle regardait la guerre comme une calamité et se trouva condamné à passer sa vie dans les camps. Il mourut à Vienne sans avoir achevé la défaite des Germains (180 ap. J.-C.). Il nous reste de lui un livre intitulé : *Mes pensées*, qui est d'une grande élévation morale. Cependant il autorisa l'exécution des chrétiens de Lyon.

Commode (180-192). Sévère pour lui-même, Marc Aurèle portait l'indulgence envers les autres jusqu'à la faiblesse. C'est ainsi qu'il laissa s'enraciner dans l'âme de son fils Commode les passions désordonnées qui en firent le plus bas et le plus féroce des tyrans.

Au lieu d'écraser les Marcomans et les Quades, Commode conclut la paix à une condition fort imprudente. Il reçut 20 000 d'entre eux au service de l'empire ; c'était leur livrer les secrets de la tactique romaine.

Il avait hâte de revenir à Rome, et de satisfaire son goût effréné pour les combats du cirque, pour la chasse, pour les grossiers plaisirs du gladiateur. Il parut sept cent trente-cinq fois dans l'arène. Toute son ambition était de ressembler à Hercule, ce héros de la force brutale, et il en prit les attributs sur les monnaies.

L'empire ne souffrit pourtant pas d'abord des vices de son prince : pendant six ans le préfet des gardes, Pérennis, maintint avec vigueur les traditions du gouvernement de Marc Aurèle. Mais des soldats mécontents le massacrèrent, et Commode lui donna pour successeur un affranchi, le Phrygien Cléander, qui fit argent de tout, de la vie et de la mort des citoyens. Les arrêts de mort se vendaient comme les emplois.

Alors des conspirations éclatent, et la cruauté de Commode ne connaît plus de bornes. Les hommes les plus vertueux sont mis à mort, même le grand jurisconsulte Salvius Julianus. Le sénat surtout est en butte aux fureurs du tyran.

Celui-ci, pour n'avoir rien à craindre des provinces, retenait auprès de lui en otage les enfants des gouverneurs, et, pour être sûr de Rome, accordait toute licence aux prétoriens. Mais ceux qui l'approchaient le plus étaient les plus menacés. Son chambellan et son préfet des gardes le firent étrangler par un athlète. Par crainte des soldats, on répandit le bruit qu'il était mort d'un coup de sang. Mais le sénat fit jeter son corps dans le Tibre et flétrit sa mémoire (192).

CHAPITRE XLIII

L'ANARCHIE MILITAIRE (193-285).

Pertinax (193). — Didius Julianus (193). L'empire vendu aux enchères. — Septime Sévère (193-211). — Caracalla (211-217). — Macrin (217-218). — Élagabal (218-222). — Alexandre Sévère (222-235). — Maximin (235); Maxime et Balbin (237). — Gordien III (238-244). Première apparition des Francs (241). — Philippe (244). — Décius (249). — Gallus (251), Æmilianus (253), Valérien (253). — Gallien (260-268). — Restauration de l'empire par les princes illyriens (268-285). — Claude II (268); Aurélien (270). — Tacite (275). — Probus (276). — Carus (282). — Carin et Numérien (283).

Pertinax (193). — Les meurtriers de Commode mirent à sa place, le 1er janvier 193, le préfet de la ville, Pertinax. C'était un vieillard sévère, qui voulut remettre l'ordre dans l'État et dans les finances, ébranlés par les folies du dernier prince. Mais cet ordre et cette économie ne faisaient pas le compte des soldats ; ils vinrent l'égorger dans son palais au bout de trois mois (28 mars).

Didius Julianus (193). L'empire vendu aux enchères. — Alors commencèrent des scènes sans nom et

heureusement sans exemple. La soldatesque mit littéralement l'empire aux enchères; deux enchérisseurs se présentèrent, qui luttèrent entre eux de promesses, et la monarchie d'Auguste fut adjugée au vieux consulaire Didius Julianus, au prix de 6250 drachmes pour chaque soldat. La vente terminée, les prétoriens conduisirent, en ordre de bataille, Didius au palais. Les légions des frontières voulurent, elles aussi, donner l'empire pour ne pas laisser aux seuls prétoriens les profits d'une élection. Les légions de Bretagne proclamèrent leur chef Albinus; celles de l'Illyrie, Septime Sévère. Celui-ci se trouvant le plus rapproché de Rome, en prit la route. Didius fut tué, et Sévère reconnu empereur.

Septime Sévère (193-211). — Sévère avait deux compétiteurs redoutables. Il amusa l'un par des promesses tandis qu'il abattait l'autre. Niger, vaincu en Orient, fut tué à Antioche (195). Pour Albinus, il perdit une grande

Septime Sévère (Monnaie de Smyrne).

bataille et la vie près de Lyon (197). Cette ville fut pillée et livrée aux flammes. Sévère croyait que le sénat de Rome était favorable à Albinus, il lui envoya la tête de ce rival avec une lettre menaçante; et de retour à Rome, y exerça les plus affreuses cruautés. Quarante et une familles sénatoriales s'éteignirent sous la hache du bourreau.

Sévère fit deux guerres: l'une contre les Parthes, auxquels il prit Séleucie et Ctésiphon, sans les pouvoir

garder; l'autre contre les Calédoniens, dont il crut arrêter les ravages en construisant un mur d'une mer à l'autre pour les empêcher de sortir de leurs montagnes.

Il avait coutume de dire à ses fils : « Contentez les soldats, et ne vous inquiétez pas du reste. Avec eux vous repousserez les barbares et vous contiendrez le peuple. » Ce n'est pas qu'il négligeât la discipline. Loin de là, elle ne fut jamais si sévèrement maintenue; mais il leur accordait en même temps des privilèges, une augmentation de solde et des distinctions, pour faire d'eux l'unique appui de son gouvernement.

Pendant la dernière expédition, il avait été constamment malade; son fils Bassien, appelé Caracalla, du nom d'un vêtement gaulois qu'il aimait à porter, ne put cependant attendre sa fin prochaine et tenta de l'assassiner. Dès lors le mal de l'empereur augmenta. Il expira en disant : « J'ai été tout, et tout n'est rien. » Son dernier mot d'ordre avait été *laboremus* (travaillons) ! Il avait ordonné une violente persécution contre les chrétiens. Les Gaules, où la religion faisait alors de rapides progrès, en souffrirent cruellement.

Caracalla (211-217). — Sévère laissait deux fils, Caracalla et Géta. Les deux frères, qui avaient déjà troublé le palais de leurs querelles, voulurent partager l'empire; Julia Domna, leur mère, s'y opposa. Ils en vinrent bientôt à menacer réciproquement leur vie ; Caracalla réussit le premier : il poignarda son frère dans les bras de leur mère. Le célèbre jurisconsulte Papinien refusa de faire une publique apologie du fratricide. Il fut mis à mort, et avec lui périrent 20 000 personnes amies de Géta ou ses partisans. Caracalla ne sévit pas seulement à Rome, il porta dans toutes les provinces sa cruauté. A Alexandrie, pour se venger de quelques épigrammes, il ordonna un massacre de tout le peuple désarmé. Il fut tué à Carrhes par un centurion qui avait une injure à venger (217).

Macrin (217-218). — L'armée élut le préfet des gardes, Macrin. Des mesures sévères qu'il prit pour le rétablissement de la discipline lui aliénèrent les soldats. Ils pro-

clamèrent un jeune prince de la famille de Septime Sévère. Macrin, vaincu, fut tué à Chalcédoine (juin 218).

Élagabal (218-222). — Bassianus, plus connu sous le nom du dieu syrien dont il était le prêtre, Élagabal, apporta sur le trône impérial les passions les plus honteuses de l'Orient. Il donna les premières charges de l'État à des danseurs et à des barbiers, et, comme le grand roi, il voulut être adoré. Son palais était sablé de poudre d'or et d'argent ; ses vêtements, toujours chargés de pierreries, ne servaient pas deux fois, et il remplissait ses viviers d'eau de rose pour s'y baigner ; il donnait des batailles sur des lacs de vin. Les soldats eux-mêmes eurent bientôt horreur de ce prince monstrueusement efféminé ; ils le tuèrent et saluèrent empereur son cousin Sévère, âgé seulement de 14 ans, qui resta sous la direction de son aïeule Mœsa et de sa mère Mammée. Élagabal n'était guère plus âgé quand on lui avait déclaré que le monde entier était soumis à ses volontés.

Alexandre Sévère (222-235). — Le nouveau maître du monde fut le meilleur prince de ce siècle déplorable, où l'on ne voit que révoltes des soldats, crimes des empereurs, invasions des barbares et décadence de la civilisation. Il fit graver au frontispice de son palais ces mots, fondement de la morale sociale : « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît à toi-même. » Mais ses vertus ne pouvaient suffire à la rude tâche de maintenir les soldats dans la discipline. Un jour, ils égorgèrent, sous ses yeux, leur préfet Ulpien, le plus célèbre des jurisconsultes romains.

En 226, le royaume des Parthes fut renversé par le Perse Artaxerxès, qui se disait descendant des anciens rois persiques. Il réclama toutes les provinces qu'avait autrefois possédées Darius. Alexandre répondit en attaquant les Perses. La nouvelle d'une invasion des Germains en Gaule le rappela sur les bords du Rhin. Il y fut tué dans une émeute suscitée par le Thrace Maximin. Il n'avait que 26 ans.

Maximin (235) ; Maxime et Balbin (237). — Maximin, Goth d'origine, avait dans sa jeunesse gardé les trou-

peaux. C'était une espèce de géant haut de 7 pieds, fort en proportion, qui mangeait, par jour, 40 livres de viande, et buvait une amphore de vin (26 litres). Un jour il avait, sous les yeux de Septime Sévère, terrassé l'un après l'autre 16 légionnaires. Ce barbare, qui n'osa point venir une seule fois à Rome, traita l'empire en pays conquis, pillant les temples et les villes, battant monnaie avec les statues de leurs dieux, et confisquant les revenus municipaux Aussi se lassa-t-on vite de lui. Le proconsul d'Afrique, Gordien Ier, riche sénateur, âgé de 80 ans, et son fils Gordien II, qu'on disait descendants des Gracques, furent, malgré leurs prières, proclamés empereurs dans cette province. Le sénat les reconnut et déclara Maximin ennemi public. Les deux Gordiens ayant péri. le sénat, qui ne pouvait plus reculer, choisit deux empereurs dans son sein, un ancien soldat, Maxime Pupien, et le jurisconsulte Claudius Balbin. Le peuple exigea qu'un fils de Gordien II fût déclaré César. Mais les soldats ne voulaient d'aucun d'eux; ils se ruèrent sur le peuple et mirent le feu à la ville : une grande partie de Rome fut détruite. Cependant Maximin, qui assiégeait Aquilée, fut égorgé dans son camp avec son fils (238). Trois mois après, les élus du sénat eurent le même sort à Rome. Les prétoriens les tuèrent dans le palais impérial et déclarèrent le jeune Gordien, âgé de 13 ans, seul chef de l'empire.

Gordien III (238-244). Première apparition des Francs (241). — Sous ce prince, les Francs furent vaincus, près de Mayence, par le tribun Aurélien (241). Des soldats chantaient après ce succès : Nous avons tué mille et mille Francs; nous tuerons mille et mille Perses. « Ainsi le nom de nos pères se trouve pour la première fois dans une chanson de soldats, qui exprime à la fois leur valeur et la frayeur des Romains » (Chateaubriand). L'Arabe Philippe tua l'empereur et prit sa place.

Philippe (244). — Au bout de cinq ans, les soldats trouvèrent que le règne de Philippe avait assez duré, et de toutes parts des révoltes éclatèrent. Dans le même

temps, les barbares franchirent le Danube, et le sénateur Décius, qu'il envoya pour chasser les Goths de la Pannonie, fut proclamé par ses troupes. Philippe lui livra bataille près de Vérone et y fut tué; on égorgea son fils à Rome. La tranquillité dont jouit l'Église, sous son règne, a fait croire à tort qu'il était chrétien.

Décius (249). — Plus la dissolution de l'empire semblait imminente, sous le coup de tant de désordres et de révolutions, plus les tribus germaniques devenaient menaçantes. Les Goths, jadis relégués aux bords de la Vistule, et plus loin encore dans la Scandinavie, sous leur chef ou dieu Odin, campaient maintenant sur les frontières de l'empire. Ils envahirent d'abord la Dacie, puis la Mœsie, et en 250 leur roi Cniva pénétra avec 70000 guerriers jusqu'à Philippopolis en Thrace. Décius marcha contre eux, et après quelques succès périt dans une grande bataille livrée en Mœsie (oct. 251). Il avait ordonné une cruelle persécution contre le christianisme, qui grandissait malgré les supplices.

Gallus (251), Æmilianus (253), Valérien (253). — Gallus acheta la paix des Goths. Payer aux barbares un tribut annuel, c'était les rappeler. Æmilianus, qui les battit, prit la pourpre. Gallus marchait contre lui, quand il fut tué par ses soldats (253); Æmilianus ne lui survécut que quatre mois et eut le même sort. Valérien, qui arrivait pour venger Gallus avec les légions du Rhin, fut salué empereur, et nomma César son fils Gallien.

L'empire était dans un affreux désordre. Les Alamans avaient franchi le Rhin, les Goths le Danube, les Perses l'Euphrate; la famine et la peste désolaient sans relâche les provinces, et les persécutions contre les chrétiens montraient dans toutes les villes l'appareil des tortures et des supplices. Valérien, qui voulut arrêter les Perses, fut pris par eux. C'était la première fois que la pourpre impériale recevait cet outrage. Sapor rentra dans Antioche. Balista, préfet du prétoire, le força enfin de repasser l'Euphrate, aidé d'un chef arabe, Odenath, qui contint les Perses derrière ce fleuve, mais obligea Gallien de le

reconnaître comme Auguste (264). Palmyre, la capitale d'Odenath, située dans une oasis à trois journées de l'Euphrate, était devenue riche et puissante à la faveur d'un immense commerce. Des ruines imposantes témoignent encore de sa grandeur passée.

Gallien (260-268). — Depuis la captivité de son père Gallien gouverna seul pendant huit années, qui ne furent qu'une lutte sans relâche contre les usurpateurs, les barbares et les calamités de toutes sortes qui vinrent fondre sur l'empire. C'est l'époque qu'on appelle celle des 30 tyrans. Il n'y en eut, en réalité, que 19 ou 20, se combattant et se précipitant les uns les autres. La Gaule fut alors 13 ans indépendante sous des empereurs qu'elle choisissait.

Les Goths profitèrent de ces effroyables désordres. Ils ravagèrent la Thrace et la Grèce. Un d'eux voulait brûler à Athènes les bibliothèques, un autre l'arrêta. « Laissons, dit-il, à nos ennemis ces livres, qui ôtent l'amour des armes. » Gallien ne mit un terme à leurs dévastations qu'en leur donnant de grosses sommes. En 268 il fut assassiné sous les murs de Milan, où il assiégeait un compétiteur, Auréolus.

Restauration de l'empire par les princes illyriens (268-285). — Gallien expirant choisit pour son successeur un Dalmate, qui était alors le général le plus renommé de l'empire, et qui commença une série d'empereurs sortis des régions illyriennes : Aurélien, Probus, Dioclétien, Constantin, qui refoulèrent l'invasion et firent vivre la domination romaine un siècle de plus.

Claude II (268); Aurélien (270). — Claude remporta une grande victoire sur les Goths, mais périt de la peste. Aurélien, brave soldat, qui avait conquis ses grades par son courage, continua ce premier effort heureux contre l'invasion. Il vainquit une immense armée barbare en Pannonie, chassa les Alamans de l'Italie, qu'ils avaient envahie, et fit reculer les Goths au delà du Danube.

L'empire était reconquis sur les barbares ; mais l'épouse d'Odenath, Zénobie, régnait, depuis la mort de son époux,

dans la moitié des provinces romaines de l'Orient, et Tétricus était maître de la Gaule. Aurélien poursuivit Zénobie jusque dans Palmyre, et força la Gaule de rentrer sous son obéissance.

Le triomphe qu'Aurélien célébra en commémoration de ses victoires fut le plus magnifique que Rome eût vu depuis longtemps. Tétricus et Zénobie y parurent avec leurs enfants et nombre de prisonniers appartenant aux nations les plus éloignées. Le triomphateur était lui-même monté sur un char traîné par quatre cerfs, attelage qui avait été pris à un roi goth. Tétricus fut nommé gouverneur de Lucanie; son fils devint sénateur, et Zénobie se retira dans une belle villa du territoire de Tibur, entre celles d'Horace et d'Hadrien. Leurs enfants se marièrent dans les plus grandes maisons, et Eutrope vit, sous le règne de Valens, leurs descendants.

Pour occuper l'esprit remuant des légions, Aurélien préparait une expédition contre les Perses, lorsque son secrétaire, accusé de concussions et craignant le châtiment, le fit assassiner (275). Il mourut regretté des troupes, haï du sénat, jugé par tous trop sévère, mais avec le renom d'un prince habile, qui eût peut-être sauvé l'État.

Tacite (275). — Comme il n'y avait point à l'armée de chef populaire parmi les troupes, les soldats renvoyèrent l'élection au sénat, qui proclama un de ses membres, Tacite, vieillard de 75 ans. Il prétendait descendre de l'historien de ce nom. Au bout de quelques mois il mourut ou fut tué (278). Son frère Florianus, qui prit la pourpre, eut le même sort quand ceux qui l'avaient soutenu apprirent l'avènement de Probus.

Probus (276). — Cette fois, les soldats avaient choisi eux-mêmes et bien choisi. Probus courut pour sauver la Gaule, que les Alamans avaient envahie, leur reprit soixante villes, et passa le Rhin à leur suite. Des colonies militaires, des camps couvrirent la rive droite du fleuve pour en défendre les approches, et les fortifications qui allaient du Danube au Rhin furent relevées. Les Germains

intimidés lui demandèrent la paix; ils livrèrent 16 000 de leurs jeunes guerriers, qu'il enrôla dans ses troupes, mais en les dispersant dans les diverses légions.

L'ordre rétabli au nord des Alpes, il battit dans l'Illyrie les Sarmates; dans la Thrace, les Gètes; dans l'Asie Mineure, les brigands de l'Isaurie et de la Pamphylie; en Égypte, les Blemmyes. Le roi de Perse, Narsès, effrayé de ses succès, demanda la paix. Ses envoyés furent conduits vers un vieillard assis à terre, couvert d'une simple casaque de laine, et mangeant quelques pois cuits avec un peu de salaison. Sans se lever, ce vieillard leur dit qu'il était l'empereur, et que, si leur maître lui refusait justice, il rendrait la Perse aussi nue que l'était sa tête, et en même temps il leur montrait son front tout chauve. « Avez-vous faim? ajouta-t-il, prenez dans le plat; sinon retirez-vous. »

A son retour par la Thrace, Probus établit sur les terres de l'empire 100 000 Bastarnes, comme il avait établi déjà des Germains dans la Bretagne et des Francs sur les bords du Pont-Euxin. C'était un système dangereux, car cette invasion de l'empire par les barbares, que l'empereur lui-même dirigeait, loin d'empêcher l'autre, qui se fit violemment un siècle plus tard, la facilita.

Les nouveaux colons n'acceptaient pas non plus toujours leur exil. Les Francs, relégués sur les bords du Pont-Euxin, se saisirent de quelques barques, franchirent le Bosphore, et allèrent, ravageant sur leur route les côtes de l'Asie Mineure et de la Grèce, pillant Athènes, Syracuse, Carthage, regagner, par le détroit d'Hercule et en tournant l'Espagne et la Gaule, les bouches du Rhin, où ils racontèrent à leurs compatriotes étonnés qu'ils avaient impunément traversé tout le grand empire. La sévérité de Probus, les rudes travaux qu'il imposait à ses soldats auxquels il faisait planter des vignes, dessécher des marais, etc., et le mot qui courait de lui, qu'il espérait bientôt que l'empire pourrait se passer d'armée, amenèrent une sédition dans laquelle il périt. Le lendemain, les soldats le pleurèrent et lui érigèrent un tombeau avec une in-

scription pompeuse, mais véridique (282). Il avait à peu près mis fin à la première grande tentative des barbares pour s'établir dans l'empire.

Carus (282). Carin et Numérien (283). — Les légions élurent le préfet des gardes Carus, qui prit Séleucie et Ctésiphon, tant de fois occupés par les Romains et jamais gardés. Il périt frappé par la foudre, ou succomba à une maladie (283). Ses fils, Carin et Numérien, furent reconnus empereurs; le second ramenait les légions de la Perse lorsqu'il fut tué par Aper (284). L'armée proclama cinq jours après le Dalmate Dioclétien, qui égorgea Aper de sa main, sous les yeux de toute l'armée. Carin essaya de renverser celui qui se disait le vengeur de son frère, mais il fut tué dans une bataille, en Mœsie (285).

Quarante et un empereurs, en ne parlant point de ceux qu'on appela les trente tyrans et qui presque tous furent tués, avaient déjà revêtu la pourpre; sur ce nombre, vingt-cinq avaient été assassinés, quatre ou cinq autres avaient péri de mort violente ou par le poison. Le reste, onze ou douze seulement, avaient atteint naturellement le terme de leur carrière! Quelle preuve frappante de la mauvaise organisation du pouvoir suprême dans l'empire romain!

CHAPITRE XLIV

DIOCLÉTIEN, CONSTANTIN ET THÉODOSE (284-395).

La tétrarchie (293). — Succès militaires de Dioclétien et de ses collègues. — Ère des martyrs (303). — Galère et Constance Chlore. — Six empereurs à la fois. — Constantin et Licinius (313-324). — Édit de Milan (313). — Concile de Nicée (325). — Fondation de Constantinople. — Réorganisation de l'empire. — Meurtre des frères et des neveux de Constantin (337). — Mort de Constantin II (340) et Constant (350).—Mort de l'usurpateur Magnence (353).— Constance seul empereur (353-361). — Julien César (355-361). — Révolte de Julien (360). — Règne de Julien (361-363). — Jovien (363). — Valentinien et Valens, partage de l'empire (364). — Ferme et habile gouvernement de Valentinien en Occident (364-375). — Les Huns. — Les Goths admis dans l'empire (375). — Invasion des Visigoths. — Bataille d'Andrinople (378). — Théodose (379-395). — Meurtre de Gratien (383). — Meurtre de Valentinien II (392).

La tétrarchie (293). — La situation de l'empire était redevenue déplorable. En Gaule, les habitants des campagnes, poussés à bout par la tyrannie des gouverneurs, s'étaient révoltés sous le nom de Bagaudes ; les Alamans avaient franchi le haut Danube; des pirates saxons et francs pillaient les côtes de la Bretagne et de la Gaule. Carausius, chargé de les combattre, partagea avec eux le butin et se proclama empereur.

Dioclétien ne pouvait suffire à tant d'ennemis ; il se donna un collègue, Maximien, un de ses anciens compagnons d'armes (286). Les dangers de l'empire croissant encore, les deux Augustes s'adjoignirent chacun un auxiliaire : deux *Césars* furent nommés, Galérius et Constance Chlore (293), qui restèrent subordonnés aux deux *Augustes*. L'empire eut alors quatre princes et quatre capitales. Rome fut délaissée pour Nicomédie, Sirmium, Milan et Trèves. Le sénat ne fut plus consulté ; la création de

nouveaux corps pour la garde des princes, les *Herculiens* et les *Joviens*, mit fin à l'influence des prétoriens, et l'ambition des généraux se trouva contenue par quatre maisons puissantes, ce qui rendit les usurpations militaires plus difficiles.

Grâce à ce partage, qu'on a appelé la *tétrarchie*, l'em-

Dioclétien.

pire fut mieux défendu. Il conservait pourtant son unité, parce que Dioclétien demeura le chef suprême de l'État. Ses collègues, surtout dans l'intérieur, ne purent rien faire que par ses ordres. Pour entourer d'un nouveau prestige l'autorité impériale, il emprunta aux monarchies asiatiques leur pompe extérieure. Il prit le diadème, s'habilla de soie et d'or, et voulut que tous ceux qui obtenaient la permission de l'approcher l'adorassent à genoux.

Succès militaires de Dioclétien et de ses collègues. — Maximien rejeta les Germains au delà du Rhin et comprima la révolte des Bagaudes. Constance Chlore chassa les Francs de la Gaule et vainquit, en Bretagne, l'usurpateur Alectus, qui avait succédé à Carausius. Dioclétien renversa en Égypte un autre tyran, Achillée. Galérius battit plusieurs peuples du Danube, força les Perses de céder à l'empire cinq provinces au delà du Tigre, et la suzeraineté sur l'Arménie et l'Ibérie.

Ère des martyrs (303). — Pendant que Rome païenne célébrait ces victoires par un pompeux triomphe, un des derniers qu'elle ait vus, sa religion expirante fit contre le christianisme un effort suprême. Galérius avait arraché à

Dioclétien un édit qui fermait les églises et défendait aux chrétiens tout signe public de leur foi. L'édit fut affiché à Nicomédie : un chrétien le déchira. Dans le même temps, un incendie éclata dans le palais impérial ; on en accusa les chrétiens. Dioclétien ordonna une persécution qui renouvela les tortures dans tout l'empire, excepté en Gaule, où régnait Constance Chlore. Ce fut la dernière et la plus cruelle des persécutions : elle dura huit ans, et fit appeler cette époque l'ère des martyrs.

En 305 Dioclétien abdiqua et contraignit Maximien à suivre son exemple. Retiré dans une belle maison de campagne près de Salone, l'ancien chef du monde y passa sa vieillesse dans de paisibles travaux, sans regretter l'empire. Un jour que Maximien le pressait de remonter sur le trône : « Si tu pouvais voir, lui répondit-il, quels beaux légumes je fais pousser, tu ne me parlerais pas de pareilles fatigues. » Il y mourut en 313.

Galère et Constance Chlore. — Les deux Césars, Galère et Constance, prirent le titre d'Augustes. Galère, qui prétendait être le chef suprême de l'État, nomma, sans consulter son collègue, les deux nouveaux Césars, Maximin et Sévère. Constance mourut d'ailleurs peu de temps après, à York (306). Il avait mérité le surnom de « Constance le Pauvre ». Telle était la simplicité de sa vie qu'il était obligé d'emprunter de l'argenterie quand il donnait un repas.

Six empereurs à la fois. — Après la mort de cet excellent prince, ses légions proclamèrent Auguste son fils Constantin. Dans le même temps, Rome, irritée de l'abandon où elle était laissée, se souleva, et les prétoriens saluèrent empereur Maxence, fils de Maximien. Maxence prit son père pour collègue, en sorte que l'empire eut six Augustes à la fois.

Sévère périt le premier (307); puis le vieux Maximien, s'étant brouillé avec son fils, se réfugia en Gaule, y conspira contre son gendre Constantin et fut mis à mort (310). Galère expira l'année suivante, quelques mois après avoir rendu un édit qui mettait fin à la persécution (311). Il

laissait l'Orient à Licinius, qui avait remplacé Sévère, et à l'ancien césar Maximin. Maxence et Constantin se partageaient l'Occident, l'un en Italie, l'autre en Gaule.

En 312, Maxence, vaincu par Constantin, se noya dans le Tibre. On a cru que ce fut pendant cette expédition que Constantin fit placer la croix sur ses étendards. Il avait vu, disait-on, briller au ciel une croix avec ces mots : « Tu vaincras par ce signe. » Quelques mois après, Licinius, devenu son allié et son beau-frère, renversa Maximin (313)

Constantin et Licinius (313-324). — L'empire n'avait donc plus que deux maitres. L'ambition les arma bientôt l'un contre l'autre : une première victoire valut à Constantin la Macédoine, la Mœsie et la Grèce (314). Au bout de neuf ans il recommença la guerre, battit Licinius à Andrinople, puis à Chalcédoine, le contraignit de se rendre, et lui ôta la pourpre (323); quelques mois après il le fit tuer (324). Ainsi, après dix-sept ans de désordres, qui avaient couvert le monde de sang et de ruines, Constantin se trouva seul empereur.

Édit de Milan (313). — Trois grands faits remplissent le règne de Constantin : l'établissement du christianisme comme religion dominante dans l'empire; la fondation de Constantinople; enfin la réorganisation administrative de l'État.

Constance Chlore avait protégé les chrétiens sans se déclarer pour eux. En 313 son fils rendit à Milan un édit mémorable par lequel les chrétiens, outre la tolérance pour leur culte, obtenaient la restitution de leurs biens confisqués, avec le droit d'entrer dans les charges publiques et de bâtir des églises.

Bientôt il transmit aux prêtres tous les privilèges des pontifes païens, c'est-à-dire le droit d'asile pour leurs églises, et pour eux-mêmes l'exemption des charges municipales. Le repos du dimanche fut prescrit, grand bienfait pour les esclaves. Il reconnut la hiérarchie ecclésiastique, et ordonna que la décision des évêques aurait force de loi en matière civile, dans le cas où les deux

parties auraient accepté l'arbitrage de leur pasteur. Il proscrivit les combats de gladiateurs, défendit le fouet et les tortures à l'égard des débiteurs insolvables de l'État, et lui qui, jadis, faisait jeter ses prisonniers aux bêtes de l'amphithéâtre, promit une somme d'argent à ses soldats pour chaque ennemi qu'ils lui amèneraient vivant.

Concile de Nicée (325). — L'empire était troublé par une hérésie formidable, celle des ariens. Son auteur, Arius, prêtre d'Alexandrie, niait que le Christ fût l'égal du Père et sapait ainsi la religion dans ses fondements. Pour rétablir la paix et l'unité, l'empereur convoqua un concile général ou œcuménique qui fut tenu à Nicée (325). Trois cents évêques, prêtres ou diacres, s'y rendirent. C'était un grand spectacle que ces vénérables personnages, dont plusieurs portaient encore les traces du martyre, discutant les plus vastes questions que l'intelligence humaine puisse soulever, et arrêtant le symbole de foi que l'Église catholique, après quinze siècles, professe encore.

Fondation de Constantinople. — Le changement de religion amena un changement de capitale. C'est sur les rives du Bosphore que Constantin voulut élever la nouvelle Rome, dans une admirable position, entre l'Europe et l'Asie (329). L'emplacement de Constantinople était si bien choisi que l'invasion barbare passa durant dix siècles au pied de ses murs avant de l'emporter.

Réorganisation administrative de l'empire. — Achevant l'œuvre commencée par Dioclétien, l'empereur sépara les fonctions militaires des fonctions civiles, afin que les deux ordres de fonctionnaires se fissent mutuellement équilibre. Il démembra les provinces et les commandements, pour que, chacun de ses officiers ayant moins d'autorité et de force dans les mains, une révolte fût plus difficile.

Toutes ces charges donnèrent à ceux qui en furent investis des titres de noblesse personnelle, transmissible seulement à leurs enfants et petits-enfants. Les membres de la maison impériale furent *très nobles;* les gouver-

meurs des provinces du premier ordre, *remarquables ;* ceux du second ordre, *très brillants.* Il y eut les *bons*, les *parfaits*, etc.

Cette armée de fonctionnaires fut exemptée de certains impôts et coûta beaucoup. Les dépenses s'accrurent donc au moment où l'Etat avait plus que jamais besoin de toutes ses ressources pour ses armées, pour ses routes, pour ses forteresses des frontières. Il fallut demander davantage à l'impôt, quand la misère, résultant des désordres de l'anarchie militaire, des pillages des barbares et de la décadence de l'agriculture, s'était répandue jusqu'au cœur des plus riches provinces. Alors commença entre le fisc et les contribuables une guerre pleine de ruses et de violences, dont une des conséquences fut d'irriter les populations et d'éteindre jusqu'aux derniers restes du patriotisme.

Les dernières années de Constantin furent attristées par des malheurs domestiques et les sanglantes tragédies du palais impérial, où furent mis à mort, par ses ordres, son fils Crispus, l'impératrice Fausta, et son neveu, le jeune Licinius, enfant de douze ans.

Fatigué un jour de l'avidité des courtisans, il leur disait : « Eussiez-vous tout l'or du monde, bientôt vous ne posséderez rien au delà de cet étroit espace, si encore on vous le donne. » Et il traçait avec sa lance, sur le sable, les six pieds de terre, notre dernière demeure.

Meurtre des frères et des neveux de Constantin (337). — L'unité de l'empire rétablie par Constantin fut de nouveau rompue à sa mort. Il avait partagé ses États entre ses enfants et ses neveux. Ce partage, cause de rivalité entre les jeunes princes, leur devint funeste. Les soldats, excités sous main, massacrèrent les deux frères et sept neveux de Constantin. Ses trois fils furent proclamés Augustes après cette boucherie ; Constance eut l'Orient, Constant l'Italie, et Constantin II la Gaule et l'Espagne.

Mort de Constantin II (330) et de Constant (350). — Ce dernier, mécontent de son lot, voulut conquérir l'Italie et périt dans un combat près d'Aquilée

(340). Constant alla prendre possession de la Gaule; mais il ne put chasser les Francs qui s'étaient établis dans le nord du pays. Un barbare, Magnence, souleva les gardes contre lui et le fit tuer (350).

Dans le même temps, Népotianus se faisait proclamer à Rome, et Vétranion était élu malgré lui par les légions d'Illyrie. Telle était déjà la grossièreté des mœurs, que cet homme élevé aux plus grands emplois était resté longtemps sans savoir ni lire ni écrire.

Mort de l'usurpateur Magnence (353). — Constance chargea son cousin Gallus de veiller sur l'Orient, avec le titre de César (351), et marcha de sa personne contre les usurpateurs. Déjà Népotianus avait succombé sous les coups de Magnence. Vétranion, abandonné de ses soldats, se trouva heureux de recevoir avec la vie une pension annuelle.

Il fut plus difficile de vaincre Magnence. L'empereur gagna la bataille de Mursa (351); mais cette journée désastreuse enleva à l'empire cinquante mille de ses meilleurs soldats. Quant à Magnence, il se perça de son épée (353).

Constance seul empereur (353-361). — L'empire se retrouvait encore une fois sous un seul maître. Mais Constance vit bientôt s'élever de nouveaux usurpateurs. A peine avait-il prévenu la révolte de l'ambitieux Gallus en le faisant décapiter (354), que le Franc Sylvanus prit la pourpre à Cologne (355). Sylvanus renversé, il fallut pourvoir à la défense des frontières. Le Rhin, le Danube et l'Orient étaient menacés à la fois. Constance se décida à créer César et à envoyer dans la Gaule le frère de Gallus, Julien, que sa soupçonneuse politique tenait relégué à Athènes.

Julien César (355-361). — Jeté sans expérience au milieu d'une guerre terrible, Julien, grâce aux conseils d'un habile officier, Salluste, se conduisit comme un vieux général. Deux peuples occupaient une partie de la rive gauche du Rhin, les Alamans et les Francs : il vainquit les premiers en plusieurs rencontres, notamment dans la grande bataille de Strasbourg, qui délivra des barbares

tout le pays entre Bâle et Cologne (357). Quant aux seconds, il sut leur inspirer le respect de l'empire en battant quelques-unes de leurs bandes, et il prit un grand nombre de ces barbares à sa solde. Il s'attacha aussi l'affection des Gallo-Romains, et montra les talents d'un administrateur habile, après avoir agi en vaillant capitaine

Révolte de Julien (360). — Mais ces succès portèrent ombrage à l'empereur, qui fit demander à Julien une partie de ses troupes, pour la guerre d'Orient contre les Perses. Effrayées de ce service lointain, les légions gauloises proclamèrent à Paris leur général Auguste. Julien résista en vain : on le contraignit d'accepter. Il voulut du moins négocier, et Constance, qui n'avait point d'héritier, eût sans doute accepté ses offres, sans les menées des courtisans. Alors Julien prit l'offensive. Avant son départ, il battit encore les Barbares pour les empêcher de profiter de son absence, et par une marche hardie et rapide se porta en Illyrie. Heureusement pour l'empire menacé d'une nouvelle guerre civile, Constance mourut avant que les armées se rencontrassent; dans son testament, il avait appelé à lui succéder son rival, qui était le dernier membre de la famille de Constantin (361).

Règne de Julien (361-363). — Julien, surnommé l'Apostat, avait été élevé de force dans la religion chrétienne et il en avait suivi ostensiblement les rites, mais en cachant ses sentiments païens. Sitôt qu'il fut monté sur le trône, il professa publiquement l'ancien culte et rouvrit les temples.

Les sophistes triomphèrent en voyant leurs dieux adorés par un descendant de Constantin. Mais la faveur du prince ne suffit pas pour rendre la vie au paganisme frappé de mort, et son exemple fut sans influence sur une société définitivement conquise à l'Évangile. Au moins Julien n'ajouta pas à la faute de méconnaître le christianisme, celle de le persécuter violemment : « Je ne veux pas, écrivait-il, qu'on fasse mourir les Galiléens (c'est ainsi qu'il appelait les chrétiens), ni qu'on les frappe injustement, ni qu'on les maltraite en quelque manière que ce

soit ; mais je veux absolument qu'on leur préfère les adorateurs des dieux. »

L'empereur Julien.

Pour rendre plus dangereuse la guerre indirecte qu'il leur faisait, il leur ferma les écoles, ce qui était une injustice. Il eût sans doute expié cruellement cette politique insensée, s'il eût régné plus longtemps.

Mais il voulut venger sur les Perses les longues injures de l'empire : l'expédition ne fut pas heureuse. Le manque de vivres contraignit l'armée à battre en retraite, et l'empereur fut blessé mortellement. Il mourut en s'entretenant avec ses amis de l'immortalité de l'âme du juste. Il avait trente-deux ans et n'avait régné que vingt et un mois (363).

Jovien (363). — L'armée était dans une situation périlleuse ; elle se hâta de proclamer un empereur. Jovien, un des généraux, fut choisi. Son règne de huit mois est marqué par le traité honteux qu'il

conclut avec le roi de Perse, Sapor, auquel on abandonna les cinq provinces au delà du Tigre, avec quinze places fortes, dont Nisibe et Singare, les boulevards de l'empire. Jovien était chrétien : la faveur impériale cessant de soutenir le paganisme, ce culte tomba pour ne plus se relever.

Valentinien et Valens, partage de l'empire (364). — Ce fut encore l'armée qui, après la mort de Jovien, nomma l'empereur. Le choix tomba sur un Pannonien, dur et d'esprit peu cultivé, mais soldat brave et capable, Valentinien. Il se donna pour collègue son frère Valens, et lui laissa l'Orient, prenant pour lui la tâche de défendre l'Occident.

Ferme et habile gouvernement de Valentinien en Occident (364-375). — De ce côté, l'empire était menacé sur tous les points : les Francs, les Alamans et les Burgondes avaient franchi le Rhin ; les Quades et les Sarmates, le Danube. En Bretagne, les Pictes et les Scots ne cessaient de descendre de leurs montagnes. En Afrique, un chef maure, Firmus, s'était révolté. Valentinien, aidé par d'habiles généraux, fit tête au péril. Vainqueur des Alamans à Châlons, il les défit une seconde fois près de Saltzbach, et força leur roi à solliciter la paix (368). Pendant ce temps, le comte Théodose délivrait les Bretons du pillage des Pictes. Après avoir affermi dans l'île la domination romaine, il alla comprimer en Afrique la révolte de Firmus.

Valentinien n'eut pas moins de succès sur le Danube. Malheureusement pour l'empire, il mourut dans son expédition contre les Quades. Ces peuples lui avaient envoyé une humble ambassade. Il parla aux députés avec tant d'emportement qu'un vaisseau se brisa dans sa poitrine ; quelques minutes après il expirait. Ses deux fils lui succédèrent, Gratien dans les Gaules, Valentinien en Italie (375).

Les Huns. — Cette année même commença l'invasion des barbares, qui fut décidée par les Huns. Ces derniers étaient un peuple de race mongole, venu des steppes de l'Asie centrale. Voici le portrait qu'en a tracé un historien contemporain : « Les Huns sont les barbares les plus hideux qu'on puisse voir. Gros et courts, avec un col épais et petit, ils ressemblent moins à des hommes qu'à

des monstres. On dirait ces poteaux grossièrement taillés qui soutiennent les rampes des garde-fous. Leur visage est sans barbe, et sillonné d'affreuses découpures. Ils se nourrissent de racines et de viandes meurtries sous la selle de leurs chevaux ; et ils s'habillent de petits jupons en laine ou faits de peaux de rats cousues ensemble : ils se couvrent la tête d'un large bonnet, et les cuisses d'une peau de bouc. Ils sont toujours à cheval, ils y boivent, ils y mangent, ils y traitent toutes leurs affaires. Ils commencent la bataille avec des hurlements effroyables, ils arrivent comme l'éclair, se dispersent de même, et reviennent presque aussitôt à la charge. Ils se servent de lances ; de plus près ils combattent avec le sabre : l'ennemi est-il en déroute, ils lui jettent le lacet et l'entraînent à eux.»

Tel était le peuple qui vint alors fondre sur l'Europe, et dont l'invasion détermina un déplacement général des tribus barbares, depuis l'Oural jusqu'au Rhin, tout le long des frontières septentrionales de l'empire. Après avoir franchi l'Oural et subjugué les Alains, établis entre le Volga et la mer Noire, les Huns débouchèrent dans les vastes plaines de la Sarmatie et se trouvèrent en face du royaume des Goths.

Les Goths admis dans l'empire (375). — Ceux-ci, descendus peu à peu de l'Oder sur le Danube et le Pont-Euxin, étaient alors établis entre la Theiss et le Don. Ils étaient partagés en deux branches principales, les Ostrogoths (Goths de l'est) et les Visigoths (Goths de l'ouest), séparées par le fleuve Dniester, mais réunies sous une même domination par Hermanrich. Ce puissant État ne soutint pas le choc des Huns. Le vieil Hermanrich, malgré ses cent dix ans, fit de grands préparatifs, mais ne put réussir à entraîner les tribus vassales, et, désespéré, se perça de son épée. Son successeur fut vaincu et tué. Alors les Goths de l'est se soumirent aux vainqueurs. Quant à ceux de l'ouest, ils vinrent chercher asile sur les terres de l'empire (375).

Valens, qui régnait en Orient depuis 364, leur permit de s'établir au sud du Danube, dans les deux Mœsies, en leur imposant pour conditions d'embrasser l'arianisme, de

livrer leurs armes et de donner comme otages une partie de leurs enfants, qui furent répandus en Asie Mineure.

Invasion des Visigoths. Bataille d'Andrinople (378). — Les barbares promirent tout ce qu'on voulut ; mais bientôt, poussés à bout par les exactions et les violences des officiers impériaux, ils se soulevèrent et se jetèrent sur la Thrace.

Valens, sans attendre les secours que Gratien lui amenait, leur livra bataille près d'Andrinople. Ce fut une défaite aussi complète et plus désastreuse que celle de Cannes. Un tiers à peine de l'armée romaine s'échappa ; l'empereur lui-même, blessé grièvement, fut porté dans une cabane à laquelle les barbares mirent le feu, et il périt dans les flammes (378).

Théodose (379 395). — Les armes romaines étaient plus heureuses en Occident, où Gratien avait battu les Alamans. Ce jeune prince se sentit néanmoins trop faible pour réunir la couronne d'Orient à celle qu'il portait déjà. Il rappela d'Espagne le fils du valeureux comte Théodose, et lui donna le titre d'Auguste (379).

Théodose se mit hardiment à l'œuvre. Il avait à refaire une armée, surtout à relever le courage des soldats : il y réussit en leur fournissant l'occasion de livrer mille petits combats où, grâce à la supériorité du nombre, de la discipline et des armes, ils eurent presque toujours l'avantage. Fatigués, affamés, épuisés, les Goths traitèrent. Théodose consentit à leur donner des terres en Thrace et en Mœsie, mais avec la charge de défendre le passage du Danube.

Quarante mille d'entre eux furent admis dans les troupes impériales (382).

Meurtre de Gratien (383). — Au prix de ces dangereux sacrifices, l'Orient put jouir de quelque repos. Il n'en fut pas ainsi de l'Occident. Irritées de la préférence que Gratien témoignait pour les barbares, les légions de Bretagne se soulevèrent et proclamèrent empereur leur chef Maxime. Gratien, abandonné par l'armée des Gaules, fut mis à mort (383). Les périls de la situation forcèrent Théodose à traiter. Il reconnut l'usurpateur

maître de la préfecture des Gaules; celle d'Italie resta à Valentinien II, frère de Gratien. Maxime ne se contenta pas de son lot et essaya d'enlever l'Italie à Valentinien. Théodose prit les armes, fut vainqueur sur les bords de la Save, et Maxime subit le dernier supplice (388).

Meurtre de Valentinien II (392). — A peine remonté sur le trône, Valentinien périt de la main du Franc Arbogast, qui revêtit de la pourpre le rhéteur Eugène (392). Théodose accourut aussitôt et, par une seule bataille livrée près d'Aquilée, mit fin à cette usurpation. Eugène, fait prisonnier, fut mis à mort; Arbogast se tua lui-même (394). Cette fois le vainqueur garda sa conquête.

Théodose doit moins à ses victoires qu'à son zèle pour la foi orthodoxe, le nom de grand que lui a décerné l'histoire. Il délivra l'Église de l'hérésie arienne, comme il avait délivré l'empire des barbares et des tyrans. Un grand acte l'honore. Le peuple de Thessalonique avait, dans une sédition, tué le gouverneur et plusieurs officiers impériaux. Théodose, s'abandonnant à une violente colère, donna des ordres qui coûtèrent la vie à sept mille personnes. Ce massacre excita dans tout l'empire un sentiment d'horreur. Lorsque Théodose se présenta quelque temps après aux portes de la cathédrale de Milan, saint Ambroise eut le courage de l'arrêter : il lui reprocha son crime en présence de tout le peuple, et lui interdit l'entrée de l'église. L'empereur accepta la pénitence publique que le saint évêque lui imposa, et pendant huit mois ne dépassa pas le seuil du temple.

Avant de mourir (395), Théodose partagea l'empire entre ses deux fils, Arcadius et Honorius, partage définitif auquel l'empire d'Occident ne survécut que quatre-vingt-un ans passés dans la honte et dans la misère [1]. En 476, Odoacre, chef des Hérules, mit fin à ce dernier reste d'empire en renversant Romulus Augustule.

1. Pour ces derniers événements, voir l'*Histoire du Moyen âge*.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I.	Fondation de Rome (754 av. J.-C.)	5
II.	Romulus (754-715)	11
III.	Institutions et mœurs des premiers Romains	14
IV.	Les trois premiers successeurs de Romulus (714-616).	17
V.	Les trois derniers rois de Rome (616-510)	20
VI.	Établissement de la république (510-495)	28
VII	Depuis la mort de Tarquin jusqu'aux décemvirs	33
VIII.	Les décemvirs (450)	37
IX.	Prise de Rome par les Gaulois (390)	41
X.	Union politique des deux ordres (366)	46
XI.	Première période de la conquête de l'Italie (343-300).	49
XII.	Suite de la conquête de l'Italie (300-265)	55
XIII.	La puissance et les mœurs des Romains au IIIe siècle avant notre ère	61
XIV.	Première guerre punique (264-241)	68
XV.	Conquêtes de Rome et de Carthage entre la première et la seconde guerre punique (241-218)	75
XVI.	Seconde guerre punique (218-201); Annibal	79
XVII.	Suite de la seconde guerre punique (217-216)	86
XVIII.	Suite de la seconde guerre punique (216-207)	90
XIX.	Fin de la seconde guerre punique (207-201)	95
XX.	Guerre contre la Macédoine	100
XXI.	Guerre contre Antiochus et les Galates	102
XXII.	Guerre contre Persée	104
XXIII.	Réduction de la Macédoine et de la Grèce en provinces romaines	109
XXIV.	Troisième guerre punique (149-146); destruction de Carthage	112
XXV.	Soumission des Gaulois cisalpins et des Espagnols; formation d'une province romaine dans la Gaule transalpine	118
XXVI.	Caton le Censeur	122
XXVII.	Les Gracques (133-121)	127
XXVIII.	Jugurtha; guerre des Cimbres; Marius	136
XXIX.	Rivalité de Marius et de Sylla	145
XXX.	Pompée	154
XXXI.	Catilina et Cicéron (63)	161
XXXII.	Guerre civile entre César et Pompée (49-48)	165

XXXIII. Dictature de César (47-44)..... 171
XXXIV. Formation du second triumvirat (43)..... 127
XXXV. Guerres des triumvirs contre les républicains et contre Sextus Pompée (42-35)..... 180
XXXVI, Duumvirat d'Octave et d'Antoine (35-30)..... 184
XXXVII. Le règne d'Auguste (30 av. J.-C., 14 après)..... 187
XXXVIII. Tibère (14-37)..... 193
XXXIX. Caligula et Claude (37-54)..... 197
XL. Néron (54-68)..... 201
XLI. Les Flaviens (69-96)..... 204
XLII. Les Antonins (96-192)..... 209
XLIII. L'anarchie militaire (193-285)..... 216
XLIV. Dioclétien, Constantin et Théodose (284-395)..... 226

TABLE DES CARTES

Carte de la campagne romaine..... 7
Carte de l'Italie du Centre..... 51
Carte de l'Italie du Sud et de la Sicile..... 69
Carte des possessions de Rome et de Carthage avant la seconde guerre punique..... 77
Carte de l'Italie du Nord..... 83
Carthage et Utique..... 115
Carte de l'empire romain..... 189

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, PARIS

BIBLIOTHÈQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

Illustrée de nombreuses gravures

CINQUIÈME SÉRIE, FORMAT IN-8 (22×13)

Chaque volume : cartonnage fort, genre maroquin, plats dorés, tranches jaspées, 1 fr.

ARMAGNAC : Quinze jours de Campagne. *Étapes d'un franc-tireur de Paris à Sedan.*
AUBIGNÉ : Vie de Kléber.
AVERY (H.) : L Œuf enchanté.
BAILLY : Une Vengeance.
—— Yves de Kerlatte.
—— Jean Save.
BONNECHOSE (Ch. de) : Montcalm et le Canada Français.
CIM (Albert) : Mes Amis et moi.
—— Entre camarades.
—— Mademoiselle Cœur d'Ange.
COLOMB (Mme J.) : Contes vrais.
—— Contes pour les Enfants.
—— Petites Nouvelles.
—— L'Ours de Neige.
—— Pieter Vandael.
—— Pour les faire mentir.
—— Maître Pizzoni.
DEMOULIN (Mme) : Pistache.
DESCHANEL (E.) : Benjamin Franklin.
DICKENS (C.) : Chant de Noël.
DIGUET (Charles) : Autour d'une Roulotte.
DOMBRE (R.) : La Cassette de Nidri.
DURUY (A.) : Hoche et Marceau.
DURUY (G.) : Pour la France.
ENAULT (L.) : Le Chien du Capitaine.
GIRARDIN (J.) : Fillettes et Garçons.
—— Chacun son idée.
—— Têtes sages et Têtes folles.
—— Récits et Menus Propos.
GONZAGUE-PRIVAT : Mémoires d'un Chien.
GORSSE (H. de) : Une escapade
GUY (H.) : Biches de Neige.
JACQUIN : Pif-Paf.
—— Vif Argent.
JEANROY (B.) : A la recherche d'un gant.
LAUMANN et BORIE : Jacques le résolu.
LAURENT : La Sonnette du père Rieulle.
LECADET : Les Contrebandiers.
LIGHTONE : La Famille Tamby.
—— Un Bonhomme entêté.
—— Pierrot.
MÉLANDRI : Grain de poudre.
—— Monsieur Scaramouche.
—— Le Capitaine Bigarreau.
MOUANS (A.) : Le Traineau d'argent.
—— Le Fils adoptif.
MOULIN (M.) : En Campagne.
PASSY (F.) : Le Petit Poucet du XIXe siècle.
POTTIER (P.) : Le Bandit malgré lui.
RENARD : Les Etapes d'un petit Algérien.
SOURIAU (P.) : Les Crinières grises.
URGEL (Yvan d') : Contes de tous les temps.
—— La Belle au Bois chantant.

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, PARIS

BIBLIOTHÈQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES
Illustrée de nombreuses gravures

SIXIEME SÉRIE, FORMAT IN-8 (21×12,5)

Cartonnage léger, or et couleurs, **70** c.

Cartonnage fort, genre maroquin, plats dorés, tranches jaspées, **80** c.

BAILLY : Le Chevalier blanc.
—— La Légende du blé.
—— Un héros inconnu.
—— Le Champ de Carottes.

BORIUS (Mlle J.) : Le Billet de loterie.

COLOMB (Mme J.) : Une Nichée de pinsons.
—— Le Pauvre François.
—— En province.
—— Contes qui finissent bien.

DEFODON (Ch.) : De-ci de-là.

DEMOULIN (Mme) : Bons Esprits et Bons Cœurs.
—— Proverbes en action.
—— Le rancho de Franck.

DIGUET (Charles) : Mémoires d'un lièvre.
—— Récits de chasse.

DOMBRE : La Peau de l'ours.
—— Master Good.
—— Le Cocher Mystérieux.

DOURLIAC (A.) : Un de plus.

FABRE : La Pipe de Philibert.

FLEURIOT (Francis) : Graine de mousses.

GIRARDIN (J.) : Tout chemin mène-t-il a Rome ?
—— Le Fils de l'éclusier.

GORSSE (H. de) : Petit-Jeannot

GUY : L'invention de la flute.
—— Le Sabot d'Annette.

GUYON (J.) : Histoire d'un annexé.

HAMEAU (Mme) : Marinette.

JEANROY (B.) : Petit-Jean.

LEFEBVRE (E.) : Histoire d'une bouteille.

LIGHTONE (R.) : Avalanche de cadeaux.
—— Les Enfants de l'exilé.

MARBEL : Une plaisante affaire.
—— Le Rouet magique.

MELANDRI : Jacques Simpleton.

MORNET : Les Oies de Jeannette.

MOUANS : La Broderie de Militine.

MUSSAT (Mlle L.) : Risque-Tout.
—— Grelette.
—— Fidèle et Marquis.

NANTEUIL (Mme de) : En détresse.

PELTIER : Contes amusants.

PETIT (Maxime) : Les Amis de l'humanité.

SCHIFFER (Ch.) : Contes du temps passé.

SOURIAU (Paul) : La Faute d'orthographe.

URGEL (Yvan d') : Au Temps jadis.

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, PARIS

BIBLIOTHÈQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

Illustrée de nombreuses gravures

HUITIÈME SÉRIE, FORMAT IN-16 (20×12)

Chaque volume contient des gravures en noir et 4 planches en couleurs. Cart. léger, or et coul., **40** c.; Cart. fort, genre maroq., tranches jaspées, **45** c.

ANDERSEN : Contes choisis.

BEISSIER : Contes a Simone.
—— Mémoires d'un moineau.
—— La Cigale d'or.

BRÉS (Mlle H.-S.) : Musette et Quenouillette.

CIM (Alb.) : Fils unique.

COLOMB (Mme S.) : Contes de vacances.
—— Histoire de Bêtes.
—— Mirliflor.

DICKENS : Le Grillon du Foyer.

DOMBRE : Un Brave.

FABRE : Les Mouches de Castelnau.

FAYEL (H.) : Tonino.

FOE (Daniel de) : Robinson Crusoé.

GÉRIOLLES (Mme de) : Le Chien de Cervantès.

GIRARDIN (J.) : Le Brin de fil.
—— Les Aventures de Colin Tampon.
—— A qui la faute ?

GONZAGUE-PRIVAT : La Vigne sanglante.

GUY (H.) : Hincmar le Trouvère.

HAMEAU : Le Nain Marcou.

HESSE : Urbain l'Innocent.

LANGLOIS (Mme H.) : Marchand de balais.

LAUMANN : Au temps ou les bêtes parlaient.

LECOMTE DU NOUY (Mme) : Désobéissance criminelle.

LEFEBVRE : Promenades dans les bois.

LE MOUEL (Eug.) : Guillaume Friquet.

LEVOISIN (J.) : Les Aventures du Baron de Crac.

LIGHTONE (R.) : Le Petit Kroumir.
—— Une Escapade.

MAËL (P.) : Chien et Chat.

MASSON (J.) : Histoires de bêtes qui ne le sont pas.

MOUANS (A.) : Les Amis du Commandant.

PÉLISSON : Quatre de la même famille.

PÉRINAUX : Le Bataillon des gros sabots.

POTTIER (P.) : Les Barils de pruneaux.
—— La Souris d'or.

ROCHER (Marie du) : Poisson d'avril.
—— La Petite fourmi.

ROUSSEAU (Eug.) : Un Terrible Gendarme.

SOURIAU : L'Auberge du Grand Écho.

SURVILLE : Les Mémoires d'un Papillon.

SWIFT : Gulliver.

THIVARS : Toinette Brancajour.

VERCONSIN : Fais ce que dois.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

PETIT COURS

D'HISTOIRE UNIVERSELLE

PAR VICTOR DURUY

Petite histoire ancienne. Nouvelle édition, avec des gravures et des cartes. Un vol. in-16, cartonné. 1 fr.

Petite histoire grecque. Nouvelle édition, avec des gravures et des cartes. Un vol. in-16, cartonné. 1 fr.

Petite histoire romaine. Nouvelle édition, avec des gravures et des cartes. Un vol. in-16, cartonné. 1 fr.

Petite histoire du moyen âge. Nouvelle édition, avec des gravures et des cartes. Un vol. in-16, cartonné. 1 fr.

Petite histoire des temps modernes. Nouvelle édition, avec des gravures et des cartes. Un vol. in-16, cartonné. 1 fr.

Petite histoire de France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Nouvelle édition, avec des gravures et des cartes. Un vol. in-16, cartonné. 1 fr.

Petite histoire générale, comprenant l'histoire abrégée de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes jusqu'en 1848. Nouvelle édition, avec des gravures. Un vol. in-16, cartonné. 1 fr.

Petite histoire sainte, contenant l'Ancien et le Nouveau Testament, avec vingt-cinq gravures et une carte de la Palestine. Un vol. in-18, cartonné. 80 c.

60784. — Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus, 9, à Paris. — 11-07